HISTOIRE

DE

GIL BLAS DE SANTILLANE.

Par M. LESAGE.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

AVEC DES FIGURES.

TOME SECOND.



A LONDRES,
Chez J. Nourse, Libraire du ROI.
MDCCLXXVII.

HISTOIRE

M. II

DE SANTILANE

SPITISA 9 JA 65 WUSEUS

ANOONS ROLL

I Six Bon to Million Land . Francis Course Commission of the Course WINGS PRENCH DICTIONA IN TATO PARTSE tantiany RENCH AND ENGLISH; FROLINGS FARSTER EMORISH AND LEEKOH A Combined a notable ni binezi ed us son su nov. † ribnall lamiras nation was to do the the feet of the best of * induner and dispose for done had benishans Charge and County of the County of the Last chartaines in Josephine and accommission has The remaining the street of the second Desertant or town or . AFFERUM GRAMMAR, 0 2 1 W 7 T 3 Blog and the Control of the Control of the

dings to our stangest of wit health

This Day is published

In One large Volume, Octavo, Price 7s. bound.

ANEW

FRENCH DICTIONARY,

IN TWO PARTS:

FRENCH AND ENGLISH;

ENGLISH AND FRENCH:

CONTAINING

I. Several Hundred WORDS not to be found in any of the Dictionaries hitherto published :

II. The Various MEANINGS of WORDS, often explained by French or English Sentences:

III. The GENDERS of Nouns, Adjectives, and Pronouns, and the Conjugations of Verbs:

IV. The IRREGULARITIES of the PARTS of SPEECH:

TO WHICH IS PREFIXED

A FRENCH GRAMMAR,

How to form the Regular Parts of Speech:

BY

THOMAS DELETANVILLE

LONDON, Printed for J. Nourse, in the Strand.



nd.

Y.

I:

in

en

ES,

NS

of

₹,

12

DE

BLAS

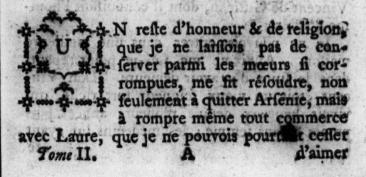
DE SANTILLANE.

LIVRE QUATRIEME:

张菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜菜

CHAPITRE I.

Gil Blas ne pouvant s'accoutumer aux mours des comédiennes, quitte le service d'Arfenie trouve une plus bonnête maison.



d'aimer, quoique je scusse bien qu'elle me faisoit mille infidélités. Heureux qui peut ainsi prositer des momens de raison qui viennent troubler les plaifirs dont il est trop occupé! Un beau matin je fis mon paquet, & fans compter avec Arfénie, qui ne me devoit, à la vérité, presque rien, sans prendre congé de ma chere Laure, je sortis de cette maison où l'on ne respiroit qu'un air de débauche. Je n'eus pas plutôt fait cette bonne action, que le ciel m'en récompensa. Je rencontrai l'intendant de seu don Mathias mon maître. Je le faluai, il me reconnut, & s'arrêta pour me demander qui je servois. Je lui répondis que depuis un instant j'étois hors de condition : qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arienie dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en fortir de mon propre mouvement, pour fauver mor innocence. L'intendant, comme s'il eût été scrupuleux de son naturel, approuva ma délicatesse, & me dit qu'il vouloit me placer luimême avantageulement, puisque j'étois un garçon fi plein d'honneur. Il accomplit fa promesse, & me mit des ce jour-là chez don Vincent de Gusman, dont il connoissoit l'homme d'affaires,

Je ne pouvois entrer dans une meilleure maison. Aussi ne me suis-je point repenti dans la suite d'y avoir démeuré. Don Vincent étoit un vieux seigneur sort riche, qui vivoit heureux depuis plusieurs années sans procès & sans semme; les médecins lui ayant

ôté la sienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle auroit encore peu conserver longtems, fi elle n'eût pas pris leurs remedes. Au lieu de fonger à se remarier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore, sa fille unique, qui entroit alors dans sa vingt-sixieme année, & pouvoit passer pour une personne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avoit un esprit excellent & très-cultivé. Son pere étoit un petit génie; mais il avoit le talent de bien gouverner ses affaires. Il avoit un defaut qu'on doit pardonner aux vieillards: il aimoit à parler, & principalement de guerre & de combats. Si par malheur on venoit à toucher cette corde en sa présence, il embouchoit dans le moment la trompette héroïque, & ses auditeurs se trouvoient trop heureux, quand ils en étoient quittes pour la rélation de deux siéges & de trois batailles. Comme il avoit consumé les deux tiers de sa vie dans le fervice, sa mémoire étoit une source inépuisable de faits divers qu'on n'entendoit pas toujours avec autant de plaisir qu'il les racontoit. Ajoutez à cela qu'il étoit bégue & diffus : ce qui ne rendoit pas sa maniere de conter fort agréable. Au reste, je n'ai point vu de feigneur d'un fi bon caractere. Il avoit l'humeur égale. Il n'étoit ni entêté ni capricieux; j'admirois cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon ménager de fon bien, il vivoit honorablement. Son domestique étoit composé de plufieurs valets & de trois femmes qui servoient

- in a

ei isté

Aurore. Je reconnus bientôt que l'intendant de don Mathias m'avoit procuré un bon poste, & je ne songeai qu'à m'y maintenir. Je m'attachai à connoître le terrein; j'étudiai les inclinations des uns & des autres; puis reglant ma conduite là-dessus, je ne tardai guere à prévenir en ma faveur mon maître &

tous les domestiques.

Il y avoit déja plus d'un mois que j'étois chez don Vincent, lorsque je crus m'appercevoir que sa fille me distinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ses yeux venoient à s'arrêter sur moi, il me sembloit y remarquer une forte de complaisance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laifsoit tomber sur les autres. Si je n'eusse pas fréquenté des petits-maîtres & des comédiens, je ne me serois jamais avisé de m'imaginer qu'Aurore pensât à moi; mais je m'étois un peu gâté parmi ces messieurs, chez qui les dames, même les plus qualifiées, ne sont pas toujours dans un trop bon prédicament. Si, disois-je, on en croit quelques-uns de ces histrions, il prend quelquefois à des femmes de qualité certaines fantailles dont ils profitent. Que sçais-je si ma maîtresse n'est point sujette à ces fantaisies-là? Mais non, ajoutois-je un moment après; je ne puis me le persuader. Ce n'est point une de ces Messalines qui démentant la fierté de leur naissance, abaissent indignement leurs regards jusques dans la poussiere & se deshonorent sans rougir. C'est plutôt une de ces filles vertueuses, mais tendres,

dres, qui satissaites de bornes que leur vertu prescrit à leur tendresse, ne se sont pas un scrupule d'inspirer & de sentir une passion dé-

licate qui les amuse sans péril.

Voilà comme je jugeois de ma maîtresse, sans sçavoir précisément à quoi je devois m'arrêter. Cependant lorsqu'elle me voyoit, elle ne manquoit pas de me sourire & de témoigner de la joie. On pouvoit sans passer pour fat donner dans de si belles apparences. Aussi n'y cut-il pas moyen de m'en désendre. Je crus Aurore fortement éprise de mon mérite, & je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domestiques à qui l'amour rend la servitude si douce. Pour paroître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me vouloit procurer, je commençai d'avoir plus de soin de ma perfonne, que je n'en avois eu jusqu'alors; je m'attachai à chercher ce qui pouvoit me donner quelqu'agrément; je dépensai en linges, en pommades & en essences tout ce que j'avois d'argent. La premiere chose que je faifois le matin, c'étoit de me parer & de me parfumer, pour n'être point en négligé, s'il falloit me présenter devant ma maîtresse. Avec cette attention que j'apportois à m'ajuster & les autres mouvemens que je me donnois pour plaire, je me flattois que mon bonheur n'étoit pas fort éloigné.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on appelloit Ortiz. C'étoit une vieille personne qui demeuroit depuis plus de vingt

t en réntal

années chez don Vincent. Elle avoit éleve la fille & conservoit encore la qualité de duegne; mais elle n'en remplissoit plus l'emploi pénible. Au contraire, au lieu d'éclairer comme autrefois les actions d'Aurore, elle ne s'occupoit alors qu'à les cacher. Enfin elle possédoit toute la confiance de sa maîtresse. Un foir la dame Ortiz ayant trouvé l'occafion de me parler, sans qu'on put nous entendre, me dit tout bas, que si j'étois sage & discret, je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin, qu'on m'apprendroit là des choses que je ne serois pas sâché de sçavoir. le répondis à la duegne, en lui ferrant la main, que je ne manquerois pas d'y aller, & nous nous féparâmes vîte, de peur d'être furpris. Je ne doutai plus que je n'eusse fait une tendre impression sur la fille de don Vincent, & j'en ressentis une joie que je n'eus pas peu de peine à contenir. Que le tems me dura depuis ce moment jusqu'au souper, quoiqu'on soupât de fort bonne heure, & depuis le fouper jusqu'au coucher de mon maitre! Il me sembloit que tout se faisoit ce foir là dans la maison avec une lenteur extraordinaire. Pour surcroît d'ennui, lorsque don Vincent fut retiré dans son appartement, au lieu de fonger à se reposer, il se mit à rebattre ses campagnes de Portugal, dont il m'avoit souvent étourdi. Mais ce qu'il n'avoit point encore fait, & ce qu'il me gardoit pour ce foir-là, il me nomma tous les ofciers qui s'étoient distingués de son tems. BOD CLES

Il me raconta même leurs exploits. Que je souffris à l'écouter jusqu'au bout! Il acheva pourtant de parler, & se coucha. Je passai aussi-tôt dans une petite chambre où étoit mon lit, & d'où l'on descendoit dans le jardin par un escalier dérobé. Je me frottai tout le corps de pommade. Je pris une chemise blanche, après l'avoir bien parsumée, & quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flatter l'entêtement de ma maîtresse, j'allai au

rendez-vous.

ms.

Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'ennuyée de m'attendre, elle avoit regagné son appartement, & que l'heure du berger étoit passée. Je m'en pris à don Vincent; mais comme je maudiffois ses campagnes, j'entendis sonner dix heures. Je crus que l'horloge alloit mal & qu'il étoit impossible qu'il ne fût pas du moins une heure après minuit. Cependant je me trompois si bien, qu'un gros quart-heure après, je comptai en-core dix heures à une autre horloge. Fort bien, dis-je alors en moi-même; je n'ai plus que deux heures entieres à garder le mulet. On ne se plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir jusqu'à minuit? Promenons nous dans ce jardin & fongeons au rôle que je dois jouer. Il est assez nouveau pour moi, Je ne suis point encore fait aux fantaifies des femmes de qualité. Je sçais de quelle maniere on en use avec les grisettes & les comédiennes.

les abordez d'un air familier & vous brusquez fans façon l'aventure; mais il faut une autre manœuvre avec une personne de condition. Il faut, ce me semble, que le galant soit poli, complaisant, tendre & respectueux, sans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâter son bonheur par ses emportemens, il doit l'atten-

dre d'un moment de foiblesse.

C'est ainsi que je raisonnois, & je me promettois bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me représentois qu'en peu de tems j'aurois le plaifir de me voir aux pieds de cette aimable dame, & de lui dire mille choses passionnées. Je rappellai même dans ma mémoire tous les engroits de nos piéces de théâtre dont je pouvois me servir dans notre tête-à-tête & me faire honneur. Je comptois de les bien appliquer, & j'espérois qu'à l'exemple de quelques comédiens de ma connois-fance, je passerois pour avoir de l'esprit, quoique je n'eusse que de la mémoire. En m'occupant de toutes ces pensées, qui amufoient plus agréablement mon impatience que les récits militaires de mon maître, j'entendis sonner onze heures. Bon, dis-je alors, je n'ai plus que soixante minutes à attendre. Armons-nous de patience. Je pris courage & me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, & tantôt affis dans un cabinet de verdure qui étoit au bout du jardin. L'heure enfin, que j'attendois de-puis si long-tems, minuit, sonna. Quelques instans après Ortiz aussi ponctuelle, mais moins

s de le re sis x.

ififit, En duque dre.
rage t en affis bout s delques mais moins



moins impatiente que moi, parut: Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici? Deux heures, lui répondis-je. Ah vraiment, reprit-elle en fai-fant un éclat de rire à mes dépens, vous êtes bien exact. C'est un plaisir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il est vrai, continua-t-elle d'un air sérieux, que vous ne sçauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma maîtresse veut avoir un entretien particulier avec vous, & elle m'a ordonné de vous introduire dans son appartement où elle vous attend. Je ne vous en dirai pas davantage. Le reste est un secret que vous ne devez apprendre que de sa propre bouche. Suivez-moi. Je vais vous conduire. A ces mots, la duegne me prit la main, & par une petite porte dont elle avoit la cles, elle me mena mystérieusement dans la chambre de sa maîtresse.



CHAPITRE II.

Comment Aurore reçut Gil Blas, & quel entreticn îls eurent ensemble.

JE trouvai Aurore en déshabillé. Cela me fit plaisir. Je la saluai fort respectueusement & de la meilleure grace qu'il me sur possible. Elle me reçut d'un air riant, me sit asseoir auprès d'elle malgré moi, & ce qui acheva de me ravir, elle dit à son ambassadrice drice de passer dans une autre chambre, & de nous laisser seuls. Après cela, m'adressant la parole: Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous appercevoir que je vous regarde savorablement & vous distingue de tous les autres domestiques de mon pere: & quand mes regards ne vous auroient point sait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous; la démarche que je sais cette nuit ne vous permet-

troit pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le tems de m'en dire davantage. Je crus qu'en homme poli je devois épargner à sa pudeur la peine de s'expliquer plus formellement. Je me levai avec transport, & me jettant aux pieds d'Aurore, comme un héros de théâtre qui se met à genoux devant sa princesse, je m'écriai d'un ton de déclamateur: Ah! madame, l'ai-je bien entendu? Est-ce à moi que ce discours s'adresse? Seroit-il possible que Gil Blas, jusqu'ici le jouet de la fortune & le rebut de la nature entiere, eût le bonheur de vous avoir inspiré des sentimens.... Ne parlez pas si haut, interrompit en riant ma maîtresse; vous allez réveiller mes femmes qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous Reprenez votre place & m'écoutez jusqu'au bout fans me couper la parole. Oui, Gil Blas, poursuivit-elle, en reprenant son sérieux, je vous veux du bien; & pour vous prouver que je vous estime, je vais vous faire confidence d'un secret d'où dépend le repos de ma vie. l'aime un jeune cavalier, beau, bien fait, & d'une

fc

je

p

10

m

di

d'une naissance illustre. Il se nomme don Luis Pachéco. Je le vois quelquesois à la promenade & aux spectacles; mais je ne lui ai jamais parlé J'ignore même de quel caractere il est, & s'il n'a point de mauvaises qualités. C'est de quoi pourtant je voudrois bien être instruite. J'aurois besoin d'un homme qui s'enquît soigneusement de ses mœurs, & m'en rendît un compte sidele. Je sais choix de vous préserablement à tous nos autres domessiques. Je crois que je ne risque rien à vous charger de cette commission. J'espere que vous vous en acquitterez avec tant d'adresse & de discrétion, que je ne me repentirai point de vous avoir mis dans ma considence.

Ma maîtresse cessa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui répondrois là-dessus. J'avois d'abord été déconcerté d'avoir pris si désagréablement le change; mais je me remis promptement l'esprit, & surmontant la honte que cause toujours la témérité, quand elle est malheureuse, je témoignai à la dame tant de zele pour ses intérêts: je me dévouai avec tant d'ardeur à son service, que si je ne lui ôtai pas la pensée que je m'étois sollement statté de lui avoir plu, du moins je lui sis connoître que je sçavois bien réparer une sottise. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de don Luis. Après quoi la dame Ortiz, que sa maîtresse rappella, me remena dans le jardin, & me dit d'un air railleur, en me quit-

n

-

a

ir

A

115

175

e-

ut as, je

ue

nce

une

tant: Bon soir, Gil Blas, je ne vous recommandé point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous. Je connois trop votre ponctualité là-dessus, pour en être

en peine.

le retournai dans ma chambre, non fans quelque dépit de voir mon attente trompée. le fus néanmoins affez raisonnable pour m'en consoler. Je sis réflexion qu'il me convenoit mieux d'être le consident de ma maîtresse que fon amant. Je songeai même que cela pourroit me mener à quelque chose : que les couriers d'amour étoient ordinairement bien payés de leurs peines; & je me couchai dans la réfolution de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je fortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier tel que don Luis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voisinage; mais les perfonnes à qui je m'adressai ne purent pleinement satisfaire ma curiosité. Ce qui m'obligea le jour suivant à recommencer mes perquifitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai par hazard dans la rue un garçon de ma connoissance. Nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il passa dans ce moment un de ses amis qui nous aborda, & nous dit qu'il venoit d'être chassé de chez don Joseph Pachéco, pere de don Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accusoit d'avoir bu. Je ne perdis pas une si belle occasion de m'informer de tout ce que je souhaitois d'apprendre; & je fis tant par mes questions, que je m'en retournai

d

de tenir parole à ma maîtresse. C'étoit la nuit prochaine que je devois la revoir à la même heure & de la même maniere que la premiere fois. Je n'eus pas ce soir-là tant d'inquiétude, & bien loin de soussir impatiemment les discours de mon vieux patron, je le remis sur ses campagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquilité du monde, & ce ne sut qu'après l'avoir entendu sonner à plusieurs horloges, que je descendis dans le jardin, sans me pommader & me par-

fumer : je me corrigeai encore de cela.

1

3

.

e

1.

is

1-

.

•

5-

es

n-

de

ur

de

il

2-

ut

ne

er

82

re-

nai

Je trouvai au rendez-vous la très-fidele duegne, qui me reprocha malicieusement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, & je me laissai conduire à l'appartement d'Aurore, qui me demanda des que je parus, si je m'étois bien informé de don Luis, & fi j'avois appris bien des choses. Oui, madame, lui dis-je, & j'ai de quoi satisfaire votre curiofité. Je vous dirai premierement qu'il est sur le point de partir pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est, à ce qu'on m'a dit, un jeune cavalier rempli d'honneur & de probité. Pour du courage il n'en sçauroit manquer, puisqu'il est gentilhomme & Castillan. De plus il a beaucoup d'esprit, & les manieres fort agréables: mais, ce qui peut-être ne sera guere de votre goût, & que je ne puis pourtant me dispenser de vous dire, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes seigneurs; Tome II. il

tant: Bon soir, Gil Blas, je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous. Je connois trop votre ponctualité là-dessus, pour en être

en peine.

le retournai dans ma chambre, non fans quelque dépit de voir mon attente trompée. le fus néanmoins affez raisonnable pour m'en consoler. Je fis réflexion qu'il me convenoit mieux d'être le confident de ma maîtresse que fon amant. Je songeai même que cela pourroit me mener à quelque chose : que les couriers d'amour étoient ordinairement bien payés de leurs peines; & je me couchai dans la réfolution de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je fortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier tel que don Luis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voisinage; mais les personnes à qui je m'adressai ne purent pleinement satisfaire ma curiosité. Ce qui m'obligea le jour suivant à recommencer mes perquifitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai par hazard dans la rue un garçon de ma connoissance. Nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il passa dans ce moment un de fes amis qui nous aborda, & nous dit qu'il venoit d'être chasse de chez don Joseph Pachéco, pere de don Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accusoit d'avoir bu. Je ne perdis pas une si belle occasion de m'informer de tout ce que je souhaitois d'apprendre; & je fis tant par mes questions, que je m'en retournal

C

m

du

ag de

dif

pe

de tenir parole à ma maîtresse. C'étoit la nuit prochaine que je devois la revoir à la même heure & de la même maniere que la premiere sois. Je n'eus pas ce soir-là tant d'inquiétude, & bien loin de soussir impatiemment les discours de mon vieux patron, je le remis sur ses campagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquilité du monde, & ce ne sut qu'après l'avoir entendu sonner à plusieurs horloges, que je descendis dans le jardin, sans me pommader & me par-

fumer : je me corrigeai encore de cela.

.

-

23

nde

ur

de

li

a-

aut

ne

ner

&

re-

nai

le trouvai au rendez-vous la très-fidele duegne, qui me reprocha malicieusement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, & je me laissai conduire à l'appartement d'Aurore, qui me demanda dès que je parus, si je m'étois bien informé de don Luis, & fi j'avois appris bien des choses. Oui, madame, lui dis-je, & j'ai de quoi satissaire votre curiosité. Je vous dirai pre-mierement qu'il est sur le point de partir pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est, à ce qu'on m'a dit, un jeune cavalier rempli d'honneur & de probité. Pour du courage il n'en sçauroit manquer, puisqu'il est gentilhomme & Castillan. De plus il a beaucoup d'esprit, & les manieres fort agréables: mais, ce qui peut-être ne sera guere de votre goût, & que je ne puis pourtant me dispenser de vous dire, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes seigneurs; Tome II.

il est diablement libertin. Scavez-vous qu'à son age, il a déja eu à bail deux comédiennes? Que m'apprenez-vous, reprit Autore? Quelles mœurs! Mais êtes-vous bien affure. Gil Blas, qu'il mene une vie si licentieuse? Oh! je n'en doute pas, madame, lui repartis-Un valet, qu'on a chassé de chez lui ce matin, me l'a dit, & les valets font fort finceres, quand ils s'entretiennent des défauts de leurs maîtres. D'ailleurs, il fréquente don Alexo Segiar, don Antonio Centelles, don Fernand de Gamboa. Cela feul prouve démonstrativement son libertinage. C'est affez, Gil Blas, dit alors ma maîtresse en soupirant; je vais sur votre rapport combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déja de profondes racines dans mon cœur, je ne defespere pas de l'en arracher. Allez, pourfuivit-elle, en me metrant entre les mains une petite bourse qui n'étoit pas vuide; voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardezvous de reveler mon secret. Songez que je vous l'ai confié à votre filence.

J'assurai ma maîtresse que j'étois l'Harpoerate | des valets considens, & qu'elle pouvoit demeurer tranquile là-dessus. Après cette assurance, je me retirai fort impatient de scavoir ce qu'il y avoit dans la bourse. J'y trouvai vingt pistoles. Aussi-tot je pensai qu'Aurore m'en auroit sans doute donné davantage, si je lui eusse annoncé une nouvelle

f C'étoit chez les anciens le dieu de filence.

agréable, puisqu'elle en payoit si bien une chagrinante. Je me repentis de n'avoir pas imité les gens de justice, qui fardent quelquesois la vérité dans leurs procès-verbaux. J'étois saché d'avoir détruit dans la naissance une galanterie qui m'eût été très-utile dans la suite, si je ne me susse pourtant la consolation de me voir dédommagé de la dépense que j'avois faite si mal-à-propos- en pommades & en parsums,



CHAPITRE III.

Du grand changement qui arriva chez don Vincent, & de l'étrange réfolution que l'amour sit prendre à la belle Aurore,

e

٠.

e

0-

oit

72-

y

fai

12-

lle

ile,

I L arriva peu de tems après cette aventure, que le seigneur don Vincent tomba malade. Quand il n'auroit pas été dans une âge fort avance, les symptômes de sa maladie paturent si violens, qu'on eut craint un évenément sunesse. Dès le commencement du malon sit venir les deux plus sameux médecins de Madrid. L'un s'appelloit le docteur Andros, & l'autre le docteur Quétos. Ils examinerent attentivement le malade, & convinrent tous deux après une exacte observation, que les humeurs étoient en sougue: mais ils ne s'accorderent qu'en cela l'un & B 2

l'autre. L'un vouloit qu'on purgeat le ma-lade des ce jour-là, & l'autre étoit d'avis qu'on différat la purgation. Il faut, dit Andros, se hâter de purger les humeurs, quoique crues, pendant qu'elles sont dans une agitation violente de flux & de reflux, de peur qu'elles ne se fixent sur quelques parties nobles. Oquétos foutint au contraire qu'il falloit attendre que les humeurs fussent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, est directement opposée à celle du prince de la médecine. Hippocrate avertit de purger dans la plus ardente fievre, dès les premiers jours, & dit en termes formels, qu'il faut être prompt à purger, quand les humeurs sont en orgasme, c'est-à-dire, en sougue. Oh! c'est ce qui vous trompe, repartit Oquétos. Hippocrate par le mot d'orgafme n'entend pas la fougue, il entend plutôt la coction des humeurs.

Là-dessus nos docteurs s'échaussent. L'un rapporte le texte Grec, & cite tous les auteurs qui l'ont expliqué comme lui; l'autre s'en siant à une traduction Latine, le prend sur un ton encore plus haut. Qui des deux croire? Don Vincent n'étoit pas homme à décider la question. Cependant se voyant obligé d'opter, il donna sa consiance à celui des deux qui avoit le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Aussi-tot Andros, qui étoit le plus jeune, se retira, non sans lancer à son ancien quelques traits railleurs sur l'or-

Comme il étoit dans les principes du docteur Sangrado, il commença par faire saigner abondamment le malade, attendant pour le purger que les humeurs sussent cuites : mais la mort qui craignoit sans doute qu'une purgation si sagement disserée ne lui enlevat sa proie, prevint la coction, & emporta mon maître. Telle sus la fin du seigneur don Vincent, qui perdit la vie, parce que son mé-

decin pe sçavoit pas le Grec.

Aurore, après avoir fait à son pere des funerailles dignes d'un homme de sa naissance, entra dans l'administration de son bien. Devenue maîtresse de ses volontes elle congédia quelques domestiques, en leur donnant des récompenses proportionnées à leurs services, & se retira bien-tôt à un château qu'elle avoit fur les bords du Tage, entre Sacedon & Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint, & qui la suivirent à la campagne. J'eus même le bonheur de lui devenir nécessaire, Malgré le rapport fidele que je lui avois fait. de don Luis, elle aimoit encore ce cavalier; ou plutôt n'ayant pu vaincre son amour, elle s'y étoit entierement abandonnée. Elle n'avoit plus besoin de prendre des précautions pour me parler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en soupirant, je ne puis oublier don Luis; quelque effort que je fasse pour le bannir de ma pensée, il s'y présente sans cesse, non tel que tu me l'as peint, p'ongé dans toutes fortes de désordres, mais tel que je voudrois

voudrois qu'il fût, tendre, amoureux, constant. Elle s'attendrit en difant ces paroles, & ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleurasse aussi, tant je fus touché de ses pleurs. Je ne pouvois mieux lui faire ma cour, que de paroître si sensible à ses peines. Mon ami, continua-t-elle, après avoir effuyé ses beaux yeux, je vois que tu es d'un très-bon naturel, & je suis si satisfaite de ton zele, que je te promets de le bien récompenser. Ton secours, mon cher Gil Blas, m'est plus néces-faire que jamais. Il faut que je te découvre un dessein qui m'occupe. Tu vas le trouver fort bisarre. Apprends que je veux partir au plutôt pour Salamanque. Là, je prétends me déguiser en cavalier, & sous le nom de don Felix faire connoiffance avec Pachéco. Je tâcherai de gagner sa confiance & son amitié. Je lui parlerai souvent d'Aurore de Gusman, dont je passerai pour cousin. Il souhaitera peut-être de la voir; & c'est où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque. Dans l'un je ferai don Felix, dans l'autre Aurore: & m'offrant aux yeux de don Luis, tantôt travestie en homme, tantôt fous mes habits naturels, je me flatte que je pourrai peu-à-peu l'amener à la fin que je me propose. Je demeure d'accord, ajoutat-elle, que mon projet est extravagant : mais ma passion m'entraîne, & l'innocence de mes intentions acheve de m'étourdir fur la démarche que je veux hazarder. l'étois

l'étois fort du sentiment d'Aurore sur la nature de son dessein. Il me paroissoit insensé. Cependant quelque déraisonnable que je le trouvasse, je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire, je commençai à dorer la pilule, & j'entrepris de prouver que ce projet fou n'étoit qu'un jeu d'esprit agréable & fans conféquence. Je ne me souviens plus de ce que je lui dis pour lui prouver cela; mais elle se rendit à mes raisons: les amans étant bien-aises qu'on flatte leurs plus folles imaginations. Nous ne regardames donc plus cette enterprise téméraire que comme une comédie, dont il ne falloit fonger qu'à bien concerter la représentation. Nous choisimes nos acteurs dans le domestique; puis nous distribuâmes les rôles; ce qui se passa fans clameurs & sans querelle, parce que nous n'étions pas des comédiens de protession. Il fut résolu que la dame Ortiz feroit la tante d'Aurore, sous le nom de dona Kiména de Gusman; qu'on lui donneroit un valet & une suivante; & qu'Aurore travestie en cavalier m'auroit pour valet de chambre, avec une de ses femmes déguisée en page, pour la servir en particulier. Les personnages ainsi réglés, nous retournames à Madrid, où nous apprimes que don Luis étoit encore, mais qu'il ne tarderoit guere à partir pour Salamanque. Nous fimes faire en diligence les habits dont nous avions befoin. Lorsqu'ils furent achevés, ma maîtresse les fit emballer promptement, attendu que nous

pous ne devions les mettre qu'en tems & lieu. Puis laissant le soin de sa maison à son homme d'affaires, elle partit dans un carrosse à quatre mules, & prit le chemin du royaume de Léon avec tous ceux de ses domestiques qui avoient quelques rôles à jouer dans cette

pièce.

Nous avions déja traversé la Castille vieille, quand l'effieu du carrosse se rompit. C'étoit entre Avila & Villaflor, à trois ou quatre cens pas d'un château qu'on appercevoit au pied d'une montagne. La nuit approchoit, & nous étions fort embarrassées. Mais il passa par hazard auprès de nous un paysan, qui nous tira d'embarras, sans qu'il y mit beaucoup du sien. Il nous apprit, que le château qui s'offroit à notre vue, appartenoit à dona Elvira, yeuve de don Pédro de Pinarés, & il nous dit tant de bien de cette dame, que ma maîtresse m'envoya au château demander de sa part un logement pour cette nuit. vire ne démentit point le rapport du paysan. Il est vrai que je m'acquittai de ma commission d'une maniere qui l'auroit déterminée à nous recevoir dans fon château quand elle n'auroit pas été la personne du monde la plus polie. Elle me reçut d'un air gracieux, & fit à mon compliment la réponse que je défirois là-deffus. Nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînerent doucement le carrosse. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de don Pédre, qui venoit au devant de ma maîtresse. Je passerai sous lence

filence les discours que la civilité obligea de tenir de part & d'autre en cette occasion. dirai seulement qu'Elvire étoit une vieille dame qui sçavoit mieux que femme du monde remplir les devoirs de l'hospitalité. conduisit Aurore dans un appartement superbe, où la laissant reposer quelques momens, elle vint donner fon attention jufqu'aux moindres choses qui nous regardoient. Enfuite, quand le souper fut prêt, elle ordonna qu'on servit dans la chambre d'Aurore, où toutes deux elles se mirent à table. La veuve de don Pédre n'étoit pas de ces personnes qui font mal les honneurs d'un repas en prenant un air rêveur ou chagrin. Elle avoit l'humeur gaye, & foutenoit agréablement la conversation. Elle s'exprimoit noblement, J'admirois fon esprit. & en beaux termes. & le tour fin qu'elle donnoit à ses pensées. Aurore en paroissoit aussi charmée que moi. Elles lierent amitié l'une avec l'autre, & se promirent réciproquement d'avoir ensemble un commerce de lettres. Comme notre carrosse ne pouvoit être racommodé que le jour fuivant, & que nous courions risque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions au château le lendemain. On nous servit à notre tour des viandes avec profusion, & nous ne fûmes pas plus mal couchés que nous avions été régales.

s,

er .

n.

if-

à

lle

la

ıx,

je

DUS

cela

au

ous

nce

Le jour d'après, ma maîtresse trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire. Elles dînerent dans une grande salle où if y avoit avoit plufieurs tableaux. On en remarquoit un, entr'autres, dont les figures étoient merveilleusement bien représentées; mais il offroit aux yeux un spectacle bien tragique. Un cavalier mort, couché à la renverse & noyé dans son sang, y étoit peint, & tout mort qu'il paroissoit, il avoit un air mena-cant. On voyoit auprès de lui une jeune dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût aussi étendue par terre. Elle avoit une épée plongée dans son sein, & rendoit les derniers foupirs, en attachant les regards mourans fur un jeune homme qui sembloit avoir une douleur mortelle de la perdre. Le peintre avoit encore chargé son tableau d'une figure qui n'échappa point à mon attention. C'étoit un vieillard de bonne mine, qui vivement touché des objets qui frappoient sa vue, ne s'y montroit pas moins sensible que le jeune homme. On eut dit que ces images fanglantes leur faisoient sentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevoient différemment les impressions. Le vieillard plongé dans une profonde tristesse, en paroissoit comme accablé; au lieu qu'il y avoit de la fureur mêlée avec l'affliction du jeune homme. Toutes ces choses étoient peintes avec des expressions si fortes, que nous pe pouvions nous lasser de les regarder. Ma maîtresse demanda quelle triste histoire ce tableau représentoit. Madame, lui dit Elvire, c'est une peinture fidele des malheurs de ma famille. Cette réponse piqua la curiosité d'Aurore, d'Aurore, qui témoigna un si grand desir d'en sçavoir davantage, que la veuve de don Pedre ne put se dispenser de lui promettre la fatisfaction qu'elle fouhaitoit. Cette promelle qui se fit devant Ortiz, ses deux compagnes & moi, nous arrêta tous quatre dans la falle après le repas. Ma maîtresse voulut nous renvoyer; mais Elvire qui s'apperçut bien que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en disant que l'histoire qu'elle alloit raconter n'étoit pas de celles qui demandent du secret. Un moment après, elle commença fon récit dans ces termes.

2

t

C

it

e

13

13

51

re

re é-

ee,

le es

es

nt rd

02-

oit ne tes

ne

Ma

tare,

ma

lité

ore,



CHAPITRE IV.

Le mariage de vengeance.

NOUVELLE.

DOGER roi de Sicile avoit un frere & une sœur. Ce frere appellé Mainfroy, se révolta contre lui, & alluma dans le royaume une guerre qui fut dangereuse & sanglante; mais il eut le malheur de perdre deux batailles & de tomber entre les mains du roi, qui se contenta de lui ôter la liberté pour le punir de sa révolte. Cette clémence ne servit qu'à faire passer Roger pour un barbare dans l'esprit d'une partie de ses sujets. discient qu'il n'avoit sauve la vie à son frere que pour exercer sur lui une vengeance lente & inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroy souffroit dans sa prison qu'à sa sœur Mathilde. Cette princesse avoit en effet toujours hai ce prince, & elle ne cessa point de le persécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de tems après lui, & l'on regarda sa mort comme une juste punition de ses sen-

timens dénaturés.

Mainfroy laissa deux fils. Ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que parvenus à un âge plus avancé, le désir de venger leur pere ne les portat à relever un parti qui n'étoit pas fi bien abattu, qu'il ne pût causer de nouveaux troubles dans l'état. Il communiqua son dessein au sénateur Léontio Siffrédi son ministre, qui ne l'approuva point; & qui pour l'en détourner se chargea de l'éducation du prince Enrique qui étoit l'aîné, & lui confeilla de confier au connétable de Sicile la conduite du plus jeune qu'on appelloit don Pédre. Roger persuadé que ses neveux seroient élevés par ces deux hommes dans la foumission qu'ils lui devoient, les leur abandonna, & prit soin lui-même de Constance sa nièce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, & fille unique de la princesse Mathilde. Il lui donna des femmes & des maîtres, & n'épargna rien pour fon éducation.

Léontio Siffrédi avoit un château à deux petites lieues de Palerme dans un lieu nommé

Belmonte.

Belmonte. C'étoit-là que ce ministre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour sur le trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce prince des qualités si aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'avoit point eu d'enfant. Il avoit pourtant deux filles. L'alnée, qu'on nommoit Blanche, plus jeune d'une année que le prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite; & la cadette appellée Porcie, après avoir, en naissant, canté la mort de sa mere, étoit encore au berceau. Blanche & le prince Enrique sentirent de l'amour l'un pour l'autre, des qu'ils futent capables d'aimer; mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le prince néanmoins ne laissa pas quelquesois d'en trouver l'occasion. Il scut même si bien profiter de ces momens précieux qu'il engagea la fille de Siffrédi à lui permettre d'executer un projet qu'il méditoit. Il arriva justement dans ce tems-là que Léontio fut obligé par ordre du roi de faire un voyage dans une province des plus reculées de l'isle. Pendant son absence, Enrique fit faire une ouverture au mur de son appartement qui répondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit couverte d'une coulisse de bois. qui se sermoit & s'ouvroit sans qu'elle parût, parce qu'elle étoit si étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient appercevois l'artifice. Un habile architecte, que le prince. avoit mis dans ses intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de secret. Tome II.

L'amoreux Enrique s'introduisoit par là quelquefois dans la chambre de sa maîtresse; mais il n'abusoit point de ses bontés. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une entrée secrette dans son appartement, du moins ce n'avoit été que sur les assurances qu'il sui avoit données qu'il n'exigeoit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes, Une nuit, il la trouva fort inquiéte. Elle avoit appris que Roger étoit très-malade, & qu'il venoit demander Siffrédi comme grand chancelier du royaume, pour le rendre dépofiraire de ses dernieres volontés. Elle se représentoit déja sur le trône son cher Enrique, & craignant de le perdre dans ce haut rang, cette crainte lui caufoit une étrange agitation. Elle avoit même les larmes aux yeux, lorfqu'il parut devant elle. Vous pleurez, madame, lui dit-il, que dois-je penser de la tristesse où je vous vois plongée? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes allarmes. Le roi votre oncle cessera bientôt de vivre, & vous allez remplir fa place. Quand j'envisage combien votre nou-velle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un monarque voit les choses d'un autre œil qu'un amant; & ce qui faifoit tous ses desirs, quand il reconnoissoit un pouvoir audessus du fien, ne le touche plus que foiblement sur le trône. Soit pressentiment, soit rai-son, je sens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent & que ne peut calmer toute

toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de la fermeté de vos sentimens; je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, répliqua le prince, vos craintes font obligeantes & justifient mon attachement à vos charmes; mais l'excès où vous portez vos défiances offense mon amour. &, fi je l'ose dire, l'estime que vous me devez. Non, non, ne pensez pas que ma destinée puisse être séparée de la votre. Croyez plutôt que vous seule serez toujours ma joie & mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine. Faut-il qu'elle trouble des momens si doux? Ah! Seigneur, reprit la fille de Léontio, des que vous serez couronné, vos fujets pourront vous demander pour reine une princesse descendue d'une longue suite de rois, & dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux états aux vôtres, & peut-être, hélas! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Hé! pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir? Si le ciel dispose du roi mon oncle & me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en présence de toute ma cour. J'en atteste tout ce qu'on reconnoît de plus sacré parmi nous.

Les protestations d'Enrique rassurerent un peu la fille de Sissrédi. Le reste de leur entretien roula sur la maladie du roi. Enrique sit voir la bonté de son naturel. Il plaignit le sort de son oncle, quoiqu'il n'eût pas sujet d'est être sort touché, & la sorce du sang lui sit regretter un prince dont la mort lui promettoit une couronne. Blanche ne sçavoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le connêtable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle sortoit de l'appartement de son pere, un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été srappé. Il en sit dès le lendemain la demande à Sissrédi, qui agréa sa recherche; mais la maladie de Roger étant survenue dans ce tems-là, ce mariage demeura suspendu, & Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut surpris de voir entrer dans son appartement Léontio suivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce ministre, la nouvelle que je vous apporte, aura de quoi vous affliger; mais la confolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le roi votre oncle vient de mourir. Il vous laisse par sa mort héritier de son sceptre. La Sicile vous est soumise. Les grands du royaume attendent vos ordres à Palerme. Ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche, & je viens, seigneur, avec ma fille vous rendre les premiers & les plus finceres hommages que vous doivent vos nouveaux sujets. Le prince, qui sçavoit bien que Roger depuis deux mois étoit atteint d'une maladie qui le détruisoit peu-à-peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant frappé

du

du changement fubit de sa condition, il sentit naître dans son cœur mille mouvemens confus. Il rêva quelque tems, puis rompant le filence, il adressa ces paroles à Léontio. Sage Siffrédi, je vous regarde toujours comme mon pere. Je ferai gloire de me regler par vos conseils, & vous regnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots s'approchant d'une table sur laquelle étoit une écritoire, & prenant une feuille blanche, il écrivit son nom au-bas de la page. Que voulez-vous faire, seigneur, lui dit Siffrédi; vous marquer ma reconnoissance & mon estime, répondit Enrique. Ensuite ce prince présenta la feuille à Blanche, & lui dit; Recevez, madame, ce gage de ma foi, & de l'empire que je vous donne sur mes volontés. Blanche la prit en rougissant, & sit cette réponse au prince: Seigneur, je reçois avec respect les graces de mon roi: mais je dépends d'un pere, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ses mains, pour en faire l'usage que sa prudence lui confeillera.

Elle donna effectivement à son pere la signature d'Enrique. Alors Siffrédi remarqua ce qui jusqu'à ce moment étoit échappé à sa pénétration. Il démêla les sentimens du prince, & lui dit: Votre majesté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuserai point de la consiance Mon cher Léontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuser. Quelque usage que vous sassez de mon

.

es

08

n

36

as

pé

billet, j'en approuverai la disposition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme. Ordonnez-y les apprêts de mon couronnement, & dites à mes sujets que je vais sur vos pas recevoir le serment de leur sidélité, & les affurer de mon affection. Ce ministre obéit aux ordres de son nouveau maître, & prit avec sa

fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le prince partit aussi de Belmonte, plus occupé de fon amour, que du haut rang où il alloit monter. Lorsqu'on le vit arriver dans la ville, on pouffa mille cris de joie; il entra parmi les acclamations du peuple dans le palais où tout étoit déja prêt pour la cérémonie. Il y trouva la princesse Constance, vêtue de longs habillemens de deuil. Elle paroissoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils se devoient un compliment reciproque fur la mort de ce monarque, ils s'en acquitterent l'un & l'autre avec esprit, mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique, que de celle de Constance, qui malgré les démêlés de leur famille, n'avoit pu hair ce prince. Il se plaça sur le trône, & la princesse s'assit à ses côtés sur un fauteuil un peu moins élevé. Les grands du royaume prirent leurs places chacun felon fon rang. La cérémonie commença, & Léontio comme grand chancelier de l'état, & dépositaire du testament du feu roi, en ayant fait l'ouverture, se mit à le lire à haute voix. Cet acte contenoit en substance; que Roger fe voyant sans ensant nommoit pour son successeur le sils aîné de Mainfroy, à condition qu'il épouseroit la princesse Constance, & que s'il resusoit sa main, la couronne de Sicile, à son exclusion, tomberoit sur la tête de l'infant don Pédro son frere, à la même condition.

Ces paroles surprirent étrangement Enrique. Il en fentit une peine inconcevable, & cette peine devint encore plus vive, lorsque Léontio, après avoir achevé la lecture du testament, dit à toute l'assemblée: Seigneurs, ayant rapporté les dernieres intentions du feu roi à notre nouveau monarque; ce généreux prince consent d'honorer de sa main la princesse Constance sa cousine. A ces mots Enrique interrompit le chancelier : Léontio, lui dit-il, souvenez-vous de l'écrit que Blanche vous Seigneur, interrompit avec précipitation Siffrédi, sans donner le tems au prince de s'expliquer, le voici. Les grands du royaume, poursuivit-il, en montrant le billet à l'assemblée, y verront par l'auguste seing de votre majesté, l'estime que vous faites de la princesse, & la déférence que vous avez pour les dernieres volontés du feu roi votre oncle. Ayant achevé ces paroles, il se mit à lire le billet dans les termes dont il l'avoit rempli lui-même. Le nouveau roi y faisoit à ses peuples dans la forme la plus autentique une promesse d'épouser Constance, conformément aux intentions de Roger. La falle retentit de

de longs cris de joie: Vive notre magnanime roi Enrique, s'écrierent tous ceux qui étoient présens. Comme on n'ignoroit pas l'aversion que ce prince avoit toujours marquée pour la princesse, on avoit craint avec raison qu'il ne se révoltât contre la condition du testament, & ne causat des mouvemens dans le royaume: mais la lecture du billet, en rassurant là-dessus les grands & le peuple, excitoit ces acclamations générales qui déchiroient en secret le cœur du mo-

narque.

Constance, qui par l'intérêt de sa gloire, & par un sentiment de tendresse y prenoit plus de part que personne, choisit ce tems pour l'assurer de sa reconnoissance. Le prince eut beau vouloir se contraindre, il recut le compliment de la princesse avec tant de trouble: il étoit dans un si grand désordre, qu'il ne put lui même répondre ce que la bienséance exigeoit de lui. Enfin, cédant à la violence qu'il se faisoit, il s'approcha de Siffrédi, que le devoir de sa charge obligeoit de se tenir assez près de sa personne, & lui dit tout bas. Que faites-vous, Léontio? L'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille, n'étoit point destiné pour cet usage. Vous trahissez . . . Seigneur, interrompit encore Siffrédi d'un ton ferme, songez à votre gloire. Si vous refusez de fuivre les volontés du roi votre oncle, vous perdez la couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainfi, qu'il s'éloigna du roi, pour pour l'empêcher de lui répliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême. Il ie sentoit agité de mille mouvemens contraires. Il étoit irrité contre Siffrédi. Il ne pouvoit se résoudre à quitter Blanche; &, partagé entr'elle & l'intérêt de sa gloire, il sut affez long-tems incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il se détermina pourtant, & crut avoir trouvé le moyen de conferver la fille de Siffrédi, sans renoncer au trône. Il feignit de vouloir se soumettre aux volontés de Roger, se proposant, tandis qu'on solliciteroit à Rome la dispense de son mariage avec sa cousine, de gagner par ses bienfaits les grands du royaume, & d'établir fi bien fa puissance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du testament.

r

it

it

e-

ez

ue

n-

né

ır,

de,

us

pas

01,

wo

Dès qu'il eut formé ce dessein, il devint plus tranquile; & se tournant vers Constance, il lui confirma ce que le grand chancelier avoit lu devant toute l'assemblée. Mais au moment même qu'il se trahissoit, jusqu'à lui offrir sa foi, Blanche arriva dans la falle du conseil. Elle y venoit par ordre de fon pere rendre ses devoirs à la princesse, & ses oreilles en entrant furent frappées des paroles d'Enrique. Outre cela, Leontio ne voulant pas qu'elle pût douter de son malheur, lui dit en la présentant à Constance: Ma fille, rendez vos hommages à votre reine. Souhaitez-lui les douceurs d'un regne florissant, & d'un heureux hyménée. Ce coup terrible accabla l'insortunée Blanche. Elle entreprit inutilement

10

6

n

E

q

9

to

n

Ĉ

16

fc

V

CI

8

fe

fi

to

n

&

ar

13

Ы

à

q

de cacher fa douleur. Son visage rougit & palit successivement, & tout son corps fris-Cependant la princesse n'en eut aucun soupçon. Elle attribua le désordre de son compliment à l'embarras d'une jeune personne élevée dans un désert, & peu accoutumée à la cour. Il n'en fut pas ainsi du jeune roi. La vue de Blanche lui fit perdre contenance, & le désespoir qu'il remarquoit dans ses yeux, le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que jugeant sur les apparences, elle ne le crût infidele. Il auroit eu moins d'inquiétude, s'il eût pu lui parler; mais comment en trouver les moyens, lorsque toute la Sicile, pour ainfi dire, avoit les veux sur lui? D'ailleurs le cruel Siffrédi lui en ôta l'espérance. Ce ministre, qui lisoit dans le cœur de ces deux amans, & vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit causer dans l'état, fit adroitement sortir sa fille de l'assemblée, & reprit avec elle le chemin de Belmonte, resolu pour plus d'une raison, de la marier au plutôt.

Lorsqu'ils y furent arrivées, il lui fit connoître toute l'horreur de sa destinée. Il lui déclara qu'il l'avoit promise au connêtable. Juste ciel! s'écria-t-elle, emportée par un mouvement de douleur que la présence de son pere ne put réprimer, à quels affreux supplices réserviezvous la malheureuse Blanche? Son transport anême sut si violent, que toutes les puissances de son ame en surent suspendues. Son corps se glaça, & devenant froide & pale, elle tomba évanoune entre les bras de son pere. fut touché de l'état où il la voyoit. Néanmoins quoiqu'il ressentit vivement ses peines, fa prémiere résolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ses esprits, plus par le vif ressentiment de sa douleur, que par l'eau que Siffrédi lui jetta fur le visage; & lorsqu'en ouvrant ses yeux languissans, elle l'apperçut qui s'empressoit à la sécourir : Seigneur, lui dit-elle, d'une voix presque éteinte, l'ai honte de vous laisser voir ma foiblesse: mais la mort qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuse fille, qui a pu disposer de son Non, ma chere cœur fans votre aveu. Blanche, répondit Léontio, vous ne mourrez point, & votre vertu reprendra fur vous son empire. La recherche du connétable vous fait honneur. C'est le parti le plus confidérable de l'état . . . J'estime sa personne & fon mérite, interrompit Blanche: mais, feigneur, le roi m'avoit fait espérer . . . Ma fille, interrompit à fon tour Siffrédi, je sçais tout ce que vous pouvez dire là-dessus. Je n'ignore pas votre tendresse pour ce prince, & je ne la désapprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous assurer la main d'Enrique, si l'intérêt de fa gloire & celui de l'état ne l'obligeoient pas à la donner à Constance. à la condition seule d'épouser cette princesse, que le feu roi l'a désigné son successeur.

i

e

it

82

lu

a-Ite

nt

nit

ort

ces

rps

18

Voulez-vous qu'il vous préfere à la couronne de Sicile? Croyez que je gémis avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puisque nous ne ponvons aller contre les destinées, faites un effort généreux. Il y va de votre gloire, de ne pas laisser voir à tout le royaume que vous vous êtes flattée d'une espérance frivole. Votre sensibilité pour le roi, donneroit même lieu à des bruits défavantageux pour vous: & le feul moyen de vous en préserver, c'est d'épouser le connétable. Enfin, Blanche, il n'est plus tems de délibérer. Le roi vous cede pour un trône. Il épouse Constance. Le connêtable a ma parole. Degagez-la, je vous e. prie; & s'il est nécessaire, pour vous y réfoudre, que je me serve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quitta pour lui laisser faire ses reflexions sur ce qu'il venoit de lui dire. Il espéroit qu'après avoir pesé les raisons dont il s'étoit servi pour soutenir sa vertu contre le penchant de son cœur, elle se détermineroit d'elle-même à se donner au connétable. Il ne se trompa point : mais combien en coûta-t-il à la triste Blanche pour prendre cette résolution? Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ses pressentimens sur l'infidélité d'Enrique, tournés en certitude, & d'être contrainte en le perdant, de se livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui causoit des transports d'affliction si violens, que tous ses momens mens devenoient pour elle des supplices nouveaux : si mon malheur est certain, s'ecrioitelle, comment y puis-je résister sans mourir? Impitoyable destinée, pourquoi me repaisfois-tu des plus douces espérances, si tu devois me précipiter dans un abîme de maux : Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre, quand tu me promets une éternelle fidélité! As-tu donc pu si-tôt mettre en oubli la foi que tu m'as jurée? Pour te punir de m'avoir si cruellement trompé, sasse le ciel que le lit conjugal que tu vas fouiller par un parjure, soit moins le théâtre de tes plaifirs, que de tes remords! Que les caresses de Constance versent un poison dans ton cœur infidele! Puisse ton hymen devenir aussi affreux que le mien! Oui, traitre, je vais épouser le connêtable que je n'aime point, pour me venger de toi-même; pour me punir d'avoir fi mal choisi l'objet de ma folle passion. Puisque ma religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me restent à vivre, ne soient qu'un tissu malheureux de peines & d'ennuis. tu conserves encore pour moi quelque sentiment d'amour, ce sera me venger aussi de toi, que de me jetter à tes yeux entre les bras d'un autre; & si tu m'as entierement oubliée, la Sicile du moins pourra se vanter d'avoir produit une femme, qui s'est punie elle-même d'avoir trop légerement disposé de fon cœur.

1

4

ır

1.

r,

er

is

ur

at

ur

n-

n-

ne

o-

115

Ce fut dans une pareille fituation que cette triste victime de l'amour &. du devoir passa la nuit qui précéda fon mariage avec le con-Siffrédi la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il fouhaitoit, se hata de profiter de cette disposition favorable. Il sit venir le connêtable à Belmonte le jour même, & le maria secrettement avec sa fille dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche! Ce n'étoit point affez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, & de se donner à un objet hai : il salloit encore qu'elle contraignit ses sentimens devant un mari prévenu pour elle de la passion la plus ardente & naturellement jaloux. Cet époux charmé de la posséder, étoit sans cesse à ses génoux. Il ne lui laissoit pas seulement la trifte consolation de pleurer en secret ses malheurs. La nuit arrivée, la fille de Léontio sentit redoubler son affliction. Mais que de-vint-elle, lorsque ses semmes, après l'avoir déshabillée, la laisserent seule avec le connêtable?" Il lui demanda respectueusement la cause de l'abattement où elle sembloit être. Cette question embarrassa Blanche, qui seig-nit de se trouver mal. Son époux y sut d'abord trompé; mais il ne demeura pas longtems dans cette erreur Comme il étoit veritablement inquiet de l'état où il la voyoit, & qu'il la pressoit de se mettre au lit, ses instances, qu'elle expliqua mal, présenterent à son esprit une image si cruelle, que ne pouvant plus se contraindre, elle donna un libre cours

1

f

C

f

n fi

ri

n

le

d

fo

te

dans

cours à ses soupirs & à ses larmes. Quelle vue pour un homme qui s'étoit cru au comble de ses vœux! Il ne douta plus que l'affliction de sa femme ne renfermat quelque chose de finistre pour son amour. moins, quoique cette connoissance le mit dans une fituation presque aussi deplorable que celle de Blanche, il eut assez de force fur lui pour cacher ses soupçons. Il redoubla ses empressemens, & continua de presser son épouse de se coucher, l'affurant qu'il lui laisseroit prendre tout le repos dont elle avoit besoin. Il s'offrit même d'appeller ses semmes, si elle jugeoit que leur secours pût apporten quelque soulagement à son mal. Blanche s'étant rassurée sur cette promesse, lui dit que le sommeil seul lui étoit nécessaire dans la foiblesse où elle se sentoit. Il seignit de la croire. Ils se mirent tous deux au lit, & pasferent une nuit bien différente de celle que l'amour & l'hyménée accordent à deux amans charmés l'un de l'autre:

Pendant que la fille de Siffrédi se livroit à sa douleur, le connêtable cherchoit en luimême ce qui pouvoit lui rendre son mariage si rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival: mais quand il vouloit le découvrir, il se perdoit dans ses idées. Il sçavoit seulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déja passé les deux tiers de la nuit dans ses agitations, lorsqu'un bruit fourd frappa ses oreilles, Il fut surpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ses pas D 2

dans la chambre. Il crut se tromper; car il fe souvint qu'il avoit sermé la porte luimême, après que les femmes de Blanche furent sorties: Il ouvrit le rideau pour s'éclaircir par ses propres yeux de la cause du bruit qu'il entendoit, mais la lumiere, qu'on avoit laissée dans la cheminée, s'étoit éteinte, & bien-tôt il ouit une voix foible & languiffante qui appella Blanche à plufieurs réprises. Alors ses soupçons jaloux le transporterent de fureur, & son honneur allarmé l'obligeant à se lever, pour prévenir un affront ou pour en tirer vengeance, il prit son épée, il marcha du côté que la voix lui sembloit partir. Il sent une épée nue qui s'oppose à la fienne. Il avance, on fe retire. Il poursuit, on se dérobe à sa poursuite. Il cherche celui qui femble le fuir par tous les endroits de la chambre autant que l'obscurité le peut permettre, & ne le trouve plus. Il s'arrête. Il écoute & n'entend plus rien. Quel enchantement! Il s'approche de la porte dans la pensée qu'elle avoit favorisé la fuite de ce fecret ennemi de son honneur, mais elle étoit fermée au verrouil comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette aventure, il appella ceux de ses gens qui étoient le plus à portée d'entendre sa voix, & comme il ouvrit la porte pour cela, il enferma le passage & se tint sur ses gardes, craignant de laisser échapper ce qu'il cherchoit.

A ses cris redoublés, quelques domessiques accoururent avec des flambeaux; il prend

1111

1

F

q

fa

une bougie, & fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant son épée nue. n'y trouva toutefois personne, ni aucune marque apparente qu'on y sût entré. Il n'appercut point de porte secrette, ni d'ouverture par où l'on eût pu passer. Il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même fur les circonstances de son malheur. Il demeura dans une étrange confusion de pensées. courir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à déguiser la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclaircissement. Il prit le parti d'aller ouvrir son cœur à Léontio, après avoir renvoyé ses gens, en leur disant qu'il croyoit avoit entendu quelque bruit dans la chambre & qu'il s'étoit trompé. Il rencontra fon beau-pere qui sortoit de son appartement au bruit qu'il avoit oui, & lui racontant ce qui venoit de se passer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation & d'une profonde douleur.

Siffrédi fur furpris de l'aventure. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laissa pas de la croire véritable; & jugeant tout possible à l'amour du roi, cette pensée l'affligea vivement. Mais bien loin de flatter les soupçons jaloux de son gendre, il lui représenta d'un air d'assurance que cette voix qu'ils s'imaginoit avoir entendue, & cette épée qui s'étoit opposée à la sienne, ne pouvoient être que des phantômes d'une imagination séduite par la jalousie: qu'il étoit impossible que quelqu'un sût entré dans la chambre de

e

e

it

8

er

es

nd

ne

sa fille: qu'à l'égard de la tristesse qu'il avoit remarquée dans son épouse, quelque indisposition l'avoit peut-être causée: que l'honneur ne devoit point être responsable des altérations du tempérament : que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un desert & qui se voit brusquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le tems de connoître & d'aimer, pouvoit bien être la cause de ces pleurs, de ces soupirs, & de cette vive affliction dont il se plaignoit: que l'amour dans le cœur des filles d'un fang noble ne s'allumoit que par le tems & par les fervices: qu'il l'exhortoit à calmer ses inquiétudes: à redoubler sa tendresse & ses empresfemens pour difposer Blanche à devenir plus fensible; & qu'il le prioit enfin de retourner vers elle, persuadé que ses défiances & son trouble offensoient sa vertu.

Le connêtable ne répondit rien aux raisons de son beau-pere, soit qu'en esset il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le désordre où étoit son esprit, soit qu'il jugeât plus à-propos de dissimuler, que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un évenement si denué de vraisemblance. Il retourna dans l'appartement de sa semme, se remit auprès d'elle & tâche d'obtenir du sommeil quelque relâche à ses inquiétudes. Blanche de son côté, la trisse Blanche n'étoit pas plus tranquille. Elle n'avoit que trop entendu les mêmes choses que son époux, & ne pouvoit prendre pour illusion une aventure

ture dont elle sçavoit le secret & les motifs. Elle étoit surprise qu'Enrique cherchât à s'introduire dans son appartement, après avoir donné si solemnellement sa soi à la princesse Constance. Au lieu de s'applaudir de cette démarche & d'en sentir quelque joie, elle la regardoit comme un nouvel outrage, & son cœur en étoit tout enslammé de colere.

Tandis que la fille de Siffrédi, prévenue contre le jeune roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux prince plus epris que jamais de Blanche, fouhaitoit de l'entretenir pour la rassurer contre les apparences qui le condamnoient. Il feroit venu plutôt à Belmonte pour cet effet, si tous les soins dont il avoit été obligé de s'occuper le lui eussent permis, mais il n'avoit pu avant cette nuit se dérober à sa cour. Il connoissoit trop bien les détours d'un lieu où il avoit été élevé, pour être en peine de se glisser dans le château de Siffrédi, & même il conservoit encore la clef d'une porte secrette, par où l'on entroit dans les jardins. Ce fut par là qu'il gagna son ancien appartement, & qu'ensuite il passa dans la chambre de Blanche. Ima-ginez-vous quel dût être l'étonnement de ce prince d'y trouver un homme, & de fentir une épée opposée à la sienne. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, & ne fît punir à l'heure même l'audacieux qui osoit lever sa main sacrilege fur son propre roi : mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Léontio, sufpendit

pendit son ressentiment. Il se retira de la même maniere qu'il étoit venu; & plus troublé qu'auparavant, il reprit le chemin de Palerme. Il v arriva quelques momens devant le jour. & s'enferma dans son appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne songeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa fureté, fon honneur, & fur-tout fon amour ne lui permettoit pas de différer l'éclaircissement de toutes les circonstances d'une

fi cruelle aventure.

Dès qu'il fut jour, il commanda son équipage de chasse, & sous prétexte de prendre ce divertissement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte avec ses piqueurs, & quelquesuns de ses courtisans. Il suivit quelque tems la chasse pour cacher son dessein: & lorsqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, & prit seul le chemin du château de Léontio. Il connoissoit trop les routes de la forêt, pour pouvoir s'y égarer; & son impatience ne lui permettant pas de ménager son cheval, il eut en peu de tems parcouru tout l'espace qui le separoit de l'objet de son amour. Il cherchoit dans fon esprit quelque prétexte plausible pour se procurer un entretien secret avec la fille de Siffrédi, quand traversant une petite route qui aboutissoit à une des portes du parc, il apperçut auprès de lui deux femmes ailifes, qui s'entretenoient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces personnes ne fussent du château, & cette vue lui causa de l'émotion :

l'emotion: mais il fut bien plus agité, lorsque ces femmes s'étant tournées de son côté au bruit que son cheval faisoit en courant, il reconnut sa chere Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Nise, celle de ses femmes qui avoit le plus de part à sa confiance, pour pleurer du moins son malheur en liberté.

Il vola. Il se précipita, pour ainsi dire, à fes pieds, & voyant dans fes yeux tous les fignes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, suspendez les mouvemens de votre douleur. Les apparences, je l'avoue, me peignent coupable à vos yeux : mais quand vous ferez instruite du dessein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime, vous paroîtra une preuve de mon innocence, & de l'excès de mon amour. Ces paroles qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne servirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre, mais les fanglots étoufferent sa voix. Le prince étonne de son saisiffement, lui dit: Quoi, madame, je ne puis calmer votre trouble? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne & même ma vie, pour me conserver à vous? Alors la fille de Léontio, faisant un effort fur elle pour s'expliquer, lui dit, Seigneur, vos promesses ne sont plus de saifon. Rien désormais ne peut lier ma destinée à la vôtre. Ah! Blanche, interrompit brufquement Enrique, quelles paroles cruelles me

faites-vous entendre? Qui peut vous enlever à mon amour? Qui voudra s'opposer à la fureur d'un roi, qui mettroit en seu toute la Sicile, plutôt que de vous laisser ravir à ses espérances? Tout votre pouvoir, seigneur, reprit languissamment la sille de Sisfrédi, devient inutile contre les obstacles qui nous séparent. Je suis semme du connétable.

Femme du connêtable! s'écria le prince, en reculant de quelques pas: Il ne put continuer, tant il fut faisi, accablé de ce coup imprévu. Ses forces l'abandonnerent. Il se laissa tomber au pied d'un arbre qui se trouva derriere lui. Il étoit pâle, tremblant, défait, & n'avoit de libre que les yeux, qu'il attacha fur Blanche, d'une maniere à lui faire comprendre combien il étoit sensible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle regardoit de son côté d'un air qui lui faisoit assez connoître que ses mouvemens étoient peu différens des fiens, & ces deux amans infortunés gardoient entr'eux un filence qui avoit quelque chose d'affreux. Enfin le prince, revenant un peu de son désordre par un effort de courage, reprit la parole: & dit à Blanche en soupirant: Madame, qu'avez-vous fait? Vous m'avez perdu. & vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le prince sembloit lui faire des reproches, lorsqu'elle croyoit avoir les plus fortes raisons de se plaindre de lui: Quoi! seigneur, répondit-elle, vous ajoute2 ajoutez la diffimulation à l'infidélité. Vouliez-vous que je démentisse mes yeux & mes oreilles, & que malgré leur rapport, je vous crusse innocent? Non, seigneur, je vous l'avoue, je ne suis point capable de cet effort de raison. Cependant, madame, repliqua le roi, ces témoins, qui vous paroissent si fideles, vous ont impolé. Ils ont aidé eux mêmes à vous trahir; & il n'est pas moins vrai que je fuis innocent & fidele, qu'il est veai que vous êtes l'épouse du connetable Eh! quoi, seigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Constance le don de votre main & de votre cœur? Vous n'avez point affuré les grands de l'état que vous rempliriez les volontés du feu roi, & la princesse n'a pas recu les hommages de vos nouveaux fujets, en qualité de reine & d'épouse du prince Enrique? Mes yeux étoient-ils donc fascinés? Dites, dites plutôt, infidele, que vous n'avez pas cru que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône; & fans vous abaisser à feindre ce que vous ne sentez plus, & ce que vous n'avez peut-être jamais fenti, avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus assurée avec Constance, qu'avec la fille de Léontio. Vous avez raison, seigneur: un trône éclatant ne m'étoit pas plus dû que le cœur d'un prince tel que vous. J'étois trop vaine d'oser prétendre à l'un & à l'autre: mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous sçavez les allarmes que je vous ai témoignées fur votre perte,

qui me sembloit presque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous rassurée? Falloit-il dissiper mes craintes? J'aurois accusé le sort plutôt que vous, & du moins vous auriez conservé mon cœur au désaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'est plus tems présentement de vous justifier. Je suis l'épouse du connétable, & pour m'épargner la suite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, soussirez, seigneur, que sans manquer au respect que je vous dois, je quitte un prince qu'il ne m'est plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle se trouvoit. Arrêtez, madame, s'écria-t-il. Ne désesperez point un prince plus dispose à renverser un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ses nouveaux fujets. Ce facrifice est présentement inutile, repartit Blanche. Il falloit me ravir au connêtable, avant que de faire éclater des transports si généreux, puisque je ne suis plus libre, il m'importe peu que la Sicile foit réduite en cendre, & à qui vous donnier votre main. Si j'ai eu la foiblesse de laisser furprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, & de faire voir au nouveau roi de Sicile que l'épouse du connêtable n'est plus l'amante du prince Enrique. En parlant de cette forte, comme elle touchoit à la porte du parc, elle y ren.

9

0

1

y rentra brusquement avec Nise; & sermant après elle cette porte, elle laissa le prince accablé de douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté par la nouvelle de son mariage. Injuste Blanche! s'écrioit-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement. Malgré mes sermens & les vôtres, nous sommes séparés. L'idée que je m'étois saite de posséder vos charmes, n'étoit donc qu'une vaine illusion! Ah! cruelle, que j'achète cherement l'avantage de vous

avoir fait approuver mon amour.

.

in

u-

nt a-

ter

ile

ez

Ter

la

de

l'é.

du

rte,

elle

en.

Alors l'image du bonheur de son rival vint s'offrir à son esprit avec toutes les horreurs de la jalousie, & cette passion prit sur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fût fur le point d'immoler à son ressentiment le connêtable & Siffrédi même. La raison toutefois calma peu à peu la violence de ses transports. Cependant l'impossibilité où il se voyoit d'ôter à Blanche les impressions qu'elle avoit de son infidélité, le mettoit au désespoir. Il se flattoit de les effacer, s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il falloit éloigner le connêtable, & il se résolut à le faire arrêter comme un homme sufpect dans les conjonctures où l'état se trouvoit. Il en donna l'ordre au capitaine de ses gardes qui se rendit à Belmonte, s'assura de sa personne à l'entrée de la nuit, & le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit à Belmonte la consternation. Siffrédi partit sur le champ pour Tome II. E aller aller répondre au roi de l'innocence de for gendre, & lui représenter les suites facheuses d'un pareil emprisonnement. Ce prince qui s'étoit bien attendu à cette démarche de fon ministre, & qui vouloit au moins le ménager une libre entrevue avec Blanche, avant que de relâcher le connêtable, avoit expressement défendu que personne lui parlât jusqu'au lendemain : mais Léontio, malgré cette défense, fit si bien qu'il entra dans la chambre du roi: Seigneur, dit-il, en se présentant devant lui, s'il est permis à un sujet respectueux & sidele de se plaindre de son maître, je viens me plaindre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre? Votre majesté a-t-elle bien réfléchi sur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, & fur les suites d'un emprisonnement qui peut aliéner de votre service les personnes qui remplissent les postes de l'état les plus importans? J'ai des avis certains, répondit le roi, que le connêtable a des intelligences criminelles avec l'infant don Pédre. Des intelligences criminelles, interrompit avec furprise Léontio? Ah! seigneur, ne le croyez pas. L'on abuse votre majesté. La trahison n'eut jamais d'entrée dans la fa-mille de Sissrédi; & il sustitut au connêtable qu'il soit mon gendre, pour être à couvert de tout foupçon. Le connêtable est innocent; mais des vues secrettes vous ont porté à le

Puisque vous me parlez si ouvertement, repartit le roi, je vais vous parler de la même maniere maniere. Vous vous plaignez de l'emprisonnement du connêtable : Eh! n'ai-je point à me plaindre de votre cruauté? C'est vous. barbare Siffrédi, qui m'avez ravi mon repos & réduit par vos soins officieux à envier le fort des plus vils mortels. Car ne vous flattez par que j'entre dans vos idécs. Mon mariage avec Constance est vainement résolu ... Quoi, seigneur, interrompit en fremissant Léortio, vous pourriez ne point épouser la princesse, après l'avoir flattée de cette espérance aux yeux de tous vos peuples? Si je trompe leur attente, répliqua le roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la nécessité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Constance un billet que j'avois fait à votre fille? Vous n'ignoriez pas mon intention. Falloit-il tyranniser le cœur de Blanche, en lui faisant épouser un homme qu'elle n'aimoit pas? & quel droit avez vous fur le mien pour en disposer en faveur d'une princesse que je hais? Avez-vous oublié qu'elle est fille de cette cruelle Mathilde, qui foulant aux pieds les droits du fang & de l'humanité, fit expirer mon pere dans les rigueurs d'une dure captivité? Et je l'épouserois! Non, Siffrédi. Perdez cette espérance. Avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes & ses fillons inondés de fang.

,

0-

17,

ê.

2-

yle

de

t;

le

re-

me

L'ai-je-bien entendu, s'écria Léontio? Ah! feigneur, que me faites - vous envifager ? Quelles terribles menaces! Mais je m'allarme mal à-propos, continua-t-il en changeant de ton. Vous cherissez trop vos sujets, pour leur procurer une si triste destinée. Vous ne vous laisserez point furmonter par l'amour. Vous ne ternirez pas vos vertus en tombant dans les foiblesses des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au connêtable, je ne l'ai fait, seigneur, que pour acquérir à votre majesté un sujet vaillant qui pût appuyer, de son bras & de l'armée dont il dispose, vos intérêts contre ceux du prince don Pédre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds fi étroits....Hé! ce sont ces nœuds, s'écria le prince Enrique, ce font ces funestes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami, pourquoi me porter un coup si fensible? Vous avois-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur? Que ne me laissez-vous soutenir mes droits moi-même? Manquai-je de courage pour réduire ceux de mes sujots qui voudront s'y oppofer? J'aurois bien fou punir le connêtable, s'il m'eût désobéi. Je sçais que les rois ne sont pas des tyrans, que le bonheur de leurs peuples est leur premier devoir; mais doivent-ils être les esclaves de leurs sujets? & du moment que le ciel les choisit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes de disposer de leurs affections? Ah! s'ils n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez,

f

reprenez, Siffrédi, cette souveraine puissance que vous m'avez voulu assurer aux dépens de

mon repos.

i

le

es

it

de

n

s,

Vous ne pouvez ignorer, seigneur, répliqua le ministre, que c'est au mariage de la princesse que le feu roi votre oncle attache la succession de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui même d'établir cette disposition? Avoit-il reque cette indigne loi du roi Charles fon frere, lorfqu'il lui fuccéda? Deviez-vous avoir la foiblesse de vous foumettre à une condition si injuste? Pour un grand chancelier, vous êtes bien mal instruit de nos usages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Constance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promesse; & si don Pedre fonde sur mon refus l'esperance de monter au trône, sans engager les peuples dans un demèlé qui coûteroit trop de fang, l'épée pourra décider entre nous qui des deux sera le plus digne de regner. Léontio n'ofa le presser davantage & se contenta de lui demander à genoux la liberté de son gendre; ce qu'il obtint. Allez, fui dit le roi, retournez à Belmonte. Le connêtable vous y suivra bien-tôt. Le ministre sortit, & regagna Belmonte, persuadé que fon gendre marcheroit incessamment fur les pas. Il se trompoit. Enrique vouloit voir Blanche cette nuit, & pour cet effet il remit au lendemain matin l'élargissement de ion epoux.

E 3

Pendant

Pendant ce tems-là le connêtable faifoit de cruelles réflexions. Son emprisonnement lui avoit ouvert les veux sur la véritable cause de fon malheur. Il s'abandonna tout entier à sa jalousie. & démentant la fidélité qui l'avoit jusqu'alors rendu si recommandable. il ne respira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche; pour les furprendre ensemble, il pria le gouverneur du château de Palerme de le laisser sortir de prison, l'affurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le gouverneur qui lui étoit tout dévoué, y consentit d'autant plus facilement qu'il avoit déja sçu que Siffrédi avoit obtenu sa liberté, & même il lui sit donner un cheval pour se rendre à Belmonte. Le connêtable y étant arrivée, attacha fon cheval à un' arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clef, & fut assez heureux pour se glisser dans le château, fans rencontrer personne. Il gagna l'appartement de sa femme, & se cacha dans l'antichambre derriere un paravant qu'il y trouva fous fa main. Il se proposoit d'observer delà tout ce qui se passeroit, & de paroître subitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit fortis Nife qui venoit de quitter sa maîtresse pout se retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffrédi qui avoit pénétré sans peine le motif de l'emprisonnement de son

mari,

mari, jugeoit bien qu'il ne reviendroit pas, cette nuit à Belmonte, quoique son pere lui cut dir que le roi l'avoit affuré que le connêtable partiroit bientôt après lui. Elle ne doutoit pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir & l'entretenir en liberté. Dans cette pensée, elle attendoit ce prince, pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles suites pour elle. Effectivement, peu de tems après la retraite de Nise, la coulisse s'ouvrit, & le roi vint se jetter aux genoux de Blanche: Madame, lui dit-il, ne me condamnez point sans m'entendre. Si j'ai fait emprisonner le connêtable, songez que c'étoit le seul moyen qui me refoit pour me justifier. N'imputez donc qu'à vous seule cet artifice. Pourquoi ce matin refusiez-vous de m'entendre? Helas! demain votre époux fera libre, & je ne pourrai plus vous parler. Ecoutez moi donc pour la derniere fois. Si votre pere rend mon fort. déplorable, accordez-moi du moins la triste consolation de vous apprendre que je ne me fuis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Constance le don de ma main, c'est que je ne pouvois m'en difpenser dans la situation où votre pere avoit réduit les choses. Il falloit tromper la princesse pour votre intérêt & pour le mien ; pour vous affurer la couronne & la main de votre amant. Je me promettois d'y réuffir. vois déja pris des mesures pour rompre cet en-

6

r

13

n

engagement; mais vous avez détruit mon ouvrage, & disposant de vous trop légerement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parsait amour auroit rendu contens.

Il acheva ce discours avec des fignes si vifibles d'un véritable désespoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douts plus de son innocence. Elle en eut d'abord de la joie. Enfuite le sentiment de son infortune en devint plus vif. Ah! feigneur, dit-elle au prince, après la disposition que le destin a fait de nous, vous me causez une peine nouvelle en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai je fait, malheureuse? Mon ressentiment m'a féduite. Je me suis cru abandonnée, & dans mon dépit j'ai reçu la main du connêtable, que mon pere m'a présentée. J'ai fait le crime & nos malheurs. Helas, dans le tems que je vous accusois de me tromper, c'étoit donc moi trop crédule amante qui rompois des nœuds que j'avois juré de rendre éternels? Vengez-vous, seigneur, à votre tour. Haissez l'ingrate Blanche . . . Oubliez . . . Eh! le puis-je, madame, interrompit tristement Enrique? Le moyen d'arracher de mon cœur une passion que votre injustice même ne sçauroit éteindre. Il faut pourtant vous faire cet effort, seigneur, reprit en foupirant la fille de Siffrédi . . Eh! serezvous capable de cet effort, vous-même, répliqua le roi? Je ne me promets pas d'y ré-

réoffir, repartit-elle; mais je n'épargnerai rien nour en venir à bout. Ah! cruelle, dit le prince, vous oublierez facilement Enrique puisque vous pouvez en former le dessein. Quelle eft donc votre pensee dit Blanche d'un ton ferme? Vous flattez vous que je puisse vous permettre de continuer à me rendre des foins de Non, seigneur. Renoncez à cette espérance. Si je n'étois pas née pour être reine, le ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime, Mon époux est comme vous, seigneur, de la noble maison d'Anjou, & quand ce que je lui dois n'opposeroit pas un obstacle infurmontable a vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les souffrir. Je vous conjure de vous retirer. Il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie, s'écria le roi : Ah! Blanche, est-il possible que vous me traitiez avec tant de rigueur: Ce n'est donc point affez pour m'accabler, que vous soyez entre le bras du connêtable? Vous voulez encore m'interdire votre vue, la seule confolation qui me reste. Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffrédi en versant quelques larmes. La vue de ce qu'on a tendrement aimé n'est plus un bien, lorsqu'on a perdu l'espérance de le posséder. Adieu, seigneur, fuyez-moi. Vous devez cet effort à votre gloire & à ma réputation. Je vous le demande aussi pour mon repos; car enfin, quoique ma vertu ne soit point allarmée des mouvemens

mens de mon cœur, le fouvenir de votre ten dreffe me livre des combats fineruels, qu'il m'en coute trop pour les foutenir mon conte trop pour les foutenir mon content de la combats fineruels, qu'il

té

k

fe

P

8

e

9

C

k

n

fe

ti

n

t

f

f

Elle prononça ces paroles avec cant de vivacité, qu'elle renverfa; sans y penser, un flambeau qui étoit fur une table derriere elle, La bougie s'éteignit en tombant, Blanche la ramaffe, & pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, 8 199 gne le cabinet de Nise qui n'étoir pas encore couchée; puis elle revient avec de la tumière. Le roi qui attendoit son retour, ne la vit pas plutôt, qu'il se remit à la presser de soussirer son attachement. A la voix de ce prince, le connêtable, l'épée à la main, entra brusquement dans la chambre presque en même tems que fon épouse, & s'avançant vers Enrique avec tout le ressentiment que sa rage lui inspiroit: C'en est trop, tyran, lui cria-t-il, ne crois pas que je sois assez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur. Ah! traitre, lui repondit le roi, en se mettant en défense, ne t'imagine pas toi-même pouvoir impunément exécuter ton dessein. A-ces mots, ils commencerent un combat qui fut trop vif pour durer long-tems. Le connétable craignant que Siffrédi & ses domestiques n'accourussent trop vite aux cris que poussoit Blanche & ne s'opposaffent à sa vengeance, ne se menagea point. Sa fureur lui ôta le jugement. Il prit ii mal fes mefures, qu'il s'enferra lui-même dans l'épée de son ennemi. Elle

Elle lui entra dans le corps jusqu'à la garde. Il tomba de le roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Léontio touchée de l'état où elle voyoit son époux, & surmontant la répugnance naturelle qu'elle avoit pour lui, fe jetta à terre, l'& s'empressa de le secourir. Mais ce malheureux époux étoit trop prévenu contre elle, pour se laisser attendrir aux témoignages qu'elle lui donnoit de sa douleur & de la compassión. La mort dont il sentoit les approches, ne put étouffer les transports de fa jaloufie. Il n'envifagea dans ces derniers momens que le bonheur de fon rival, & cette idée lui parut si affreuse, que rappellant tout ce qui lui restoit de force, il leva fon épée qu'il tenoit encore, & la plongea dans le fein de Blanche: Meurs, lui dit-il, en la percant, meurs, infidele épouse, puisque les nœuds de l'hyménée n'ont pu me conserver une foi que tu m'avois jurée sur les autels. Et toi, poursuivit-il, Enrique, ne t'applaudis point de ta destinée. Tu ne sçaurois jouir de mon malheur. Je meurs content. En achevant de parler de cette forte, il expira, & fon vifage tout couvert qu'il étoit des ombres de la mort, avoit encore quelque chose de sier & de terrible. Celui de Blanche offroit un spectacle bien différent. Le coup qui l'avoit frappé étoit mortel. Elle tomba fur le corps mourant de son époux; & le sang de l'innocente victime se confondoit avec celui de son meurtrier,

Ê

qui avoit si brusquement exécuté sa cruelle résolution, que le roi n'en avoit pu prévent l'effet. le sedanos orangel et ella

- Ce prince infortuné fit un cri, en voyant tomber Blanche; & plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il femit en de--voir de dui rendre les mêmes foins qu'elle avoit voulus prendres & dont the avoit été fi mal récompensée Mais elle lui dit d'une voix mourante: Seigneur, votre peine et inutile. Je fuis la victime que le fort impitoyable demandoit. Puisse telle appaiser sa colere, & affurer le bonheur de votre regne. Comme elle achevoit ces paroles; Le ontio, attiré par les cris qu'elle avoit pouffés, arriva dans la chambre; & faifi des objets qui se présentoient à ses yeux, il demeura immobile. Blanche, fans l'appercevoir, continua de parler au roi. Adieu, prince, lui dit-elle; conservez cherement ma mémoire. Ma tendresse & mes malheurs vous y obligent. N'avez point de resientiment contre mon pere. Ménagez ses jours & fa douleur, & rendez justice à son zele. Surtout, faites lui connoitre mon innocence. C'est ce que je vous recommande plus que tout autre chose. Adieu, mon cher Enrique ... je meurs . . . recevez mon dernier foupir.

À ces mots, elle mourut. Le roi garda quelque tems un morne filence. Ensuite il dit à Siffrédi, qui paroissoit dans un accablement

mortel;

mortel: Voyez, Léontio, contemplez votre ouvrage. Considérez dans ce tragique évenement le fruit de vos soins officieux & de votre zele pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choses qu'aucuns termes ne peuvent exprimer? Il sussit de dire qu'ils firent l'un & l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le roi conserva toute sa vie un tendre souvenir de son amante. Il ne put se résoudre à épouser Constance. L'Infant don Pédre se joignit à cette princesse, & tous deux ils n'épargnerent rien pour faire valoir la disposition du testament de Roger: mais ils furent enfin obligés de céder au roi Enrique, qui vint à bout de ses ennemis. Pour Siffrédi, le chagrin qu'il eut d'avoir caufé tant de malheurs, le détacha du monde, & lui rendit insuportable le féjour de sa patrie. Il abandonna la Sicile; & passant en Espagne avec Porcie, la fille qui lui restoit, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze annés, après la mort de Blanche, & il eut avant que de mourir, la confolation de marier Porcie. Elle épousa don Jerôme de Silva, & je suis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, poursuivit la veuve de don Pédro de Pinarés, l'hiftoire de ma famille, & un fidele récit des malheurs qui sont représentés dans ce tableau, Tome II. que

it

que Léontio mon ayeul sit saire pour laisser à sa postérité un monument de cette sunesse aventure.



CHAPITRE V.

De ce que fit Anrore de Gusman, lorsqu'elle sut à Salamanque.

ORTIZ, ses compagnes & moi, après avoir entendu cette histoire, nous fortimes de la falle, où nous laissames Aurore avec Elvire. Elles y passerent le reste de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyoient point l'une avec l'autre, & le lendemain quand nous partimes, elles eurent autant de peine à se quitter, que deux amies qui se sont fait une douce habitude de vivre ensemble.

Enfin, nous arrivâmes fans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maison toute meublée; & la dame Ortiz, ainfi que nous en étions convenus, prit le nom de dona Kiména de Guzman. Elle avoit été trop longtems duegne, pour n'être pas une bonne actrice. Elle fortit un matin avec Aurore, une femme de chambre & un valet, & se rendit à un hôtel garni, où nous avions appris que Pachéco logeoit ordinairement. Elle demanda s'it y avoit quelque appartement à louer. On lui répondit qu'oui, & on lui en montra un assez

affez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'hôtesse, en lui disant que c'étoit pour un de ses neveux, qui venoit de Tolede étudier à Salamanque, & qui devoit

arriver ce jour-là. .

2

e

e

a

n

n

La duegne & ma maîtresse après s'être assurées de ce logement, revinrent fur leurs pas, & la belle Aurore sans perdre de tems, le travestit en cavalier: elle couvrit ses cheveux noirs d'une fausse chevelure blonde, se reignit les sourcils de la même couleur, & s'ajusta de sorte qu'elle pouvoit fort bien paffer pour un jeune seigneur. Elle avoit l'action libre & aifee, & à la réferve de sonvifage, qui étoit un peu trop beau pour un homme, rien ne trahissoit son déguisement. La suivante qui devoit lui servir de page, s'habilla auffi, & nous n'appréhendions point qu'elle fit mal son personnage: outre qu'elle n'étoit pas des plus jolies, elle avoit un petit air effronté qui convenoit fort à son rôle. L'après-dinée, ces deux actrices se trouvant en état de paroître sur la scene, c'est-à dire dans l'hôtel garni, j'en pris le chemin avec elles. Nous y allames tous trois en carosse, & nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions befoin.

L'hôtesse, appellée Bernarda Ramirez, nous reçut avec beaucoup de civilité, & nous conduist à notre appartement, où nous commençames à l'entretenir. Nous convinmes de la nourriture qu'elle auroit soin de nous four-nir, & de ce que nous lui donnerions pour

Fz

cela tous les mois. Nous lui demandâmes ensuite si elle avoit bien des pensionnaires. Je n'en ai pas présentement, nous réponditelle; je n'en manquerois point si j'étois d'humeur à prendre toute sorte de personnes; mais je ne veux que de jeunes seigneurs. J'en attends ce soir un qui vient de Madrid achever ici ses études. C'est don Luis Pachéco. Un cavalier de vingt ans tout à plus. Si vous ne le connoissez pas personnellement, vous pouvez en avoir entendu parler. Non, dit Aurore: je n'ignore pas qu'il est d'une illustre famille; mais je ne fçais quel homme c'est, & vous me ferez plaisir de me l'apprendre, puisque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'hôtesse, en regardant ce faux cavalier, c'est une figure toute brillante; il est fait à peu près comme vous. Ah! que vous serez bien ensemble l'un & l'autre! Par faint Jacques! je pourrai me vanter d'avoir chez. moi les deux plus gentils seigneurs d'Espagne. Ce don Luis, répliqua ma maitresse, a fans doute en ce pays ci de bonnes fortunes? Oh! je vous en assure, repartit la vieille; c'est un vert galant, sur ma parole. Il n'a qu'à se montrer pour faire des conquêtes. Il a charmé entre autres une dame qui a de la jeunesse & de la beauté. On la nomme Isabelle. C'est la fille d'un vieux docteur en droit. Elle est si entêtée qu'elle en perdra l'esprit affurément. Et dites-moi, ma bonne, interrompit Aurore avec précipitation, estil de son côté fort amoureux d'elle? Il l'aimoit, répondit Bernarda Ramirez, avant son départ pour Madrid. Mais je ne sçais s'il l'aime encore; car il est un peu sujet à caution. Il court de femme en semme, comme tous les

jeunes cavaliers ont coutume de faire.

La bonne veuve n'avoit pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardames aussitôt par la fenêtre, & nous apperçûmes deux hommes qui descendoient de cheval. C'étoit don Luis Pachéco lui-même, qui arrivoit de Madrid, avec un valet de chambre. La vieille nous quit a pour aller le recevoir, & ma maîtresse se disposa, non sans émotion, à jouer le rôle de don Felix. Nous vîmes bien-tôt entrer dans notre appartement don Luis, encore tout botté: Je viens d'apprendre, dit-il en faluant Aurore, qu'un jeune seigneur Tolédan est logé dans cet hôtel. Il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de loger avec lui. Pendant que ma maîtresse repondoit à ce compliment, Pachéco me parut surpris de trouver un cavalier si aimable. Aussi ne putil s'empêcher de lui dire qu'il n'en avoit jamais vu de si beau, ni de si bien fait. Après force discours pleins de politesse de part & d'autre, don Luis se retira dans l'appartement qui lui étoit destiné.

es

it

e.

es.

de

ne

en

lra

n-

eft-

nit,

re-

Tandis qu'il y faisoit ôter ses bottes, & changeoit d'habit & de linge, un espece de page qui le cherchoit pour lui rendre une lettre, rencontra par hasard Aurore sur l'escalier. Il la prit pour don Luis; & lui remet-

F 3

tant le billet dont il étoit chargé: Tenez, feigneur cavalier, lui dit-il, quoique je ne connoisse pas le seigneur Pachéco, je ne crois pas avoir besoin de vous demander si vous l'êtes. Sur le portrait qu'on m'a fait de ce seigneur, je suis persuade que je ne me trom-pe point. Non, mon ami, répondit ma maitresse avec une présence d'esprit admirable; vous ne vous trompez pas affurément. Vous vous acquittez de vos commissions à merveilles. Vous avez fort bien deviné que je suis don Luis Pachéco. Allez. l'aurai foin de faire tenir ma réponse: Le page disparut, & Aurore s'enfermant avec sa suivante & moi, ouvrit la lettre, & nous lut ces paroles: Je viens d'apprendre que vous êtes à Salamanque. Avec quelle joie j'ai reçu cette nouvelle! F'en ai pense devenir folle. Mais aimez-vous encore Isabelle? Hâtez-vous de l'assurer que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle mourra de plaisir, h elle vous retrouve fidele.

Le billet est passionné dit Aurore; il marque une ame bien éprise. Cette dame est une rivale qui doit m'allarmer. Il faut que je n'épargne rien pour en detacher don Luis, & pour empêcher même qu'il ne la revoye. L'entreprise, je l'avoue, est difficile. Cependant je ne désespere pas d'en venir à bout. Ma maîtresse se mit à rêver là-dessus; & un moment après, elle ajouta: Je vous les garantis brouillés, en moins de vingt-quatre heures. En esset, Pachéco s'étant un peu reposé dans son appartement, vint nous retrou-

ver dans le nôtre, & renoua l'entretien avec Aurore avant le souper. Seigneur cavalier. lui dit-il en plaisantant, je crois que les maris & les amans ne doivent pas se rejouir de votre arrivée à Salamanque; vous allez leur causer de l'inquiétude. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Ecoutez, lui répondit ma maîtresse sur le même ton, votre crainte n'est pas mal fondée. Don Felix de Mendoce est un peu redoutable, je vous en avertis. le suis déja venu dans ce pays-ci. Je sçais que les femmes n'y font pas infensibles. Quelle preuve en avez-vous, interrompit don Luis avec vivacité? Une preuve demonstrative, repartit la fille de don Vincent. mois que je passai par cette ville. Je m'y arrêtai huit jours, & je vous dirai confidemment que j'enflammai la fille d'un vieux docteur en droit.

Je m'apperçus, à ces paroles, que don Luis se troubla: Peut-on sans indiscrétion, reprit-il, vous demander le nom de la dame? Comment sans indiscrétion, s'écria le saux don Felix? Pourquoi vous serois-je un mystere de cela? Me croyez-vous plus discret que les autres seigneurs de mon âge? Ne me saites point cette injustice-là. D'ailleurs, l'objet, entre nous, ne mérite pas tant de menagement; ce n'est qu'une petite bourgeoise. Vous sçavez bien qu'un homme de qualité ne s'occupe pas sérieusement d'une grisette, à qu'il croit même lui saire honneur en la déshonorant. Je vous apprendrai donc sans sacon

façon que la fille du docteur se nomme Isabelle. Et le docteur, interrompit impatiemment Pachéco, s'appelleroit-il le seigneur Murcia de la Llana? Justement, répliqua ma maîtresse. Voici une lettre qu'elle m'a fait tenir tout à l'heure. Lisez-là, & vous verrez si la dame me veut du bien. Don Luis jetta les yeux sur le billet; & reconnoissant l'écriture, il demeura consus & interdit. Que voisje, poursuivit alors Aurore, d'un air étonné? Vous changez de couleur. Je crois, dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette personne! Ah! que je me veux de mal de vous avoir parlé avec tant de franchise.

Je vous en sçais très bon gré, moi, dit don Luis avec un transport mêle de dépit, & de colere. La perfide, la volage! Don Felix, que ne vous dois-je point? Vous me tirez d'une erreur que j'aurois peut-être conservée encore long-tems. Je m'imaginois être aimé; que dis-je, aimé? Je croyois être adoré d'Isabelle. J'avois quelque estime pour cette créature-là, & je vois bien que ce n'est qu'une coquette digne de tout mon mépris. l'approuve votre resentiment, dit Aurore, en marquant à fon tour de l'indignation. La fille d'un docteur en droit devroit bien se contenter d'avoir pour amant un jeune seigneur aussi aimable que vous l'êtes. Je ne puis excufer fon inconstance; & bien loin d'agréer le sacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends pour la punir, dédaigner déformais ses bontes.

de

tés. Pour moi, reprit Pachéco, je ne la reverrai de ma vie. C'est la seule vengeance que j'en dois tirer. Vous avez raison, s'écria le faux Mendoce. Néanmoins pour lui faire connoître jusqu'à quel point nous la méprisons tous deux, je fuis d'avis que nous lui écrivions chacun un billet insultant. I'en ferai un paquet que je lui enverrai pour réponse à sa lettre. Mais avant que nous en venions à cette extrémité, consultez votre cœur : le sentez-vous assez détaché de votre infidele pour ne craindre pas de vous repentir un jour de lui avoir rompu en visiere? Non, non, interrompit don Luis, je n'aurai jamais cette foiblesse, & je consens que, pour mortisier l'ingrate, nous fassions ce que vous me proposez.

Aussi-tôt j'allai chercher du papier & de l'encre, & ils se mirent à composer l'un & l'autre des billets fort obligeans pour la fille du docteur Murcia de la Llana. Pachéco sur tout ne pouvoit trouver des termes affez forts à son gré pour exprimer ses sentimens, & il déchira cinq ou fix lettres commencées, parce qu'elles ne lui parurent pas affez dures. Il en fit pourtant une dont il fut contens, & dont il avoit sujet de l'être. Elle contenoit ces paroles: Apprenez à vous connoître, ma reine, & n'ayez plus la vanité de croire que je vous Il faut un autre mérite que le vôtre pour m'attacher, vous n'étes pas même affez agréable pour m'amuser quelques momens. Vous n'êtes propre qu'à faire l'amusement des derniers écoliers de l'Université. Il écrivit donc ce billet gracieux; & lorsqu'Aurore eut achevé le fien, qui n'étoit gueres moins offenfant, elle les cacheta tous deux, y mit une enveloppe & me donnant le paquet: Tiens, Gil Blas, me dit-elle, fais ensorte qu'Isabelle recoive cela ce foir. Tu m'entends bien, ajouta t-elle, en me faisant des yeux un signe que je compris parfaitement. Oui, seigneur, lui répondis-je, vous serez servi comme vous le fouhaitez.

Je sortis en même tems, & quand je sus dans la rue, je me dis : Oh ca, monfieur Gil Blas, on met votre génie à l'épreuve. Vous faites donc le valet dans cette comédie? Eh bien, mon ami, montrez que vous avez affez d'esprit pour remplir un rôle qui en demande beaucoup. Le seigneur don Felix s'est contenté de vous faire un figne. Il compte, comme vous voyez sur votre intelligence. At-il tort? Non. Je conçois ce qu'il attend de moi. Il veut que je fasse tenir seulement le billet de don Luis. C'est ce que signifie ce signe-là. Rien n'est plus intelligible. Perfuadé que je ne me trompois pas, je ne balançai point à défaire le paquet. Je tirai la lettre de Pachéco, & je la portai chez le docteur Murcia, dont j'eus bientôt appris la demeure. Je trouvai à la porte de sa maison le petit page qui étoit venu à l'hôtel garni: Frere, lui dis-je, ne seriez vous point par hazard domestique de la fille de monfieur le docteur Murcia? Il me répondit qu'oui, d'un

air qui marquoit assez qu'il étoit dans l'habitude de porter & de recevoir des lettres galantes. Vous avez, lui répliquai-je, la phisionomie si officieuse, que j'ose vous prier de rendre ce billet doux à votre maîtresse.

Le petit page me demanda de quelle part je l'apportois, & je ne lui eus pas fi-tôt reparti que c'étoit de celle de don Luis Pachéco, qu'il me dit; Cela étant, suivez-moi. l'ai ordre de vous faire entrer. Isabelle veut vous entretenir. Je me laissai introduire dans un cabinet, où je ne tardai guere à voir paroître la segnora. Je sus frappé de la beauté de son visage. Je n'ai point vu de traits plus délicats. Elle avoit un air mignon & enfantin, mais cela n'empêchoit pas que depuis trente bonnes années pour le moins elle ne marchât sans lisiere: Mon ami, me dit-elle d'un air riant, appartenez-vous à don Luis l'achéco? Je lui répondis que j'étois son valet de chambre depuis trois semaines. Ensuite, je lui remis le billet fatal dont j'étois chargé. Elle le relut deux ou trois fois. Il sembloit qu'elle se désiât du rapport de ses yeux. Effectivement, elle ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille réponse. Elle éleva ses regards vers le ciel, se mordit les levres, & pendant quelque tems fa contenance rendit témoignage des peines de son cœur. Puis tout-à-coup m'adressant la parole: Mon ami, me dit-elle, don Luis est-il devenu fou depuis notre féparation. Je ne comprends

rien à son procédé. Apprenez-moi, si vous le sçavez, pourquoi il m'écrit si galamment. Quel démon peut l'agiter. S'il veut rompre avec moi, ne sçauroit-il le faire sans m'ou-

trager par des lettres fi brutales?

Madame, lui dis-je en affectant un air plein de fincérité, mon maître a tort affurément. Mais il a été en quelque façon forcé de le faire. Si vous me promettiez de garder le secret, je vous découvrirois tout le mystere. Je vous le promets, interrompitelle avec précipitation. Ne craignez point que je vous commette. Expliquez-vous hardiment. Eh bien, repris-je, voici le fait en deux mots: Un moment après votre lettre reçue, il est entré dans notre hôtel une dame couverte d'une mante des plus épaisses. Elle a demandé le seigneur Pachéco, lui a parlé quelque tems en particulier, & fur la fin de la conversation j'ai entendu qu'elle lui a dit: Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais. Ce n'est pas tout. Il faut pour ma fatisfaction que vous lui écriviez tout à l'heure un billet que je vais vous dicter. J'exige cela de vous. Don Luis a fait ce qu'elle defiroit; puis me mettant le papier entre les mains: Informe-toi, m'a-t-il dit, où demeure le docteur Murcia de la Llana, & fais adroitement tenir ce poulet à sa fille Isabelle.

Vous voyez bien, madame, poursuivis-je, que cette lettre désobligeante est l'ouvrage d'une

d'une rivale, & que par conséquent mon maître n'est pas si coupable. O ciel! s'écriat-elle, il l'est encore plus que je ne pensois. Son infidélité m'offense plus que les mots piquans que sa main a tracés. Ah l'infidele! il a pu former d'autres nœuds . . Mais, ajoutat-elle en prenant un air fier, qu'il s'abandonne fans contrainte à fon nouvel amour. Je ne prétends point le traverser. Dites-lui, je vous prie, qu'il n'avoit pas besoin de m'infulter, pour m'obliger à laisser le champ libre à ma rivale, & que je méprise trop un amant volage, pour avoir la moindre envie de le rappeller. A ce discours, elle me congédia, & se retira fort irritée contre don Luis.

Je sortis de chez le docteur Murcia de la Llana fort satisfait de moi, & je compris que fi je voulois me mettre dans le génie, je deviendrois un habile fourbe. Je m'en retournai à notre hôtel, où je trouvai les feigneurs Mendoce & Pachéco qui foupoient ensemble, & s'entretenoient comme s'ils se fussent connus de longue main. Aurore s'apperçut à mon air content, que je ne m'étois point mal acquitté de ma commission. Te voilà donc de retour, Gil Blas, me dit-elle, rends-nous compte de ton message. Il fallut encore payer d'esprit. Je dis que j'avois donné le paquet en main propre, & qu'Isabelle, après avoir lu les deux billets doux qu'il contenoit, au lieu d'en paroître déconcertée, s'étoit mise à rire comme une folle, en disant: Par ma Tome II. toi,

.

e

e-

es

e-

&

ſa-

je,

lac

me

foi, les jeunes seigneurs ont un joli stile, Il faut avouer que les autres personnes n'écrivent pas si agréablement. C'est fort bien se tirer d'embarras, s'écria ma maîtresse: & voilà certainement une coquette des plus confommées dans fon art. Pour moi, dit don Luis, je ne reconnois point Isabelle à ces traits-là. Il faut qu'elle ait changé de caractere pendant mon absence, J'aurois jugé d'elle aussi tout autrement, reprit Aurore, Convenons qu'il y a des femmes qui sçavent prendre toutes sortes de formes. : l'en ai aimé une de celles-là, & j'en ai été long-tems la dupe. Gil Blas vous le dira, elle avoit un ait de sagesse à tromper toute la terre. Il est vrai, dis-je, en me mêlant à la conversation, que c'étoit un minois à piper les plus fins. I'y aurois moi-même été attrapé.

Le faux Mendoce & Pachéco firent de grands éclats de rire, en m'entendant parlet ainfi, & loin de trouver mauvais que je prisse la liberté de me joindre à leur entretien, ils m'adresserent souvent la parole, pour se réjouir de mes réponses. Nous continuâmes à nous entretenir des semmes qui ont l'art de se masquer, & le résultat de tous nos discours sut, qu'Isabelle demeura dûment atteinte & convaincue d'être une franche coquette. Don Luis protesta de nouveau qu'il ne la reverroit jamais, & don Felix à son exemple jura qu'il auroit toujours pour elle un parsait mépris. Ensuite de ces protestations, ils se lierent d'amitié tous deux, & se promirent mutuelle-

ment

ment de n'avoir rieh de caché l'un pour l'autre. Ils pafferent l'après souper à se dire des choses gracieuses, & enfin ils se séparetent pour s'aller reposer chacun dans son appartement. Je suivis Aurore dans le sien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avois eu avec la fille du docteur, je n'oubliai pas la moindre circonstance. dis même plus qu'il n'y en avoit pour mieux faire ma cour à ma maîtresse qui fut charmée de mon rapport. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embrassat de joie: Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je suis enchantée de ton esprit. Quand on a le malheur d'être engagé dans une passion qui nous oblige de recourir à des stratagêmes, quel avantage d'avoir dans ses intérêts un garçon aussi spirituel que toi. Courage, mon ami. Nous venons d'écarter une rivale qui pouvoit nous embarrasser. Cela ne va pas mal. Mais comme les amans font sujets à d'étranges retours, je suis d'avis de brufquer l'aventure, & de mettre en jeu dès demain Aurore de Guzman. J'approuvai cette pensée, & laissant le seigneur don Felix avec son page, je me fetirai dans un cabiner ou étoit mon lit.



CHAPITRE VI.

Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de don Luis Pachéco.

ES deux nouveaux amis se rassemblerent le lendemain matin. Ce fut leur premier foin. Ils commencerent la journée par des embrassades qu'Aurore fut obligée de donner & de recevoir, pour bien jouer le rôle de don Felix. Ils allerent ensemble se promener dans la ville, & je les accompagnai avec Chilindron, valet de don Luis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'université pour regarder quelques affiches de livres qu'on venoit d'attacher à la porte, Plusieurs personnes s'amusoient aussi à les lire, & j'apperçus parmi ceux-là un petit homme qui disoit son sentiment sur ces ouvrages affichées. Je remarquai qu'on l'écoutoit avec une extrême attention, & je jugeai en même tems qu'il croyoit mériter qu'on l'écoutât. Il paroissoit vain, & il avoit l'esprit décisif, comme l'ont la plûpart des petits hommes. Cette nouvelle traduction d'Horace, disoit-il, que vous voyez annoncée au public en si gros caractere, est un ouvrage en prose composé par un vieil auteur du college. C'est un livre fort estimé Ils en ont consumé eux seuls des écoliers quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme homme qui en ait acheté un exemplaire. Il ne portoit pas de jugement plus avantageux des autres livres. Il les frondoit tous sans charité. C'étoit apparemment quelque auteur. Je n'aurois pas été fâché de l'entendre jusqu'au bout : mais il me fallut suivre don Luis & don Felix, qui ne prenant pas plus de plai-fir à ses discours que d'intérêt au livre qu'il critiquoit, s'éloignerent de lui & de l'université.

Nous revînmes à notre hôtel à l'heure du dîner. Ma maîtreffe se mit à table avec Pachéco. & fit adroitement tomber la converfation fur fa famille: Mon pere, dit-elle, est un cadet de la maison de Mendoce, qui s'est établi à Tolede; & ma mere est propre fœur de dona Kiména de Guzman, qui depuis quelques jours est venue à Salamanque pour une affaire importante avec fa niece Aurore, fille unique de don Vincent de Guzman, que vous avez peut-être connu, Non, répondit don Luis, mais on m'en a fouvent parlé, ainfi que d'Aurore votre coufine. Dois-je croire ce qu'on dit de cette jeune dame? On affure que rien n'égale son esprit & sa beauté. Pour de l'esprit, reprit don Felix, elle n'en manque pas. Elle l'a même affez cultivé. Mais ce n'est point une si belle personne. On trouve que nous nous reffemblons beaucoup. Si cela est, s'é. cria Pachéco, elle justifie sa réputation. Vos traits font réguliers; votre teint est parfaitement beau; votre coufine doit être char-100 mante

il

15

te

nc

mante. Je voudrois bien la voir & l'entretenir. Je m'offre à fatisfaire votre curiofité, repartit le faux Mendoce, & même dès ce jour. Je vous mene cette après-dînée chez

ma tante.

Ma maîtresse changea tout à coup de matiere, & parla de choses indifférentes. L'après-midi, pendant qu'ils se disposoient tous deux à fortir pour aller chez dona Kiména, je pris les devans, & courus avertir la duegne de se préparer à cette visite. Je revins ensuite sur mes pas, pour accompagner don Felix qui conduisit enfin chez sa tante le seigneur don Luis. Mais à peine furent-ils entrés dans la maison, qu'ils rencontrerent la dame Kiména, qui leur fit figne de ne point faire de bruit : Paix, paix, leur dit-elle d'une voix basse, vous réveillerez ma niece, Elle a depuis hier une migraine effroyable, qui ne fait que de la quitter, & la pauvre enfant repose depuis un quart d'heure, Je suis fâché de ce contretems, dit Mendoce, en affectant un air mortifié. J'espérois que nous verrions ma cousine, J'avois sait sête de ce plaifir à mon ami Pachéco. Ce n'est pas une affaire si pressée, répondit en souriant Ortiz, vous pouvez la remettre à demain. Les cavaliers eurent une conversation fort courte avec la vieille, & se retirerent.

Don Luis nous mena chez un jeune gentilhomme de ses amis qu'on appelloit don Gabriel de Pédros. Nous y passames le reste de la journée; nous y soupames même, &



e

i-

& us



nous n'en fortimes que fur les deux heures après minuit, pour nous en retourner au logis, Nous avions peut-être fait la moitié du chemin, lorsque nous rencontrâmes sous nos pieds dans la rue deux hommes étendus par terre. Nous jugeames que c'étoit des malheureux qu'on venoit d'affaffiner, & nous nous arrêtâmes pour les secourir, s'il en étoit encore Comme nous cherchions à nous instruire, autant que l'obscurité de la nuit nous le pouvoit permettre, de l'état où ils se trouvoient, la patrouille arriva. Le commandant nous prit d'abord pour des affassins, & nous fit environner par ses gens: mais il eut meilleure opinion de nous, lorsqu'il nous eut entendu parler, & qu'à la faveur d'une lanterne sourde, il vit les traits de Mendoce & de Pachéco. Ses archers, par son ordre, examinerent les deux hommes que nous nous imaginions avoir été tués, & il se trouva que c'étoit un gros licencié avec son valet, tous deux pris de vin, ou plutôt yvres morts. Messieurs, s'écria un des archers, je reconnois ce gros vivant. Eh! c'est le seigneur licencié Guyomar, recteur de notre université. Tel que vous le voyez, c'est un grand personnage, un génie supérieur. Il n'y a point de philosophe qu'il ne terrasse dans une dispute. Il a un flux de bouche sans pareil. C'est dommage qu'il aime un peu trop le vin, le procès & la grisette. Il revient de souper de chez son Isabeau, où, par malheur, fon guide s'est enyvré comme lui. Ils sont tombés tombés l'un & l'autre dans le ruisseau. Avant que le bon licencié sût recteur, cela lui arrivoit assez souvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laissames ces yvrognes entre les mains de la patrouille, qui eut soin de les porter chez eux. Nous regagnames notre hôtel, & chacun ne songea qu'à se reposer.

Don Felix & don Luis se leverent sur le midi; & s'étant tous deux rejoints, Aurore de Guzman fut la premiere chose dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma maîtresse, va chez ma tante dona Kiména, & lui demande de ma part fi nous pouvons aujourd'hui, le feigneur Pachéco & moi, voir ma cousine. Je sortis pour m'acquitter de cette commission, ou plutôt pour concerter avec la duegne ce que nous avions à faire; & quand nous eûmes pris ensemble de justes mesures, je vins rejoindre le faux Mendoce: Seigneur, lui dis-je, votre cousine Aurore se porte à merveilles. Elle m'a chargé ellemême de vous témoigner de sa part que votre visite ne lui sçauroit être que très-agréable; & dona Kiména m'a dit d'affurer le seigneur Pachéco qu'il sera toujours parfaitement bien recu chez elle fous vos aufoi-

Je m'apperçus que ces dernières paroles firent plaisir à don Luis. Ma maîtresse le remarqua de même, & en conçut un heureux présage. Un moment avant le dîner, le valet

de la senora Kiména parut, & dit à don Felix: Seigneur, un homme de Tolede est venu vous demander chez madame votre tante, & y a laissé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, & y trouva ces mots, qu'il lut à haute voix: Si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre pere & des choses de consequence pour vous, ne manquez pas aussi-tôt la présente reçue, de vous rendre au cheval noir auprès de l'université. Je suis, dit il, trop curieux de scavoir ces choses importantes, pour ne pas satisfaire ma curiofité tout à l'heure. Sans adieu, Pachéco, continua-t-il, fi je ne fuis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller seul chez ma tante. J'irai vous y joindre dans l'après-dînée. Vous sçavez ce que Gil Blas vous a dit de la part de dona Kiména; vous êtes en droit de faire cette visite. Il sortit en parlant de cette sorte, & m'ordonna de le fuivre.

Vous vous imaginez bien qu'au lieu de prendre la route du cheval noir, nous enfilâmes celle de la maison où étoit Ortiz. D'abord que nous y sûmes arrivés, nous nous préparâmes à représenter notre piece: Aurore ôta sa chevelure blonde, lava & frotta ses sourcils, mit un habit de semme, & devint une belle brune telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que son déguisement la changeoit à un point, qu'Aurore & don Felix paroissoient deux personnes dissérentes. Il sembloit même qu'elle sut beaucoup plus grande en semme qu'en homme.

i-

es

e-

XIJ

let de Il est vrai que ses chappins, (car elle en avoit d'une hauteur excessive,) n'y contribuoient pas peu. Lorsqu'elle eut ajouté à ses charmes tous les secours que l'art leur pouvoit prêter, elle attendit don Luis avec une agitation mélée de crainte & d'espérance. Tantôt elle se fioit à son esprit & à sa beauté, & tantôt elle appréhendoit de n'en faire qu'un essai malheureux. Ortiz de son côté se prépara de son mieux à seconder ma maîtresse. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pachéco me vît dans cette maison, & que semblable aux acteurs qui ne paroissent qu'au dernier acte d'une piece, je ne devois me montrer que sur la fin de la visite, je sortis

aussi-tôt que j'eus dîné.

Enfin tout étoit en état, quand don Luis arriva. Il fut recu très agréablement de la dame Kimena, & il eut avec Aurore une conversation de deux ou trois heures; après quoi, j'entrai dans la chambre où ils étoient; & m'adressant au cavalier : Seigneur, lui disje, don Felix mon maître ne viendra point ici d'aujourd'hui. Il vous prie de l'excuser. Il est avec trois hommes de Tolede, dont il ne peut se débarrasser. Au! le petit libertin, s'écria dona Kiména! Il est sans doute en débauche. Non, madame, repris-je, il s'entretient avec eux d'affaires fort sérieuses. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir se rendre ici. Il m'a charge de vous le dire aussi-bien qu'à dona Aurore. Oh! je ne reçois point ses excuses, dit ma maîtresse en plaisantant. Il fçait

le

le

12

m

ye II.

pli

ete Vo

tre

pas plu

per

Le

scait que j'ai été indisposée, il devoit marquer un peu plus d'empressement pour les personnes à qui le sang le lie. Pour le punir, je ne veux le voir de quinze jours. Eh, madame! dit alors don Luis, ne sormez point une si cruelle résolution, don Felix est assez à plaindre de

ne vous avoir pas vue.

S

4.

nt.

r.

il

n,

é-

e.

a

en les

11

ait

Ils plaisanterent quelque tems là-dessus. Ensuite Pachéco se retira. La belle Aurore change austi-tôt de forme, & reprend son habit de cavalier; elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui est possible : Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle à don Luis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma tante: mais je n'ai pu me défaire des personnes avec qui j'étois. Ce qui me console, c'est que vous avez eu du moins tout le loifir de fatisfaire vos defirs curieux. bien, que pensez-vous de ma cousine? Ditesle moi sans complaisance. J'en suis enchanté, répondit Pachéco. Vous aviez raison de dire que vous vous ressemblez tous deux. Je n'ai jamais vu de traits plus semblables. même tour de visage. Vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même fon de voix. Il y a pourtant quelque différence : Aurore est plus grande que vous; elle est brune, & vous êtes blond: vous êtes enjoué, elle est ferieuse. Voilà tout ce qui vous distingue l'un de l'autre. Pour de l'esprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une substance céleste puisse en avoir plus que votre cousine. En un mot, c'est une personne d'un mérite infini.

Le seigneur Pachéco prononça ces defa nieres paroles avec tant de vivacité, que don Felix lui dit en fouriant: Ami, je me repens de vous avoir fait faire connoissance avec dona Kiména, & si vous m'en croyez, vous n'irez plus chez elle. Je vous le conseille pour votre repos. Aurore de Guzman pourroit vous faire voir du pays & vous inspirer une passion ... Je n'ai pas besoin de la revoir, interrompitil, pour en devenir amoureux. L'affaire en est faite. J'en suis fâché pour vous, répliqua le faux Mendoce; car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, & ma cousine n'est pas une Isabelle, je vous en avertis. Elle ne s'accommoderoit pas d'un amant qui n'auroit pas des vues légitimes. Des vues légitimes, repartit don Luis? Peut-on en avoir d'autres sur une fille de son sang? C'est me faire une offense que de me croire capable de jetter sur elle un œil profane. Connoissez-moi mieux, mon cher Mendoce: hélas, je m'estimerois le plus heureux de tous les hommes, si elle approuvoit ma recherche, & vouloit lier sa destinée à la mienne.

En le prenant sur ce ton-là, reprit don Felix, vous m'intéressez à vous servir. Oui, j'entre dans vos sentimens. Je vous offre mes bons services auprès d'Aurore, & je veux dès demain essayer de gagner ma tante, qui a beaucoup de crédit sur son esprit. Pachéco rendit mille graces au cavalier qui lui faisoit de si belles promesses, & nous nous apperçumes avec joie que notre stratagême ne pouvoit

woit aller mieux. Le jour suivant nous augmentâmes encore l'amour de don Luis par une nouvelle invention. Ma maîtresse, après avoir été trouver dona Kiména, comme pour la rendre savorable à ce cavalier, vint le rejoindre: J'ai parlé à ma tante, lui dit-elle, & je n'ai pas eu peu de peine à la mettre dans vos intérêts; elle étoit surieusement prévenu contre vous. Je ne sçais qui vous a fait passer dans son esprit pour un libertin: mais il est constant que quelqu'un lui a fait de vous un portrait désavantageux. Heureusement j'ai entrepris votre apologie, & j'ai pris si vivement votre parti, que j'ai détruit ensin la mauvaise impression qu'on lui avoit donnée de vos mœurs.

Ce n'est pas tout, poursuivit Aurore, je veux que vous ayez en ma présence un entretien avec ma tante; nous acheverons de vous affurer son appui. Pachéco témoigna une extrême impatience d'entretenir dona Kiména, & cette satisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduisit à la dame Ortiz, & ils eurent tous trois une conversation, où don Luis sit voir qu'en peu de tems il s'étoit laissé fort enflammer. L'adroite Kiména feignit d'être touchée de toute la tendresse qu'il faisoit paroître, & promit au cavalier de faire tous ies efforts pour engager sa niece à l'epouser. Pachéco se jetta aux pieds d'une si bonne tante pour la remercier de ses bontés. La deffus Tome II.

it

la

on

ul,

lès

1 2

éco

foit

cû-

voit

dessus don Felix demanda si sa cousine étoit levée? Non, répondit la duegne, elle reposé encore, & vous ne sçauriez la voir présentement: mais revenez cette après-dînée, & vous lui parlerez à loisir. Cette réponse de la dame Kiména redoubla, comme vous pouvez croire, la joie de don Luis, qui trouva le reste de la matinée bien long. Il regagna l'hôtel garni avec Mendoce, qui ne prenoit pas peu de plaisir à l'observer, & à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable a-mour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore; & lorfqu'ils eurent dîné, don Felix dit à Pachéco: Îl me vient une idée. Je suis d'avis d'aller chez ma tante quelques momens avant vous. Je veux parler en particulier à ma coufine, & découvrir, s'il est possible, dans quelle disposition fon cœur est à votre égard. Don Luis approuva cette pensée. Il laissa sortir son ami, & ne partit qu'une heure après lui. Ma maitresse profita si bien de ce tems-là, qu'elle étoit habillée en femme, quand son amant arriva. Je croyois, dit ce cavalier, après avoir falué Aurore & la duegne, je croyois trouver ici don Felix. Vous le verrez dans un instant, répondit dona Kiména; il écrit dans mon cabinet. Pachéco parut se payer de cette défaite, & lia conversation avec les dames. Cependant malgré la présence de l'objet aimé, il s'apperçut que les heures s'écouloient fans que Mendoce se montrât; & comme il ne put s'ems'empêcher d'en témoigner quelque surprise, Aurore changea tout à coup de contenance, se mit à rire, & dit à don Luis: Est-il possible que vous n'ayez pas encore le moindre soupcon de la supercherie qu'on vous fait? Une fausse chevelure blonde, & des sourcils teints me rendent-ils si dissérente de moi-même, qu'on puisse jusques-là s'y tromper? Désabusez-vous donc, Pachéco, continua-t-elle, en reprenant son sérieux, apprenez que don Fesix de Mendoce & Aurore de Guzman ne sont

qu'une même personne.

n

é-

e-

é,

ns

ut

n-

Elle ne se contenta pas de le tirer de cette erreur, elle avoua la foiblesse qu'elle avoit pour lui, & toutes les démarches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le vouloit. Don Luis ne fut pas moins charmé que furpris de ce qu'il venoit d'entendre; il se jetta aux pieds de ma maîtresse, & lui dit avec transport: Ah! belle Aurore, croirai-je en effet que je suis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés? Que puis-je faire pour les reconnoître? Un éternel amour ne sçauroit affez les payer. Ces paroles furent suivies de mille autres discours tendres & passionnés; après quoi les amans parlerent des mesures qu'ils avoient à prendre pour parvenir à l'accomplissement de leurs desirs. Il fut résolu que nous partirions tous incessamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage, Ce dessein fut presque aussitôt exécuté que conçu; don H 2

Luis, quinze jours après épousa ma maîtresse, & leurs nôces donnerent lieu à des sêtes & à des rejouissances infinies.



CHAPITRE VII.

Gil Blas change de condition; il passe au service de don Gonzale Pachèco.

maîtresse voulut récompenser les services que je lui avois rendus; elle me sit présent de cent pistoles, & me dit: Gil Blas, mon ami, je ne vous chasse point de chez moi; je vous laisse la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira: mais un oncle de mon mari, don Gonzale Pachéco, souhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé si avantageusement de vous, qu'il m'a temoigné que je lui ferois plaisir de vous donner à lui. C'est un seigneur de la vieille cour, ajouta-t-elle, un homme d'un trèsbon caractère; vous serez parsaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontés; & comme elle n'avoit plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui se présentoit, que je ne sortois point de la famille. J'allai donc un matin de la part de la nouvelle mariée chez le seigneur don Gon-

zale,

rale. Il étoit encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai qui prenoit un bouillon qu'un page venoit de lui apporter. Le vicillard avoit la moustache en papillotes, les yeux presque éteints avec un visage pâle & décharné. C'étoit un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeunesse, & qui ne sont guere plus sages dans un âge plus avancé. Il me reçut agréablement, & me dit que si je le voulois servir avec autant de zele que j'avois servi sa niéce, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux sort. Sur cette assurance, je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avois eu pour elle, & dès ce moment il me retint à son service.

Me voilà donc à un nouveau maître, & Dieu sçait quel homme c'étoit. Quand il se leva, je crus voir la resurrection du Lazare. Imaginez-vous un grand corps si sec qu'en le voyant à nud on auroit sort bien pu apprendre l'ostéologie. Il avoit les jambes si menues, qu'elles me parurent encore très-sines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une sur l'autre. Outre cela cette momie vivante étoit asthmatique & toussoit à chaque parole qui lui sortoit de la bouche. Il prit d'abord du chocolat. Il demanda ensuite du papier & de l'encre, écrivit un billet qu'il cacheta, & sit porter à son adresse par le page qui lui avoit donné un bouillon; puis se tour-

n

2.

de

n-

le,

H 3

nant de mon côté: Mon ami, me dit-il, c'est toi que je prétends desormais charger de mes commissions, & particulierement de celles qui regarderont dona Eustrasia. Cette dame est une jeune personne que j'aime & dont je suis

tendrement aimé.

Bon Dieu! dis-je aussi-tôt en moi-même; Eh! comment les jeunes gens pourront-ils s'empêcher de croire qu'on les aime, puisque ce vieux penard s'imagine qu'on l'idolâtre: Gil Blas, poursuivit-il, je te menerai chez elle dès aujourd'hui: j'y foupe presque tous les soirs. Tu verras une personne toute aimable. seras charmé de son air sage & retenu. Bienloin de ressembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeunesse, & s'engagent sur les apparences, elle a l'esprit déja mûr & judicieux; elle veut des sentimens dans un homme, & préfere aux figures les plus brillantes un amant qui sçait aimer. Le seigneur don Gonzale ne borna point là l'eloge de sa maîtresse: il entreprit de la faire passer pour l'abrégé de toutes les perfections; mais il avoit un auditeur assez difficile à persuader là-desfus. Après toutes les manœuvres que j'avois vu faire aux comédiennes, je ne croyois pas les vieux seigneurs fort heureux en amour. Je feignis pourtant par complaisance d'ajouter foi à tout ce que me dit mon maître. Je fis plus, je vantai le discernement & le bon goût d'Eufrasie. Je sus même assez impudent pour avancer qu'elle ne pouvoit avoir de galant plus plus aimable. Le bon homme ne sentit point que je lui donnois de l'encensoir par le nez; au contraire, il s'applaudit de mes paroles, tant il est vrai qu'un statteur peut tout risquer avec les grands. Ils se prêtent jusqu'aux stat-

teries les plus outrées.

Le vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec des pincettes. puis il se lava les yeux, pour ôter une épaisse chassie dont ils étoient pleins. Il lava aussi ses oreilles, ensuite ses mains, & quand il eut fait toutes ses ablutions, il teignit en noir sa moustache, ses sourcils & ses cheveux. Il fut plus long-tems à sa toilette qu'une vieille douairiere qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il acheva de s'ajuster, il entra un autre vieillard de ses amis qu'on nommoit le comte de Asumar. Quelle dissérence il y avoit entre eux! Celui-ci laissoit voir ses cheveux blancs, s'appuyoit fur un bâton, & sembloit se faire hormeur de sa vieillesse, au lieu de vouloir paroître jeune. Seigneur Pachéco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner. Sovez le bien venu, comte, répondit mon maître. En même tems, ils s'embrafferent l'un l'autre, s'affirent & commencerent à s'entretenir en attendant qu'on servît.

Leur conversation roula d'abord sur une course de taureaux qui s'étoit saite depuis peu de jours. Ils parlerent des cavaliers qui y avoient montré le plus d'adresse & de vigueur, & là-dessus le vieux comte, tel que Nestorà

qui toutes les choses présentes donnoient occasion de louer les choses passées, dit en soupirant: Hélas! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vus autrefois, ni les tournois ne se font pas avec autant de magnificence qu'on les faisoit dans ma jeunesse. Je riois en moi-même de la prévention du bon seigneur de Asumar, qui ne s'en tint pas aux tournois; je me fouviens, quand il fut à table, & qu'on apporta le fruit, qu'il dit en voyant de fort belles pêches, qu'on avoit servies: De mon tems les pêches étoient bien plus grosses qu'elles ne le sont à présent. La nature s'affoiblit de jour en jour. Sur ce pied-là, dis-je alors en moimême en souriant, les pêches du tems d'Adam devoient être d'une groffeur merveilleuse.

Le comte de Asumar demeura presque jusqu'au soir avec mon maître, qui ne se vit pas plutôt débarrassé de lui, qu'il sortit en me disant de le suivre. Nous allâmes chez Eufrasse qui logeoit à cent pas de notre maison, & nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres. Elle étoit galamment habillée, & avoit un air de jeunesse qui me la fit prendre pour une mineure, bien qu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvoit passer pour jolie, & j'admirai bientôt son esprit. Ce n'étoit pas une de ces coquettes, qui n'ont qu'un babil brillant avec des manieres libres; elle avoit de la modestie dans son action, comme dans ses discours, elle parloit le plus

plus fpirituellement du monde, fans paroître te donner pour spirituelle. Je la considérois avec un extrême étonnement. O ciel! disoisje, est-il possible qu'une personne qui se montre si reservée, soit capable de vivre dans le libertinage? Je m'imaginois que toutes les femmes galantes devoient être effronties. J'étois furpris d'en voir une modeste an apparence, sans faire réflexion que ces créatures sçavent se composer, & se conformer au caractere des gens riches & des seigneurs qui tombent entre leurs mains. Ces payeurs veulent-ils de l'emportement, elles sont vives & pétulantes? aiment-ils la retenue, elles se parent d'un extérieur fage & vertueux. Ce sont de vrais caméléons qui changent de couleur suivant l'humeur & le génie des hommes qui les approchent.

Don Gonzale n'étoit pas du goût des seigneurs qui demandent des beautés hardies:
il ne pouvoit souffrir celles-là; & il falloit
pour le piquer qu'une semme eût un air de
vestale. Aussi Eustrasie se réglant là-dessus,
saisoit voir que les bonnes comédiennes n'étoient pas toutes à la comédie. Je laissai mon
maître avec sa nymphe, & je descendis dans
une salle, où je trouvai une vieille semme de
chambre, que je reconnus pour une soubrette
qui avoit été suivante d'une comédienne. De
son côté, elle me remit, & nous simes une
scene de reconnoissance digne d'être employée
dans une piece de théètre: Eh, vous voilà,

feigneur Gil Blas, me dit cette soubrette transportée de joie! Vous êtes donc sorti de chez Arfénie, comme moi de chez Constance? Oh vraiment! lui répondis-je, il y a longtems que je l'ai quittée. J'ai même servi depuis une fille de condition. La vie des personnes de théâtre n'est guere de mon goût. Je me suis donné mon congé moi-même, sans daigner avoir le moindre éclaircissement avec Arfénie. Vous avez bien fait, reprit la soubrette nommée Beatrix, j'en ai use à peu près de la même maniere avec Constance. Un beau matin, je lui rendis mes comptes froidement. Elle les recut sans me dire une fyllabe, & nous nous féparâmes afiez cavalierement.

Je fuis ravi, lui dis-je, que nous nous retrouvions dans une maifon plus honorable. Dona Eufrasia me paroît une façon de femme de qualité, & je la crois d'un très-bon caractere. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille suivante, elle a de la haissance, ce qui se voit assez par ses manieres, & pour son humeur, je puis vous affurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'est point de ces maîtresses emportées & difficiles qui trouvent à redire à tout, qui crient fans cesse, tourmentent leurs domestiques, & dont le service, en un mot, est un enfer. Je ne l'ai pas encore entendue gronder une seule fois, tant elle aime la douceur. Quand il m'arrive de ne pas faire les choses à fa fantaifie, taisse, elle mé reprend sans colère, & jamais il ne lui échappe de ces épithetes dont les dames violentes font si libérales. Mon maître, repris-je, est aussi fort doux. Il se familiarise avec moi, & me traite comme fon égal plutôt que comme son laquais. En un mot, c'est le meilleur de tous les humains, & sur ce pied-là, nous fommes vous & moi beaucoup mieux que nous n'étions chez nos comédien-Mille fois mieux, repartit Beatrix, je menois une vie tumultueuse, au lieu que je vis présentement dans la retraite. Il ne vient pas d'autre homme ici que le seigneur don Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma folitude, & j'en suis bien aife. Il y a long-tems que j'ai de l'affection pour vous; & j'ai plus d'une fois envié le bonheur de Laure de vous avoir pour ami; mais enfin j'espere que je ne ferai pas moins heureuse qu'elle. Si je n'ai pas sa jeunesse & sa beauté, en recompense je hais la coquetterie : ce que les hommes ne sçauroient assez payer, je suis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Beatrix étoit une de ces personnes qui sont obligées d'offrir leurs saveurs, parce qu'on ne les leur demanderoit pas, je ne sus nullement tenté de profiter de ses avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'apperçut que je la méprisois, & même j'eus la politesse de lui parler de maniere qu'elle ne perdit pas toute espérance de m'engager à l'aimer. Je m'imaginai donc que j'avois sait la conquête d'une vieille suivante, & je me

trompai

trompai encore dans cette occasion. La soubrette n'en usoit pas ainsi avec moi seulement pour mes beaux yeux: son dessein étoit de m'inspirer de l'amour pour me mettre dans les intérêts de sa maîtresse, pour qui elle se sentoit si zélée, qu'elle ne s'embarrassoit point de ce qui lui en coûteroit pour la servir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin que je portai de la part de mon maître un billet doux à Eufrasie. Cette dame me sit un accueil gracieux, me dit mille choses obligeantes, & la femme de chambre austi s'en mela. L'une admiroit ma phisionomie; l'autre me trouvoit un air de sagesse & de prudence. A les entendre, le feigneur don Gonzale possédoit en moi un trésor. En un mot, elles me louerent tant que je me défiai des louanges qu'elles me donnerent ; J'en pénétrai le motif; mais je les reçus en apparence avec toute la fimplicité d'un fot, & par cette contre-ruse je trompai les friponnes qui leverent enfin le masque.

Ecoute, Gil Blas, me dit Eufrasse; il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agissons de concert, mon ami. Don Gonzale est vieux, & d'une santé si délicate, que la moindre sievre, aidée d'un bon médecin, l'emportera. Ménageons les momens qui lui restent, & saisons en sorte qu'il me laisse la meilleure partie de son bien. Je t'en serai bonne part. Je te le promets, & tu peux compter sur cette promesse, comme si je te la faisois par devant tous les notaires de Madrid. Madame, lui répon-

dis-ie,

dis-je, disposez de votre serviteur. Vous n'avez qu'à me prescrire la conduire que je dois tenir. & vous ferez satisfaite. Eh bien, repritelle, il faut observer ton maître, & me rendre compte de tous ses pas. Quand vous yous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la converfation fur les femmes, & de-là prends, mais avec art, occasion de lui dire du bien de moi. Occupe-le d'Eufrafie, autant qu'il te fera possible. Ce n'est pas tout ce que j'exige de toi, mon ami. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui se passe dans la famille des Pachéco. Si tu t'apperçois que quelque parent de don Gonzale ait de grandes affiduités auprès de lui, & couche en joue sa succession, tu m'en avertiras aussi-tôt. Je ne t'én demande pas da-vantage; je le coulerai à fond en peu de temps. Je connois les divers caractères des parens de ton maître: Je fçais quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, & j'ai déja mis affez mal dans fon esprit tous ses neveux & fes coufins.

Je jugeai par ses instructions & par d'autres qu'y joignit Eufrasse, que cette dame étoit de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avoit depuis peu obligé don Gonzale à vendre une terre dont elle avoit touché l'argent. Elle tiroit de lui tous les jours de bonnes nippes, & de plus elle etpéroit qu'il ne l'oublieroit pas dans son testament. Je seignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on attendoit de moi, & pour ne rien d'simuler

muler, je doutai en m'en retournant au logis, fi je contribuerois à tromper mon maître, ou fi j'entreprendrois de le détacher de sa maîtresse. Ce dernier parti me paroissoit plus honnête que l'autre, & je me sentois plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs, Eutrasse ne m'avoit rien promis de positif, & cela peut-être étoit cause qu'elle n'avoit pas corrompu ma sidélité. Je me résolus donc à servir don Gonzale avec zele, & je me persuadai que si j'étois assez heureux pour l'arracher à son idole, je serois mieux payé de cette bonne action que des mauvaises

que je pourrois faire.

Pour parvenir à la fin que je me proposois, je me montrai tout dévoué au service de dona Eufrasia. Je lui sis accroire que je parlois d'elle incessamment à mon maître, & là-desfus je lui débitois des fables qu'elle prenoit pour argent comptant. Je m'infinuai fi bien dans fon esprit, qu'elle me crut entierement dans ses intérêts. Pour mieux lui en impofer encore, j'affectai de paroître amoureux de Beatrix, qui ravie, à son âge, de voir un jeune homme à ses trousses, ne se soucioit guere d'être trompée, pourvu que je la trompasse bien. Lorsque nous étions auprès de nos princesses, mon maître & moi, cela faifoit deux tableaux différens dans le même goût. Don Gonzale fec & pâle, comme je l'ai peint, avoit l'air d'un agonifant, quand il vouloit faire les doux yeux; & mon infante, à mesure que je me montrois plus passionné, prenoit prenoit des manieres enfantines, & faisoit tout le manege d'une vieille coquette. Aussi avoitelle quarante ans d'école, pour le moins. Elle s'étoit rassinée au service de quelques unes de ces héroines de galanterie, qui sçavent plaire jusques dans leur vieillesse, & qui meurent chargées des dépouilles de deux ou trois générations.

Je ne me contentois pas d'aller tous les foirs avec mon maître chez Eufrasie, j'y allois quelquefois tout seul pendant le jour, & je m'attendois toujours à trouver dans cette maison quelque jeune galant caché; mais à quelque heure que j'y entrasse je n'y rencontrois jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque. Je n'y decouvrois pas la moindre trace d'infidélité. Ce qui ne m'étonnoit pas peu; car quoique Beatrix m'eût assuré que sa maîtresse ne recevoit aucune visite masculine, je ne pouvois penser qu'une si jolie dame fût exactement fidele à don Gonzale. En quoi certes je ne faisois pas un jugement téméraire, & la belle Eufrasie, comme vous le verrez bientôt, pour attendre plus patiemment la fuccession de mon maître, s'étoit pourvue d'un amant plus convenable à une femme de son âge.

Un matin je portois à mon ordinaire un billet doux à la princesse. J'apperçus, tandis que j'étois dans sa chambre, les pieds d'un homme derriere une tapisserie. Je me gardai bien de faire connoître que je les voyois, &

e

e

d

e,

é,

2

fi-tôt

si-tôt que j'eus fait ma commission, je sortis fans faire semblant de les avoir remarqués; mais quoique cet objet dût peu me furprendre, & que la chose ne roulât pas sur mon compte, je ne laissai pas d'en être fort ému : Ah! perfide, disois-je avec indignation, scélérate Eufrafie! Tu n'es pas satisfaite d'imposer à un bon vieillard en lui persuadant que tu l'aimes; il faut que tu te livres à un autre pour mettre le comble à ta trahifon! Que j'étois fat, quand j'y pense, de raisonner de la sorte! Il falloit plutôt rire de cette aventure, & la regarder comme une compensation des ennuis & des langueurs qu'il y avoit dans le commerce de mon maître. J'aurois du moins mieux fait de n'en dire mot, que de me fervir de cette occasion pour faire le bon valet. Mais au lieu de modérer mon zele, j'entrai avec chaleur dans les intérêts de don Gonzale, & lui fis un fidele rapport de ce que j'avois vu. J'ajoutai même à cela qu'Eufrasie m'avoit voulu féduire. Je ne diffimulai rien de tout ce qu'elle m'avoit dit, & il ne tint qu'à lui de connoître parfaitement sa maîtresse. Il me sit quelques questions, comme s'il n'eut pas entierement ajouté foi à ce que je venois de lui rapporter; mais telles furent mes réponfes, qu'elles lui ôterent la fatisfaction d'en pouvoir douter. Il en fut frappé malgré le fang froid qu'il conservoit dans toute autre chose, & une petite émotion de colere qui parut fur son visage, sembla présager que la dame

b

n

ne lui seroit point impunément infidele. C'est assez, Gil Blas, me dit-il, je suis très-sensible à l'attachement que je te vois à mon service, & ta sidélité me plast. Je vais tout à l'heure chez Eufrasse. Je veux l'accabler de reproches, & rompre avec l'ingrate. A ces mots, il sortit effectivement pour se rendre chez elle, & il me dispensa de le suivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurois

eu à jouer pendant leur éclaircissement.

J'attendis, le plus patiemment du monde que mon maître fût de retour. Je ne doutois point qu'ayant un aussi grand sujet qu'il en avoit de se plaindre de sa nymphe, il ne revînt détaché de ses attraits, ou tout au moins résolu d'y renoncer. Dans cette pensée, je m'applaudissois de mon ouvrage. Je me représentois le plaisir qu'auroient les héritiers naturels de don Gonzale, quand ils apprendroient que leur parent n'étoit plus de jouet d'une passion si contraire à leurs intérêts. me flattois qu'ils m'en tiendroient compte, & qu'enfin j'allois me distinguer des autres valets de chambre, qui font ordinairement plus disposés à maintenir leurs maîtres dans la débauche, qu'à les en retirer J'aimois l'honneur, & je pensois avec plaisir que je passerois pour le Coriphée des domestiques : mais une idée si agréable s'évanouit quelques heu-Mon patron arriva: Mon ami, res après. me dit-il, je viens d'avoir un entretien trèsvif avec Eufrasie. Je l'ai-traitée d'ingrate &

it

ut

de

fit

n-

lui

es,

ou-

ang

ole,

arut

ame

de perfide. Je l'ai accablée de reproches. Sçais-tu bien ce qu'elle m'a répondu? que j'avois tort d'écouter des valets. Elle foutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, si on l'en croit, qu'un imposseur, qu'un valet dévoué à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnerois rien pour me brouiller avec elle. J'ai vu couler de ses yeux des pleurs véritables; elle m'a juré par ce qu'il y a de plus sacré qu'elle ne t'a fait aucune proposition, & qu'elle ne voit pas un homme. Beatrix, qui me paroit une bonne fille, incapable de mentir, m'a protesté la même chose; de sorte que malgré moi ma colere s'est ap-

pailée. Eh! quoi, monfieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma fincérité? Vous defiez-vous Non, mon enfant, interrompit-il à son tour, je te rends justice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je suis perfuadé que mon intérêt feul te touche, & je t'en sçais bon gré; mais après tout, les apparences sont trompeuses, peut-être n'as-tu pas vu effectivement ce que tu t'imaginois voir, & dans ce cas juge jusqu'à quel point ton accusation doit être désagréable à Eufrasse. Quoiqu'il en soit, c'est une semme que je ne puis m'empêcher d'aimer; c'est mon fort. Il faut même que je lui fasse le sacrifice qu'eile exige de mon amour, & ce facrifice est de te donner ton congé. J'en suis fâché, mon pauvre Gil Blas, poursuivit-il, & je t'affure que je n'y ai consenti qu'à regret: mais je ne scaurois saire autrement. Compatis à ma soiblesse. Ce qui doit te consoler, c'est que je ne te renverrai pas sans récompense. De plus, je prétends te placer chez une dame des mes

amies, où tu seras fort agréablement.

e Il

le

te

u-

ue je

Je fus bien mortifié de voir tourner ainsi mon zele contre moi. Je maudis Eufrafie, & déplorai la foiblesse de don Gonzale de s'en être laissé posséder. Le bon vieillard fentoit assez qu'en me congédiant, pour plaire seulement à sa maîtresse, il ne faisoit pas une action des plus viriles; auffi pour compenser fa mollesse, & me mieux faire avaler la pilule, il me donna cinquante ducats, & me mena le jour suivant chez la marquise de Chaves, à laquelle il dit en ma présence que j'étois un jeune homme qui n'avoit que de bonnes qualités; qu'il m'aimoit, & que des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à fon fervice, il la prioit de me prendre au fien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ses domestiques. Si bien que je me trouvai tout à coup dans une nouvelle maison.

the posters. Their on the fathing of

ment said maraby my transport of Straffe

CHAPITRE VIII.

De quel caractere étoit la marquise de Chaves, Es quelles personnes alloient ordinairement chez elle.

A marquise de Chaves étoit une veuve de trente-cinq ans, belle, grande, & bien faite. Elle jouissoit d'un revenu de dix mille ducats, & n'avoit point d'enfans. Je n'ai jamais vu de femme plus sérieuse, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchoit pas de passer pour la dame de Madrid la plus spirituelle. Le grand concours de personnes de qualité & de gens de lettres, qu'on voyoit chez elle tous les jours, contribuoit peut-être plus que son mérite à lui donner cette réputation. C'est une chose que je ne déciderai point. Je me contenterai de dire que son nom emportoit une idée de génie supérieur, & que sa maison étoit appellée par excellence dans la ville: Le bureau des ouvrages d'esprit.

Éffectivement, on y lisoit chaque jour tantôt des poëmes dramatiques, & tantôt d'autres poësies. Mais on n'y faisoit guere que des lectures sérieuses. Les pieces comiques y étoient méprisées. On n'y regardoit la meilleure comédie, ou le roman le plus ingépieux & le plus égayé, que comme une foible

pro-

production qui ne méritoit aucune louange; au lieu que le moindre ouvrage férieux, une ode, une églogue, un fonnet y passoit pour le plus grand effort de l'esprit humain. Il arrivoit souvent que le public ne confirmoit pas les jugement du bureau, & que même il fissoit quelquesois impoliment les pieces qu'on y

avoit fort applaudies

l'étois maître de falle dans cette maison, c'est-à-dire, que mon emploi confistoit à tout préparer dans l'appartement de ma maîtresse, pour recevoir la compagnie, à ranger des chaises pour les hommes, & des carreaux pour les semmes; après quoi je me tenois à la porte de la chambre, pour annoncer & introduire les perfonnes qui arrivoient. Le premier jour, à mefure que je les faisois entrer, le gouverneur des pages, qui par hazard étoit alors dans l'antichambre avec moi, me les dépeignoit agréablement; il le nommoit André Molina. Il étoit naturellement froid & railleur, & ne manquoit pas d'esprit. D'abord un évêque se présenta; je l'annonçai; & quand il fut entré, le gouverneur me dit. Ce prélat est d'un caractere assez plaifant: il a quelque crédit à la cour; mais il voudroit bien perfuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de services à tout le monde, & ne sert personne. Un jour il rencontre chez le roi un cavalier qui le salue; il l'arrête, l'accable de civilité, & lui ferrant la main: Je suis, lui dit-il, tout acquis à votre feigneurie. Mettez-moi de grace à l'épreuve; je ne mourrai point content, si je ne trouve une occasion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une maniere pleine de reconnoissance; & quand ils surent tous deux séparés, le prélat dit à un de ses officiers qui le suivoit: Je crois connoître cet homme-là. J'ai une idée confuse de l'avoir vu quelque

part.

Un moment après l'évêque, le fils d'un grand parut; & lorsque je l'eus introduit dans la chambre de ma maîtresse: Ce seigneur, me dit Molina, est encore un original. Imaginez-vous qu'il entre fouvent dans une maifon pour traiter d'une affaire importante avec le maître du logis, qu'il quitte fans se souvenir de lui en parler. Mais, ajouta le gouverneur, en voyant arriver deux femmes, voici dona Angéla de Pénafiel & dona Margarita de Montalvan. Ce font deux dames qui ne se ressemblent nullement. Dona Margarita se pique d'être philosophe; elle va tenir tête aux plus profonds docteurs de Salamanque, & jamais ses raisonnemens ne céderont à leurs raisons. Pour dona Angéla, elle ne fait point la sçavante, quoiqu'elle ait l'esprit cultivé. Ses discours ont de la justesse; ses pensées sont fines, ses expressions délicates, nobles & naturelles. Ce dernier ca-ractere est aimable, dis-je à Molina: mais l'autre ne convient guere, ce me semble, au beau fexe. Pas trop, répondit-il, en souriant; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la marquise notre maîtresse, maîtresse, continua-t-il, est aussi un peu grippée de philosophie. Qu'on va disputer ici aujourd'hui! Dieu veuille que la religion ne

soit pas intéressée dans la dispute.

Comme il achevoit ces mots, nous vîmes entrer un homme sec, qui avoit l'air grave, & refrogné. Mon gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit-il, est un de ces esprits sérieux qui veulent passer pour de grands génies, à la faveur de leur filence ou de quelques fentences tirées de Séneque, & qui ne sont que de sots personnages, à les examiner fort sérieusement. Il vint ensuite un cavalier d'affez belle taille, qui avoit la mine Grecque, c'est-à dire, le maintien plein de suffisance. Je demandai qui c'étoit. C'est un poëte dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en fa vie, qui ne lui ont point rapporté quatre fols: mais en récompense, il vient avec six lignes de prose de se faire un établissement considérable,

J'allois m'éclaireir de la nature d'une fortune faite à si peu de frais, quand j'entendis un grand bruit sur l'escalier. Bon s'écria le gouverneur, voici le licentié Campanario; il s'annonce lui même avant qu'il paroisse; il se met à parler dès la porte de la rue, & en voilà jusqu'à ce qu'il soit sorti de la maison. En esset, tout retentissoit de la voix du bruyant licentié qui entra ensin dans l'antichambre avec un bachelier de ses amis, & qui ne déparla point, tant que dura sa visite. Le seigneur Campanario, dis-je à Molina, est apparemment un beau génie. Oui, répondit mon gouverneur, c'est un homme qui a des saillies brillantes, des expressions détournées. Il est réjouissant: mais outre que c'est un parleur impitoyable, il ne laisse pas de se répéter; & pour n'estimer les choses qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable & comique dont il assaisonne ce qu'il dit, en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ses traits ne seroient pas grand honneur à un recueil de bons mots.

Il vint encore d'autres personnes, dont Molina me fit de plaisans portraits. Il n'oublia pas de me peindre aussi la marquise, & sa peinture fut de mon goût. Je vous donne, me dit-il, notre patrone pour un esprit assez uni, malgré sa philosophie; elle n'est point d'une humeur difficile, & on a peu de caprices à effuyer en la servant. C'est une semme de qualité des plus raisonnables que je connoisse; elle n'a même aucune passion; elle est sans goût pour le jeu, comme pour la galanterie, & n'aime que la conversation. Sa vie seroit bien ennuyeuse pour la plûpart des dames. Le gouverneur par cet éloge me prévint en faveur de ma maîtresse. Cependant quelques jours après, je ne pus m'empêcher de la soupconner de n'être pas si ennemie de l'amour. Je vais dire sur quel fondement je conçus ce loupçon.

Un matin, pendant qu'elle étoit à sa toilette, il se présenta devant moi un petit homme de

B

de quarante ans, défagréable de fa figure. plus craffeux que l'auteur, Pédro de Moya, & fort boffu par dessus le marché. Il me dit, qu'il vouloit parler à madame la marquife. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, répondit-il fierement. Dites-lui que je fuis le cavalier dont elle s'entretint hier avec. dona Anna de Velasco. Je l'introduisis dans l'appartement de ma maîtresse, & je l'annonçai. La marquise fit austi-tôt une exclamation; & dit avec un transport de joie qu'il pouvoit entrer. Elle ne se contenta pas de le recevoir favorablement, elle obligea toutes fes femmes à fortir de la chambre, de forte que le petit boffu, plus heureux qu'un honnête homme, y demeura seul avec elle. Les soubrettes & moi, nous rîmes un peu de ce beautête-à-tête qui dura près d'une heure; après, quoi ma matrone congédia le bossu, en lui faifant des civilités qui marquoient qu'elle étoit très-contente de lui.

Elle avoit essectivement pris tant de plaisir à son entretien, qu'elle me dit le soir en particulier: Gil Blas, quand le bossu viendra, faites-le entrer dans mon appartement le plus secrettement que vous pourrez. Ce commandement, je l'avoue, me donna d'étranges soupçons. Néanmoins, suivant l'ordre de la marquise, dès que le petit homme revint, & ce su le lendemain matin, je le conduisis par un escalier dérobé, jusques dans la chambre de madame. Je sis pieusement la même chose deux ou trois sois, & je conclus de là Tome II.

IS

it

S.

en

es

p.

II.

ce

01-

me

de

que la marquise avoit des inclinations bizarres, ou que le bossu faisoit le personnage d'un

entremetteur.

Ma foi, disois je, prévenu de cette opinion: Si ma maîtresse aime quelque homme Bien fait, je le lui pardonne mais si elle est entêtée de ce magot, franchement je ne puis excuser cette dépravation de goût. Que je jugeois mal de la patrone! Le petit boffu te méloit de la magie, & comme on avoit vanté fon sçavoir à la marquise, qui se prêtoit volontiers aux prestiges des charlatans, elle avoit des entretiens particuliers avec lui. Il faisoit voir dans le verre, montroit à tourner le sas, & révéloit pour de l'argent tous les mysteres de la cabale; ou bien pour parler plus juste, c'étoit un fripon qui subfistoit aux dépens des personnes trop crédules, & l'on difoit qu'il avoit fous contribution plufieurs femmes de qualité.



CHAPITRE IX.

Par quel'incident Gil Blas sortit de chez la mare quise de Chaves, & ce qu'il devint.

I Ly avoit déja six mois que je demeurois chez la marquise de Chaves, & j'étois sort content de ma condition. Mais la destinée que j'avois à remplir, ne me permit pas de saire un un plus long séjour dans la maison de cette dame, ni même à Madrid. Voici l'aventute qui m'obligea de m'en eloigner. Parmi les femmes de ma maîtresse, il y en avoit une qu'on appelloit Porcie. Outre qu'elle étoit jeune & belle, je la trouvai d'un fi bon caractere, que je m'y attachai, fans fçavoir qu'il me faudroit disputer son eœur. Le sécretaire de la marquife, homme fier & jaloux, étoit épris de ma belle. Il ne s'apperçut pas plutôt de mon amour, que sans chercher à s'éclaircir de quel œil Porcie me voyoit, il réfolut de me faire tirer l'épée. Pour cet effet, il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme qui m'arrivoit à peine aux épaules, & qui me paroissoit très-soible, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance au lieu où il m'avoit appellé. Je comptois bien de remporter une victoire aisée, & de m'en faire un mérite auprès de Porcie; mais l'événement ne répondit point à mon attente; le petit fécretaire, qui avoit deux ou trois ans de falle, me défarma comme un enfant, & me présentant la pointe de son épée: Prépare-toi, me dit-il, à recevoir le coup de la mort, ou bien donne-moi ta parole d'honneur que tu fortiras aujourd'hui de chez la marquise de Chaves, & que tu ne penseras plus à Porcie. Je lui fis volontiers cette promesse, & je la tins sans répugnance. Je me faisois une peine de paroître devant les domestiques de notre hôtel, après avoir été vaincu. K 2

vaincu, & fur tout devant la belle Helene qui avoit fait le sujet de notre combatam le ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois de nippes & d'argent; & dès le même jour, je marchai vers Tolede, la bourse assez bien garnie, & le dos chargé d'un paquet composé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fusse point engagé à quitter le séjour de Madrid, je jugeai à-propos de m'en écarter du moins pour quelques années. Je formai la résolution de parcourir l'Espagne & de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, difois-je, me menera loin. Je ne le dépenserai pas indiscrettement. Et quand je n'en aurai plus, je me remettrai à servir. Un garçon fait comme je suis, trouvera des conditions de reste, quand il lui plaira d'en chercher, je n'aurai, qu'à choifir. logge move m it se uoil un connit

J'avois particulierement envie de voir Tolede. J'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je passai pour un cavalier d'importance à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes, dont je ne manquai pas de me parer, & par des airs de petit-maître que j'affectai de me donner, il dépendit de moi de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuroient dans mon voifinage; mais ayant appris qu'il falloit débuter chez elles par une grande dépense, cela brida mes desirs, & me sentant toujours du goût pour les voyages, après avoir vu tout ce qu'on voit de curieux . Wonter à ToTolede, j'en partis un jour au lever de l'aurore, & prit le chemin de Cuença, dans le
dessein d'aller en Arragon. J'entrai la seconde journée dans une hôtellerie que je trouvai sur la route, & dans le tems que je commençois à m'y rafraîchir, il survint une troupe d'archers de la saint Hermandad Ges
messieurs demanderent du vin, se mivent à
boire, & j'entendis qu'en buvant, ils saisoient
le portrait d'un jeune homme qu'ils avoient
bordre d'arrêter. Le cavalier, disoit l'un d'entr'eux, n'a pas plus de vingt-trois ans. Il a
de longs cheveux noirs, une belle taille, le
nez aquilin, & il est monté sur un cheval baibrun.

Je les écoutai sans paroître faire quelque attention à ce qu'ils disoient, & véritablement je ne m'en fouciois guere. Je les taissai dans l'hôtellerie, & continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi-quart de lieue, que je rencontrai un jeune cavalier fort bien fait & monté sur un cheval châtain. Par ma foi, dis-je en moi-même, voici l'homme que les archers cherchent, ou je suis bien trompé. Il a une longue chevelure noir & le nez aquilin. C'est affurément lui qu'on veut pincer. Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous de-mander fi vous n'avez point fur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme sans me répondre, jetta les yeux sur moi, & parut surpris de ma question. Je l'assurai que ce n'étoit pas par curiofité que je venois de lui adreffer K 3

-adresser ces paroles. Il en fut bien perfuadé, quand je lui eus rapporté tout ce que j'avois entendu dans l'hôtellerie. Généreux inconnu, me dit-il, je ne vous diffimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces archers en veulent. Ainsi je vais suivre une autre route pour les éviter. Je suis d'avis, lui répliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous soyez sûrement, & où nous puissions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, & qui va bientôt tomber. En même temps nous découvrîmes & gagnâmes une allee d'arbres affez - touffus qui nous conduisit au pied d'une montagne où nous trouvâmes un hermito les court that paroles the tage.

C'étoit une grande & profonde grotte que le tems avoit percée dans la montagne, & la main des hommes y avoit ajouté un avantcorps de logis bâti de rocailles & de coquillages, & tout couvert de gazon. Les environs étoient parsemés de mille sortes de sleurs qui parfumoient l'air, & l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne par où fortoit avec bruit une fource d'eau, qui couroit se répandre dans une prai-· rie. Il y avoit à l'entrée de cette maison soli-· taire un bon hermite, qui paroissoit accablé · de vieillesse. Il s'appuyoit d'une main sur un : bâton, & de l'autre il tenoit un rosaire de gros grains de vingt dixaines pour le moins. Il avoit la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune, à longues oreilles, & fa barbe plus



asmithic



1.644.5

plus blanche que la neige, lui descendoit jusqu'à la ceinture. Nous nous approchâmes de lui: Mon pere, lui dis-je, voulez-vous bien que nous vous demandions un asyle contre l'orage qui nous menace. Venez, mes enfans, répondit l'anachorete, après m'avoir regardé avec attention: cet hermitage vous est ouvert, & vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajoutat-il, en nous montrant l'avant-corps de logis, il sera fort bien là. Le cavalier qui m'accompagnoit, y sit entrer son cheval, & nous

fuivîmes le vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plutôt, qu'il tomba une groffe pluie entremêlée d'éclairs & de coups de tonnerre épouvantables. L'hermite se mit à genoux devant une image de faint Pacôme qui étoit collée contre le mur, & nous en sîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa. Nous nous levâmes; mais comme la pluie continuoit, & que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le vieislard nous dit: Mes enfans, je ne vous conseille pas de vous remettre en chemin par ce temps-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien pressantes. Nous répondîmes, le jeune homme & moi, que nous n'en avions point qui nous défendît de nous arrêter, & que si nous n'appréhendions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laisser passer la nuit dans son hermitage. Vous ne m'incommoderez point, répliqua l'hermite, C'est vous seuls qu'il faut faut plaindre. Vous serez fort mal couches, & je n'ai à vous offrir qu'un repas d'anachorete.

Après avoir ainsi parlé, le faint homme nous fit affeoir à une petite table, & nous préfentant quelques ciboules avec un morceau de pain & une cruche d'eau. Mes enfans, repritil, vous voyez mes repas ordinaires; mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage, & deux poignées de noisettes qu'il étala fur la table. Le jeune homme, qui n'avoit pas grand appétit, ne fit guere d'honneur à ces mets. Je m'apperçois, lui dit l'hermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne, ou plutôt que la fenfualité a corrompu votre goût natul'ai été comme vous dans le monde. Les viandes les plus delicates, les ragoûts les plus exquis n'étoient pas trop bons pour moi; mais depuis que je vis dans la solitude, j'al rendu à mon goût toute fa pureté. Je n'aime présentement que les racines, les fruits, le lait; en un mot, que ce qui faisoit toute la nourriture de nos premiers peres.

Tandis qu'il parloit de la sorte, le jeune homme tomba dans une prosonde rêverie. L'hermite s'en apperçut: Mon fils, lui dit-il, vous avez l'esprit embarrassé. Ne puis-je sçavoir ce qui vous occupe? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'est point par curiosité que je vous en presse. C'est la seule charité qui m'ani-

me. Je suis dans un âge à donner des conseils, & vous êtes peut-etre dans une situation
à en avoir besoin. Oui, mon pere, répondit
le cavalier en soupirant, j'en ai besoin sans
doute, & je veux suivre les vôtres, puisque
vous avez la bonté de me les offrir. Je crois
que je ne risque rien à me découvrir à un
homme tel que vous. Non, mon sils, dit le
vieillard, vous n'avez rien à craindre. On me
peut faire toute sorte de considences. Alors
le cavalier lui parla dans ces termes.



CHAPITRE X.

Histoire de don Alphonse & de la belle Séraphine.

JE ne vous déguiserai rien, mon-pere, non plus qu'à ce cavalier qui m'écoute. Après la générofité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de me désier de lui. Je vais vous apprendre mes malheurs. Je suis de Madrid, & voici mon origine: Un officier de la garde Allemande, nommé le baron de Steinbach, rentrant un soir dans sa maison, apperçut au pied de l'escalier un paquet de linge blanc. Il le prit & l'emporta dans l'appartement de sa semme, où il se trouva que c'étoit un enfant nouveau né enveloppé dans une toilette sort propre, avec un billet, par lequel on assuroit qu'il appartenoit à des personnes de qua-

lité qui se servient connoître un jour, & l'on ajoutoit qu'il avoit été baptisé & nommé Alphonse. Je suis cet enfant malheureux, & c'est tout ce que je sçais. Victime de l'honneur ou de l'infidélité, j'ignore si ma mere ne m'a point exposé seulement pour cacher de honteuses amours, ou si, séduite par un amant parjure, elle s'est trouvée dans la cruelle né-

cessité de me désavouer.

Quoiqu'il en foit, le baron & sa femme furent touchés de mon fort; & comme ils n'avoient point d'enfans, ils se déterminerent à m'élever fous le nom de don Alphonse. A mesure que j'avançois en âge, ils se sentoient attacher à moi. Mes manieres flatteuses & complaifantes excitoient à tous momens leurs caresses. Enfin, j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnerent toute sorte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude; & loin attendre impatiemment que mes parens se découvrissent, il sembloit au contraire qu'ils souhaitassent que ma naissance demeurât toujours inconnue. Dès que le baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le service. Il obtint pour moi une enseigne, me fit faire un petit équipage; & pour mieux m'animer à chercher les occasions d'acquérir de la gloire, il me teprésenta que la carriere de l'honneur étoit ouverte à tout le monde, & que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux, que je ne le devrois qu'à moi seul. En même temps il me révéla le fecret de ma naiffance,

9

m

fance, qu'il m'avoit caché jusques-là. Comme je passois pour son fils dans Madrid, & que j'avois cru l'être essectivement, je vous avouerai que cette considence me fit beaucoup de peine. Je ne pouvois, & ne puis encore y penser sans honte. Plus mes sentimens semblent m'assurer d'une noble origine, plus j'ai de consusion de me voir abandonné des

persones à qui je dois le jour...

J'allai servir dans les Pays-Bas: mais la paix se sit sort peu de temps après; & l'Espagne se trouvant sans ennemis, mais non sans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du baron & de sa semme de nouvelles marques de tendresse. Il y avoit déja deux mois que j'étois de retour, lorsqu'un petit page entra dans ma chambre un matin, & me présenta un billet, à peu près conçu dans ces termes: Je né suis ni laide, ni mal faite, S cependant vous me voyez souvent à mes fenêtres, sans m'agacer. Ce procédé répond mal à votre air galant, S j'en suis si piquée, que je voudrois bien, pour m'en venger, vous donner de l'amour.

Après avoir lu ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve appellée Léonore, qui demeuroit vis-à vis de notre maison, & qui avoit la réputation d'être fort coquette. Je questionnai là-dessus le petit page qui voulut d'abord faire le discret: mais pour un ducat que je lui donnai, il satissit ma curiosité. Il se chargea même d'une reponse, par laquelle je mandois à sa maîtresse que je reconnoissois

mon

lité qui se servient connoître un jour, & l'on ajoutoit qu'il avoit été baptisé & nommé Alphonse. Je suis cet enfant malheureux, & c'est tout ce que je sçais. Victime de l'honneur ou de l'insidélité, j'ignore si ma mere ne m'a point exposé seulement pour cacher de honteuses amours, ou si, séduite par un amant parjure, elle s'est trouvée dans la cruelle né-

cessité de me désavouer.

Quoiqu'il en foit, le baron & sa femme furent touchés de mon fort; & comme ils n'avoient point d'enfans, ils se déterminerent à m'élever fous le nom de don Alphonse. A mesure que j'avançois en âge, ils se sentoient attacher à moi. Mes manieres flatteuses & complaifantes excitoient à tous momens leurs caresses. Enfin, j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnerent toute sorte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude; & loin attendre impatiemment que mes parens se découvrissent, il sembloit au contraire qu'ils souhaitassent que ma naissance demeurât toujours inconnue. Des que le baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le service. Il obtint pour moi une enseigne, me fit faire un petit équipage; & pour mieux m'animer à chercher les occasions d'acquérir de la gloire, il me teprésenta que la carriere de l'honneur étoit ouverte à tout le monde, & que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux, que je ne le devrois qu'à moi seul. En même temps il me révéla le fecret de ma naiffance.

21

m

fance, qu'il m'avoit caché jusques-là. Comme je passois pour son fils dans Madrid, & que j'avois cru l'être essectivement, je vous avouerai que cette considence me sit beaucoup de peine. Je ne pouvois, & ne puis encore y penser sans honte. Plus mes sentimens semblent m'assurer d'une noble origine, plus j'ai de consusion de me voir abandonné des

persones à qui je dois le jour...

J'allai servir dans les Pays-Bas: mais la paix se sit sort peu de temps après; & l'Espagne se trouvant sans ennemis, mais non sans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du baron & de sa semme de nouvelles marques de tendresse. Il y avoit déja deux mois que j'étois de retour, lorsqu'un petit page entra dans ma chambre un matin, & me présenta un billet, à peu près conçu dans ces termes: Je né suis ni laide, ni mal faite, S cependant vous me voyez souvent à mes fenêtres, sans m'agacer. Ce procédé répond mal à votre air galant, S j'en suis si piquée, que je voudrois bien, pour m'en venger, vous donner de l'amour.

Après avoir lu ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve appellée Léonore, qui demeuroit vis-à vis de notre maison, & qui avoit la réputation d'être fort coquette. Je questionnai là-dessus le petit page qui voulut d'abord faire le discret: mais pour un ducat que je lui donnai, il satissit ma curiosité. Il se chargea même d'une reponse, par laquelle je mandois à sa maîtresse que je reconnoissois

mon

mon crime, & que je sentois déja qu'elle étoit

patiens pour

à demi vengée.

Je ne fus pas insensible à cette façon de conquête. Je ne fortis point le reste de la journée, & j'eus grand soin de me tenir à mes fenêtres pour observer la dame, qui n'oublia pas de fe montrer aux fiennes. Je lui fis des mines; elle y répondit, & dès le lendemain elle me manda par son petit page, que si je voulois la nuit prochaine me trouver dans la rue, entre onze & minuit, je pourrois l'entretenir à la fenêtre d'une falle basse. Quoique je ne me sentisse pas fort amoureux d'une veuve si vive, je ne laissai pas de lui faire une réponse très-passionnée, & d'attendre la nuit avec autant d'impatience que si j'eusse été bien touché. Loriqu'elle fut venue, j'allai me promener au Prado, jusqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé, qu'un homme monté fur un beau cheval mit tout-à-coup pied à terre auprès de moi, & m'abordant d'un air brusque: Cavalier, me dit-il, n'ètes-vous pas fils du baron de Steinbach? Oui, lui répondis-je. C'est donc vous, reprit-il, qui devez cette nuit entretenir Léonore à sa fenêtre? J'ai vu ses lettres & vos réponfes. Son page me les a montrées, & je vous ai fuivi ce foir depuis votre maison jusqu'ici pour vous apprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir un cœur à disputer avec vous. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Nous sommes dans un endroit écarté. Battons-nous, à moins que pour éviter le châtiment que je vous apprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonore. Sacrifiez-moi les espérances que vous avez conçues, ou bien je vais vous êter la vie. Il falloit, lui-dis-je, demander ce sacrifice, & non pas l'exiger. J'aurois pu l'accorder à vos prieres;

mais je le refuse à vos menaces.

1

e

4.

25

e

In

ar

as

1-

es

Eh bien, répliqua-t-il, après avoir attaché fon cheval à un arbre, battons-nous donc. Il ne convient point à une personne de ma qualité de s'abaisser à prier un homme de la vôtre. La plûpart même de mes pareils à ma place se vengeroient de vous d'une maniere moins honorable. Je me fentis choqué de ces dernieres paroles; & voyant qu'il avoit deja tine fon epée, je tirai austi la mienne. Nous nous battimes avec tant de furie. que le combat ne dura pas long-temps. Soit qu'il s'y prît avec trop d'ardeur, soit que je fuste plus adroit que lui, je le perçai bien tôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler & tomber. Alors ne fongeant plus qu'à me fauver, je montai fur fon propre cheval, & pris la route de Tolede. Je n'osai pas retourner chez le baron de Steinbach, jugeant bien que mon aventure ne feroit que l'affliger; & quand je me représentois tout le péril où j'étois, je croyois ne pouvoir affez tôt m'éloigner de Madrid.

En faisant là-dessus les plus tristes réslexi-

ons, je marchai le reste de la nuit, & toute la matinée : mais sur le midi, il fallut m'arrêter pour faire reposer mon cheval, & laisser paffer la chaleur qui devenoit insupportable. Je demeurai dans un village, jusqu'au coucher du foleil, après quoi voulant aller tout d'une traite à Tolede, je continuai mon chemin. J'avois déja gagné Illescas, & deux lieues par delà, lorsqu'environ sur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me furprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi; & ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut posfible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur, & au dessus de laquelle il y avoit un balcon. Comme je m'appuyois contre la porte, je fentis qu'elle étoit ouverte. Ce que j'attribuai à la negligence des domestiques. Je mis pied à terre, & moins par curiotité, que pour être mieux à couvert de la pluie qui ne laissoit pas de m'incommoder sous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet avec mon cheval que je tirois par la bride.

Je m'attachai pendant l'orage à observer les lieux où j'étois; & quoique je n'en pusse guere juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'étoit une maison qui ne devoit point appartenir à des personnes du commun. J'attendois toujours que la pluie cessait.

cessat, pour me remettre en chemin: mais une grande lumiere que j'apperçus de loin, me fit prendre une autre réfolution. Je laissai mon cheval dans le cabinet dont j'eus soin de fermer la porte; je m'avançai vers cette lumiere, persuadé que l'on étoit encore sur pied dans cette maison, & réfolu d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traversé quelques allées, j'arrivai près d'un falon dont je trouvai ausii la porte ouverte. J'y entrai; & quand j'en eus vu toute la magnificence à la faveur d'un beau lustre de cristal, où il y avoit quelques bougies, je ne doutai point que je ne fusie chez un grand seigneur. Le pavé en étoit de marbre, le lambris fort propre & artistement doré, la corniche admirablement bien travaillée, & le platfond me parut l'ouvrage des plus habiles peintres. Mais ce que je regardai particulierement, ce fut une infinité de bustes des heros Espagnols que soutenoient des scabellons de marbre jaspé, qui regnoient autour du falon. J'eus le loisir de considérer toutes ces choses; car j'avois beau de temps en temps prêter une oreille attentive, je n'entendois aucun bruit, ni ne voyois paroître perfonne, solution ... at so titlale the

Il y avoit à l'un des côtés du falon une porte qui n'étoit que poussée; je l'entrouvris, & j'apperçus une enfilade de chambres dont la derniere seulement étoit éclairée. Que dois-je faire, dis-je alors en moi-même? M'en retournerai-je? ou serai-je assez hardi pour pénétrer

S

11

er

le

je

ne du

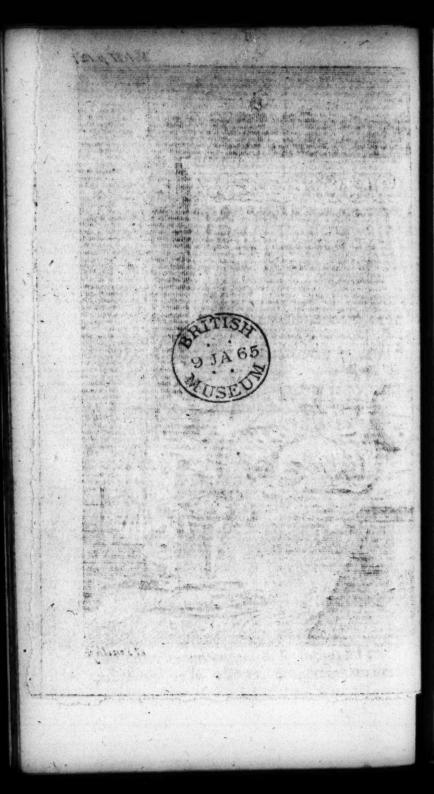
iie

ât,

pénétrer jusqu'à cette chambre? Je pensois bien que le parti le plus judicieux, é étoit de retourner fur mes pas : mais je ne pus refister à ma curiolité, ou pour mieux dire, à la force de mon étoile qui m'entraînoit. Je m'avance, je traverse les chambres, & j'arrive à celle où il y avoit de la lumiere, c'est-à dire, une bougie qui brûloit sur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'été très-propre & très-galant : mais bien-tôt jettant iles your fur un ht dont les rideaux étoient à demi-ouverts, à cause puple chaleur, je vis un objet qui attira mon at ation toute entiere. C'étoit une jeune dame, qui malgré le bruit du tonnerre qui venoit de se faire entendre, dormoit d'un profond sommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement; & à la clarte que la bougie me prêtoit, je démêlai un teint & des traits qui m'éblouirent. Mes respris fentis saifir, transporter: mais quelques mouvemens qui m'agitassent, l'opinion que j'avoit de la noblesse de son sang m'empecha de forn er une pensée teméraire, & le respect l'emporta fur le sentiment. Pendant que je m'enyvrois du plaisir de la contempler, elle se réveilla.

Imaginez-vous quelle fut sa surprise de voir dans sa chambre, & au milieu de la nuit un homme qu'elle ne connoissoit point; elle frémit en m'appercevant, & sit un grand cri. Je m'essorçai de la rassurer, & mettant un genoux





à terre: Madami lui dis-je, ne craignez rien. Je ne viens point ici pour vous nuire. J'allois continuer: mais elle étoit si effrayée, qu'elle ne m'écouta point. Elle appelle ses femmes à plusieurs reprises, & comme personne ne lui répondoit, elle prend une robe de chambre legere, qui étoit au pied de fon lit, se leve brusquement, & passe dans les chambres que j'avois traversées, en appellant encore les filles qui la fervoient, aufli-bien qu'une sœur cadette qu'elle avoit sous sa conduite. Je m'attendois à voir arriver tous les valets, & j'avois lieu d'appréhender que sans vouloir m'entendre, ils ne me fissent un mauvais traitement: mais par bonheur pour moi, elle eut beau crier, il ne vint à ses cris qu'un vieux domestique qui ne lui auroit pas été d'un grand secours, si elle eût eu quelque chose à craindre. Néanmoins devenue un peu plus hardie par sa présence, elle me demanda fierement qui j'étois, par où & pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans sa maison. Je commençai alors à me justifier, & je ne lui eus pas fi-tôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment : Juste ciel! quel soupçon me vient dans l'esprit!

En disant ces paroles, elle alla prendre la bougie sur la table; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, & elle n'y vit ni ses semmes ni sa sœur; elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes.

Ses foupçons ne lui paroissant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, & me dit : Perfide! n'ajoute pas la feinte à la trahison. Ce n'est point le haward qui t'a fait entrer ici. Tu es de la suite de don Fernand de Leyva, & tu as part à son crime. Mais n'espere pas m'échapper. Il me reste encore assez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis. Je ne connois point don Fernand de Leyva. J'ignore même qui vous êtes. Je fuis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige à s'éloigner de Madrid, & je jure par tout ce qu'il y a de plus facré, que sans l'orage qui m'a surpris, je ne serois point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offense, croyezmoi plutôt disposé à vous venger. Ces derniers mots, & le ton dent je les prononçai, appaiferent la dame, qui sembla ne plus me regarder comme fon ennemi: mais fi elle perdit sa colere, ce ne sut que pour se livrer à sa douleur. Elle se mit à pleurer amerement. Ses larmes m'attendrirent, & je n'étois guere moins affligé qu'elle, bien que je ne scusse pas encore le sujet de son affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle. Impatient de venger fon injure, je me fentis faisir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous reçu? Parlez. l'épouse votre reffentiment. Voulez-vous que

d

m

fe

pr

que je coure après don Fernand, & que je lui perce le cœur? Nommez moi tous ceux qu'il vous faut immoler. Commandez. Quelque péril, quelques malheurs qui foient attachés à votre vengeance, cet inconnu que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'y exposer pour vous.

Ce transport surprit la dame, & arrêta le cours de les pleurs. Ah! feigneur, me ditelle, pardonnez ces foupçons à l'état cruel où je me vois. Ces fentimens généreux détrompent Séraphine. Ils m'ôtent jusqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble inconnu, je reconnois mon erreur, & je ne rejette pas votre fecours. Mais je ne demande point la mort de don Fernand. Eh bien, madame, repris-je, quels fervices pouvez-vous attendre de moi? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva est amoureux de ma fœur Julie qu'il a vue par hazard à Tolede, où nous demeurons ordinairement. Il y a trois mois qu'il en fit la demande au comte de Polan mon pere qui lui refusa son aveu, à cause d'une vieille inimitié qui regne entre nos maisons. Ma fœur n'a pas encore quinze ans. Elle aura eu la foibleffe de fuivre les mauvais confeils de mes femmes, que don Fernand a fans doute gagnées; & ce cavalier averti que nous étions toutes feules en cette maison de campagne, a pris ce tamps pour enlever Julie. Je voudrois du

du moins sçavoir quelle retraite il lui a choisi, asin que mon pere & mon frere qui sont à Madrid depuis deux mois puissent prendre des mesures là-dessus. Au nom de dieu! ajoutat-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Tolede. Faites une exacte recherche de cet enlèvement. Que ma famille

vous ait cette obligation-là.

La dame ne songeoit pas que l'emploi dont elle me chargeoit ne convenoit guere à un homme qui ne pouvoit fortir trop-tôt de Castille: mais comment y auroit-elle fait réflexion? Je n'y pensai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir nécessaire à la plus aimable personne du monde, i'acceptai la commission avec transport, & promis de m'en acquitter avec autant de zèle que de diligence. En effet, je n'attendis pas qu'il fut jour, pour aller accomplir ma promesse; je quittai sur le champ Séraphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avois causée, & l'assurant qu'elle auroit bientôt de mes nouvelles. Je fortis par où j'étois entré, mais si occupé de la dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étois déja fort épris. Je m'en apperçus encore mieux à l'empressement que j'avois de courir pour elle, & aux amoureuses chimeres que je formai. Je me représentois que Séraphine, quoique possédée de sa douleur, avoit remarqué mon amour naissant, & qu'elle ne l'avoit peut-être pas vu sans plaisir. Je m'imaginois ginois même que si je pouvois lui porter des nouvelles certaines de sa sœur, & que l'affaire tournât au gré de ses souhaits, j'en aurois tout l'honneur.

Den Alphonse interrompit en cet endroit le sil de son histoire, & dit au vieil hermite: Je vous demande pardon, mon pere, si trop plein de ma passion, je m'étends sur des circonstances qui vous ennuyent sans doute. Non, mon sils, répondit l'anachorete, elles ne m'ennuyent pas. Je suis même bien aise de sçavoir jusqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune dame dont vous m'entretenez.

Je reglerai là dessus mes confeils.

re

1-

15

L'esprit échauffé de ces flatteufes images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le ravisseur de Julie; mais j'ous beau faire toutes les perquifitions imaginables, il ne me fut pas possible d'en découvrir les traces. Très mortifié de n'avoir requeilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Séraphine, que je me peignois dans une extrême înquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne penfois. Elle m'apprit qu'elle avoit été plus heureuse que moi : qu'elle sçavoit ce que sa sœur étoit devenue, qu'elle avoit reçu une lettre de don Fernand même, qui lui mandoit qu'après avoir secrettement épousé Julie, il l'avoit conduite dans un convent de Tolede. Pai envoyé fa lettre à mon pere, poursuivit Séraphine. J'espere que la chose pourra se terminer à l'amiable,

& qu'un mariage solemnel éteindra bien-tôt la haine qui fépare depuis si long-temps nos maifons. and it attached and and on maine

Lorsque la dame m'eût instruit du sort de fa fœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avoit causée, & du péril où elle pouvoit m'avoir imprudemment jetté, en m'engageant à poursuivre un ravisseur, sans se ressouvenir que je lui avois dit qu'une affaire d'honneur me faisoit prendre la fuite. Elle m'en fit des excuses dans les termes les plus obligeans. Comme j'avois besoin de repos, elle me mena dans le falon, où nous nous assimes tous deux. Elle avoit une robe de chambre de taffetas blanc à rayes noires, avec un petit chapeau de la même étoffe & des plumes noires; ce qui me fit juger qu'elle pouvoit être veuve. Mais elle me paroissoit si jeune, que je ne sçavois ce que j'en devois penser.

Si j'avois envie de m'en éclaireir, elle n'en avoit pas moins de sçavoir qui j'étois. Elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, disoit-elle, à mon air noble, & encore plus à la pitié généreuse qui m'avoit fait entrer si vivement dans ses intérêts, que je ne fusse d'une famille considerable. La question m'embarrassa. Je rougis, je me troublai; & j'avouerai que trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j'étois fils du baron de Steinbach, officier de la garde Allemande. Dites-moi encore, reprit la dame, pourquoi vous êtes forti de

Madrid?

Madrid? Je vous offre par avance tout le crédit de mon pere, aussi bien que celui de mon frere don Gaspard. C'est la moindre marque de reconnoissance, que je puisse donner à un cavalier qui pour me servir a negligé jusq'au soin de sa propre vie. Je ne sis point difficulté de lui rapporter toutes les circonstances de mon combat. Elle donna le tort au cavalier que j'avois tué, & promit d'intéresser pour moi toute sa maison.

Quand j'eus satissait sa curiosité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai si sa soi étoit libre ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon pere me sit épouser don Diegue de Lara, & je suis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a si-tôt enlevé votre époux! Je vais vous l'apprendre, seigneur, repartit la dame, pour répondre à la consiance que vous venez

de me marquer.

Don Diegue de Lara, poursuivit-elle, étoit un cavalier fort bien fait; mais quoiqu'il eût pour moi une passion violente, & que chaque jour il mît en usage pour me plaire tout co que l'amant le plus tendre & le plus vis fait pour se rendre agréable à ce qu'il aime, quoiqu'il eût mille bonnes qualités, il ne put toucher mon cœur. L'amour n'est pas toujours l'esset des empressemens, ni du mérite connu : hélas! ajouta-t-elle en soupirant, une perfonne que nous ne connoissons pas nous enchante souvent dès la première vue. Je ne pou-

pouvois donc l'aimer. Plus confuse que chasmée des témoignages de sa tendresse, & forcee d'y répondre sans penchant, si je m'accusois en secret d'ingratitude, je me trouvois austi fort à plaindre. Pour son malheur & pour le mien, il avoit encore plus de délicatesse que d'amour. Il déméloit dans mes actions & dans mes difcours mes mouvemens les plus cachés. Il lisoit au fond de mon ame. Il se plaignoit à tous momens de mon indifférence, & s'estimoit d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il sçavoit bien qu'aucun rival ne l'en empêchoit; car j'avois à peine seize ans, & ayant que de m'offrir sa soi, il avoit gagné toutes mes femmes qui l'avoient assure que personne ne s'étoit encore attiré mon at Oui, Séraphine, me disoit-il, soutention. vent, je voudrois que vous fussiez prévenue pour un autre, & que cela feul for la caule de votre insensibilité pour moi. Mes soins & votre vertu triompheroient de cet entêtement; mais je désespere de vaincre votre cœur, puisqu'il ne s'est pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre repéter les mêmes discours, je lui disois qu'au lieu de troubler son repos & le mien par trop de délicatesse, il feroit mieux de s'en remettre au temps. Effectivement, à l'âge que j'avois, je n'étois guere propre à goûter, les raffinemens d'une passion si délicate, & c'étoit le parti que don Diegue devoit prendre; mais voyant qu'une année entiere

ciere s'étoit écoulée, sans qu'il sût plus avancé qu'au premier jour, il perdit patience, ou plutôt il perdit la raison; & seignant d'avoir à la cour une affaire importante, il partit pour aller servir dans les Pay-Bas en qualité de volontaire, & bientôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchoit, c'est-à dire la fin de

fa vie & de fes tourmens.

2

X

3

i-

e-

11-

ere

Après que la dame eut fait ce récit, le caractere fingulier de son mari devint le sujet de notre entretien. Nous fumes interrompus par l'arrivée d'un courier qui vint remettre à Séraphine une lettre du comte de Polan. Elle me demanda permission de la lire, & je remarquai qu'en la lifant, elle devenoit pâle & tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au ciel, poussa un long soupir, & son visage en un moment fut couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement sa douleur. le me troublai, & comme si j'eusse pressenti le coup qui m'alfoit frapper, une crainte mortelle vint glacer mes elprits. Madame. lui dis-je d'une voix presque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet ? Tenez, seigneur, me répondit tristement Séraphine, en me donnant la lettre; lisez vous-même ce que mon pere m'écrit. Helas! vous n'y êtes que trop intéressé.

A ces mots, qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, & j'y trouvai ces paroles: Don Gaspard wotre frere se battit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée dont il est mort aujourd'hui; & il a déclaré en mourant Tome II.

que le cavalier qui l'a tué est fils du baron de Steinbach, officier de la garde Allemande. Pour surcroît de malheur, le meurtrier m'est échappé. Il a pris la fuite; mais en quelques lieux qu'il aille se cacher, je n'épargnerai rien pour te découvrir. Je vais écrire à quelques gouverneurs qui ne manqueront pas de le faire arrêter, s'il basse par les villes de leur jurisdiction, & je vais par d'autres lettres achever de lui fermer tous les chemins.

Le comte de Polan.

Figurez-vous dans quel désordre ce billet jetta tous mes fens. Je demeurai quelques momens immobile & fans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'envisage ce que la mort de don Gaspard a de cruel pour mon amour. J'entre tout-à coup dans un vif désespoir. Je me jettai aux pieds de Séraphine, & lui présentant mon épée nue, Madame, lui dis-je, épargnez au comte de Polan le foin de chercher un homme qui pourroit se dérober à ses coups. Vengez vous-même votre frere. Immolez lui ion meurtrier de votre propre main. Frappez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie devienne functe à son malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Seraphine, un peu émue de mon action, j'aimois don Gaspard. Quoique vous l'ayez tué en brave homme & qu'il fe foit attiré lui-même fon malheur, vous devez être persuadé que j'entre dans le resfentiment de mon pere. Oui, don Alphonse, je suis votre ennemie, & je ferai contre

vous tout ce que le sang & l'amitié peuvent exiger de moi. Mais je n'abuserai point de votre mauvaise fortune. Elle a beau vous livrer à ma vengeance. Si l'honneur m'arme contre vous, il me désend aussi de l'hospitalité doivent être inviolables, & je ne veux point payer d'un assassinat le service que vous m'avez rendu. Fuyez. Echappez, si vous pouvez, à nos poursaites & à la rigueur des loix, & sauvez votre tête du péril qui la menace.

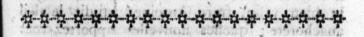
Eh quoi, madame! repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, & vous vous en remettez à des loix qui tromperont peut-être votre restentiment? Ah! percez plutôt un miférable qui ne mérite pas que vous l'épargniez. Non, madame, ne gardez point avec moi un procédé fi noble & fi généreux. Sçavez-vous qui je fuis? Tout Madrid me croit fils du baron de Steinbach, & je ne suis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. J'ignore même quels font les auteurs de ma naissance. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, comme fi mes dernieres paroles lui eussent fait une nouvelle peine, quand vous feriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me prescrit. Eh bien, madame, lui dis-je, puisque la mort d'un frere n'est pas capable de vous exciter à répandre mon fang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime dont j'espere que vous M 2

n'excuserez pas l'audace. Je vous adore. Je n'ai pu voir vos charmes sans en être ébloui, & malgré l'obscurité de mon sort, j'avois sormé l'espérance d'être à vous. J'étois assez amoureux, ou plutôt assez vain pour me slatter que le ciel qui peut-être me sait grace en me cachant mon origine, me la découvriroit un jour; & que je pourrois sans rougir vous apprendre mon nom. Après cet aveu, qui vous outrage, balancerez-vous encore à me

-punir ?

Ce téméraire aveu, répliqua la dame, m'offenferoit fans doute dans un autre tems; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs dans la fituation où je suis moimême, je fais peu d'attention aux discours qui vous échappent. Encore une fois, don Alphonie, ajouta-t-olle, en versant quelques larmes, partez, éloighez-vous d'une maifon que vous rempliffez de douleur; chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne réliste plus, madame, repartisje, en me relevant. Il faut m'éloigner de vous. Mais ne penfez pas que foigneux de conferver une vie qui vous est odieuse, j'aille chercher un azile, où je puisse être en fûreté. Non, non, je me dévoue à votre ressentiment. Je vais attendre avec impatience à Tolede, le destin que vous me préparez, & me livrant à vos pourfuites, j'avancerai moi-même da fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval & je me rendis à Tolede, où je demeurai huit jours, & où véritablement je pris si peu de soin de me cacher, que je ne sçais comment je n'ai point été arrêté; car je ne puis croire que le comte de Polan, qui ne songe qu'à me sermer tous les passages, n'ait pas jugé que je pouvois passer par Tolede. Ensin je sortis hier de cette ville, où il sembloit que je m'ennuyasse d'être en liberté, & sans tenir de route assurée, je suis venu jusqu'à cet hermitage, comme un homme qui n'auroit rien eu à craindre. Voilà, mon pere, ce qui m'occupe. Je vous prie de m'aider de vos conseils.



CHAPITRE XI.

Quel homme c'toit que le vieil hermite, & comment Gil Blas s'apperçut qu'il étoit en pays de connoissance.

C

le

é.

ıt.

le,

int

fin

Je

OUAND don Alphonse eut achevé le triste récit de ses malheurs, le vieil hermite lui dit. Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer si long-tems à Tolede. Je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, & votre amour pour Séraphine me paroît une pure solie. Croyez-moi, ne vous avenglez point. Il faut oublier

oublier cette jeune dame qui ne sçausoit être à vous. Gedez de banne grace aux obstacles qui vous séparent d'elle, & vous livrez à votre étoile qui, selon toutes les apparences, vous promet bien d'autres aventures. Vous trouverez sans doute quelque jeune personne qui fera sur vous la même impression, & dont

vous n'aurez pas tué le frere.

Il alloit ajouter à cela beaucoup d'autres choses, pour exhorter don Alphonse à prendre patience, lorique nous vimes entrer dans l'hermitage un autre hermite chargé d'une beface fort enflée. Il revenoit de faire une copieuse quête dans la ville de Cuença. Il paroissoit plus jeune que son compagnon, & il avoit une barbe rousse & fort épaisse. Soyez le bien venu, frere Antoine! hui dit le vieil anachorete; quelles nouvelles apportez-vous de la ville? D'assez mauvaises, répondit le frere Rousseau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre; ce billet va vous en instruire. Le vieillard l'ouvrit; & aprés l'avoir lu avec toute l'attention qu'il méritoit, il s'écria: Dieu soit loué! puisque la méche est découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de stile: poursuivit-il, seigneur don Alphonse, en adressant la parole au jeune cavalier, vous voyez un homme en butte comme vous aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença qui est une ville à une lieue d'ici, qu'on m'a noirci dans l'esprit de la justice dont tous les 1-4-1 **fuppôts** fuppêts doivent dès demain se mettre en campagne pour venir dans cet hermitage s'assurer de ma personne. Mais ils ne trouveront point le lievre au gîte. Ce n'est pas la premiere sois que je me suis vu dans de pareils embarras. Graces à dieu! je m'en suis presque toujours tiré en homme d'esprit. Je vais me montrer sous une nouvelle sorme, car tel que vous me voyez, je ne suis rien moins qu'un hermite &

qu'un vieillard.

ts

En parlant de cette maniere, il se dépouilla de la longue robe qu'il portoit, & l'on vit desfous un pourpoint de serge noire, avec des manches tailladées. Puis il ôta fon bonnet, détacha un cordon qui tenoit sa barbe postiche, & prit tout-à-coup la figure d'un homme de ving-huit à trente ans. Le frere Antoine, à fon exemple, quitta fon habit d'hermite, se désit de la même maniere que son compagnon de sa barbe rousse, & tira d'un vieux coffre de bois à demi pourri, une méchante soutanelle dont il se revetit. Mais représentez-vous ma surprise, lorsque je reconnus dans le vieil anachorete le feigneur don Raphaël, & dans le frere Antoine, mon très-cher & très-fidele valet Ambroise de Laméla. Vive dieu, m'écriai-je aussitôt, je suis ici, à ce que je vois, en pays de connoissance! Cela est vrai, seigneur Gil Blas, me dit don Raphaël en riant, vous retrouvez deux de vos amis, lorsque vous vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque sujet de vous

vous plaindre de nous: mais oublions le paffé & rendons graces au ciel qui nous raffemble. Ambroise & moi, nous vous offrons nos fervices; ils ne font point à méprifer. Ne nous croyez pas de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'assassinons personne. Nous ne cherchons seulement qu'à vivre aux dépens d'autrui; & si voler est une action injuste, la nécessité en corrige l'injustice. Associez-vous avec nous, & vous menerez une vie errante. C'est un genre de vie fort agréable, quand on sçait se conduire prudemment. Ce n'est pas que malgré toute notre prudence, l'enchaînement des causes secondes ne soit tel quelquefois qu'il nous arrive de mauvaises aventures. N'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous fommes accoutumés à la variété des tems, aux alternatives de la fortune: ereimen eniem in ce illebret, and

Seigneur cavalier, poursuivit le faux hermite, en parlant à don Alphonse, nous vous saisons la même proposition, & je ne crois pas que vous deviez la rejetter, dans la situation où vous paroissez être; 'car sans parler de l'asfaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas sans doute beaucoup d'argent. Non, vraiment, dit don Alphonse, & cela, je l'avoue augmente mes chagrins. Eh bien, reprit don Raphaël, ne nous quittez donc point. Vous ne sçauriez mieux faire, que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, & nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis,

ennemis. Nous connoissons presque toute l'Espagne, pour l'avoir parcourue. Nous scavons où sont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à servir d'asyle contre les brutalités de la justice. Den Alphonse les remercia de leur bonne volonté; & se trouvant effectivement sans argent, sans ressource, il se résolut à les accompagner. Je m'y déterminai aussi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme; pour qui je me sentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convînmes tous quatre d'aller ensemble & de ne point nous séparer. Cela. étant arrêré entre nous, il fut mis en délibération si nous partirions à l'heure même, ou fi nous donnerions auparavant quelque atteinte à un outre plein d'un excellent vin. que le frere Antoine avoit apporté de la ville de Cuença le jour précédent; mais Raphaël, comme celui qui avoit le plus d'expérience, représenta qu'il falloit avant toutes choses penser à notre sureté, qu'il étoit d'avis que nous marchaffions toute la nuit pour gagner un bois fort épais qui étoit entre Villardesa & Almodabar: que nous ferions alte en cet endroit, où nous voyant sans inquiétude, nous passerions la journée à nous reposer. Cet avis fut approuvé. Alors les faux hermites firent deux paquets de toutes les hardes & provisions qu'ils avoient, & les mirent en équilibre fur le cheval de don Alphonse. Cela se fit avec une extrême diligence. Aprés quoi nous

n

15

re

1-

os is, vous plaindre de nous: mais oublions le paffé & rendons graces au ciel qui nous raffemble. Ambroife & moi, nous vous offrons nos fervices; ils ne font point à méprifer. Ne nous croyez pas de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'affaffinons perfonne. Nous ne cherchons seulement qu'à vivre aux dépens d'autrui; & si voler est une action injuste, la nécessité en corrige l'injustice. Associez-vous avec nous, & vous menerez une vie errante. C'est un genre de vie fort agréable, quand on scait se conduire prudemment. Ce n'est pas que malgré toute notre prudence, l'enchaînement des causes secondes ne soit tel quelquefois qu'il nous arrive de mauvaises aventures. N'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous fommes accoutumés à la variété des tems, aux alternatives de la fortune: ere man emen il co illaine, com

Seigneur cavalier, poursuivit le faux hermite, en parlant à don Alphonse, nous vous saisons la même proposition, & je ne crois pas que vous deviez la rejetter, dans la situation où vous paroissez être; 'car sans parler de l'asfaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas sans doute beaucoup d'argent. Non, vraiment, dit don Alphonse, & cela, je l'avoue augmente mes chagrins. Eh bien, reprit don Raphaël, ne nous quittez donc point. Vous ne sçauriez mieux saire, que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, & nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis,

ennemis. Nous connoissons presque toute l'Espagne, pour l'avoir parcourue. Nous scavons où sont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à servir d'asyle contre les brutalités de la justice. Don Alphonse les remercia de leur bonne volonté; & se trouvant effectivement sans argent, sans ressource, il se résolut à les accompagner. Je m'y déterminai aussi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme; pour qui je me sentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convînmes tous quatre d'aller ensemble & de ne point nous séparer. Cela. étant arrêré entre nous, il fut mis en délibération fi nous partirions à l'heure même, ou fi nous donnerions auparavant quelque atteinte à un outre plein d'un excellent vin. que le frere Antoine avoit apporté de la ville de Cuença le jour précédent; mais Raphaël. comme celui qui avoit le plus d'expérience, représenta qu'il falloit avant toutes choses penser à notre sureté, qu'il étoit d'avis que nous marchaffions toute la nuit pour gagner un bois fort épais qui étoit entre Villardesa & Almodabar: que nous ferions alte en cet endroit, où nous voyant sans inquiétude, nous passerions la journée à nous reposer. Cet avis fut approuvé. Alors les faux hermites firent deux paquets de toutes les hardes & provisions qu'ils avoient, & les mirent en équilibre fur le cheval de don Alphonse. Cela se fit avec une extrême diligence. Aprés quoi nous

.

n

18

re

05

is,

nous nous éloignames de l'hermitage, laiffant en proie à la justice les deux robes d'hermite, avec la barbe blanche & la barbe rousse, deux grabats, une table, un mauvais costre, deux vieilles chaises de paille, & l'i-

mage de faint Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, & nous commençions à nous fentir fort fatigués, lorfqu'à la pointe du jour nous apperçûmes le bois où tendoient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots lassés d'un longue navigation. Nous prîmes courage, & nous arrivames enfin au bout de notre carrière avant le lever du foleil. Nous nous enfonçames dans le plus épais du bois, & nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, sur un gazon entouré de plusieurs gros chênes, dont les branches entrelassées formoient une voûte que la chaleur du jour ne pouvoit percer. Nous débridames le cheval pour le laisser paître, après l'avoir déchargé. Nous nous assimes. Nous tirâmes de la besace du frere Antoine quelques grofses pieces de pain, avec plusieurs morceaux de viandes rôties, & nous nous mîmes à nous en escrimer, comme à l'envi l'un de l'autre. Néanmoins quelque appétit que nous euflions, nous cessions souvent de manger pour donner des accolades à l'outre qui ne faisoit que passer des bras de l'un arre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, don Raphaël dit à don



f t c dé p C je v la m tr & no fû ga fu Je

ne s'e he corbre cer

Alphonfe: Seigneur cavalier, après la considence que vous m'avez faite, il est juste que je vous raconte aussi l'histoire de ma vie avec la même fincérité. Vous me ferez plaisir, répondit le jeune homme; & à moi particulierement, m'écriai-je; j'ai une extrême curiofity, d'entendre vos aventures. Je ne doute pas qu'elles ne soient dignes d'être écoutées. Je vous en reponds, répliqua Raphaël, & je prétends bien les écrire un jour. Ce fera l'amusement de ma vieillesse; car je suis encore jeune, & je veux grossir le volume. Mais nous fommes fatigués. Délassons-nous par quelques beures de sommeil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroise veillera de peur de surprise, & tantôt à fon tour il domira. Quoique nous soyons, ce me semb. ici fort en fûreté, il est toujours bon de te tenir sur ses gardes. En achevant ces mots, il s'étendit sur l'herbe. Don Alphonse fit la même chose. Je fuivis leur exemple, & Laméla se mit en fentinelle.

Don Alphonse, au lieu de prendre quelque repos, s'occupa de ses malheurs, & je ne pus sermer l'œil. Pour don Raphaël, il s'endormit bien-tôt: mais il se reveilla une heure après; & nous voyant disposés à l'écouter, il dit à Laméla: Mon ami Ambroise, tu peux présentement goûter la douceur du sommeil. Non, non, répondit Laméla, je n'ai point envie de dormir, & bien que je scache tous les événemens de votre vie, ils sont si instructifs pour les personnes de notre profession, que je serai bien aise de les entendre encore raconter. Aussi-tôt don Raphël commença dans ces termes l'histoire de sa vie.

> Fin du quatrieme Livre. 9 JA 65

> > ZS.

HISTOIRE

CHASCHER CHENCHES CHASCHES CHASCHES

HISTOIRE

DE

GILBLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE 1.

Histoire de don Raphaël.

Madrid, fameuse par sa déclamation, & plus encore par ses galanteries; elle se nommoit Lucinde. Pour un pere, je ne puis sans témérité m'en donner un. Je dirois bien quel homme de qualité etoit amoureux de ma mere, lorsque je suis venu au Tome II.

monde: mais cette époque ne seroit pas une preuve convainquante qu'il fût l'auteur de ma haissance. Une personne de la profession de ma mere est si sujette à caution, que dans le zems même qu'elle paroit le plus attachée à un seigneur, elle lui donne presque toujours

un substitut pour son argent.

Rien n'est tel que de se mettre au-dessus de la médisance. Lucinde, au lieu de me faire éléver chez elle dans l'obscurité, me prepoit sans façon par la main, & me menoit au théâtre sort honnètement, sans se soucier des discours qu'on tenoit sur son compte, ni des ris malins que ma vue ne manquoit pas d'exciter. Enfin je saisois ses délices, & j'étois caressé de tous les hommes qui venoient au logis. On eût dit que le sang parloit en

eux en ma faveur.

On me laissa passer les douze premieres années de ma vie dans toutes sortes d'amusemens servoles. A peine me montra-t-on à lire à à écrire. On s'attacha moins encore à m'enseigner les principes de ma religion. J'appris seulement à danser, à chanter, & à jouer de la guitarre. C'est tout ce que je sçavois saire, torsque le marquis de Leganez me demanda pour être auprès de son fils unique, qui avoit à peu près mon âge. Lucinde y consentit volontiers; & ce sut alors que je commençai à m'occuper sérieusement. Le jeune Leganez n'étoit pas plus avancé que moi; ce petit seigneur ne paroissoit pas né pour les sciences. Il ne connoissoit presque pas une lettre de son al-

ru

alphabet; bien qu'il eût un précepteur des puis quinze mois, ses autres maîtres n'en tiroient pas meilleur parti. Il poussoit à bout leur patience: Il est vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'user de rigueur à son égard; ils avoient un ordre exprès de l'instruire sans le tourmenter: & cet ordre joint à la mauvaise disposition du sujet, rendoit les leçons asses

inutiles.

e

15

e,

ia

0·

ez tit es.

Mais le précepteur, ainfi que vous l'allez voir, imagina un bel expédient pour intimider ce jeune seigneur, sans aller contre la défense de son pere: il résolut de me souetter, quand le petit Leganez mériteroit d'être puni, & il ne manqua pas d'exécuter sa résolution. Je ne trouvai point l'expédient de mon gout. Je m'echappai & m'allai plaindre à ma mere d'un traitement si injuste. Cependant quelque tendresse qu'elle se sentit pour moi, elle eût la force de réfister à mes larmes; & confidérant que c'étoit un grand avantage pour son fils d'être chez le marquis de Leganez, elle m'y fit remener fur le champ. Me voilà donc livré au précepteur. Comme il s'étoit apperçu que son invention avoit produit un bon effet, il continua de me fouetter à la place du petit seigneur; & pour faire plus d'impression sur lui, il m'étrilloit trèsa rudement. J'étois sûr de payer tous les jours pour le jeune Leganez. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de son alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de fouet; jugez à

combien me revient fon rudiment.

Le fouet n'étoit pas le seul désagrément que j'eusse à essuyer dans cette maison : comme tout le monde m'y connoissoit, les moindres domestiques, jusques aux marmitons, me reprochoient ma naissance. Cela me déplut à un point, que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me faisir de tout ce que le précepteur avoit d'argent comptant. Ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups de fouet qu'il m'avoit donnés si injustement: & je crois que je n'en pouvois prendre une plus assigeante pour lui. Je sis ce tour de main avec beaucoup de fubtilité, quoique ce fût mon coup d'essai, & j'eus l'adresse de me dérober aux perquisitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je sor-tis de Madrid, & me rendis à Tolede sans voir personne à mes trousses.

J'entrois alors dans ma quinzieme année. Quel plaisir à cet âge, d'être indépendant & maître de ses volontés! J'eus bientôt fait connoissance avec de jeunes gens qui me dégourdirent, & m'aiderent à manger mes ducats. Je m'associai ensuite avec des chevaliers de l'industrie, qui cultiverent si bien mes heureuses dispositions, que je devins en peu de tems un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années, l'envie de voyager me prit:

Ce

j'a

qu

prit: je quittai mes confreres; & voulant commencer mes voyages par l'Estremadure, je gagnai Alcantara: mais avant que d'y arriver, je trouvai une occasion d'exercer mes talens, & je ne laissai point échapper. Comme j'étois à pied, & de plus chargé d'un havresac assez pesant, je m'arrêtois de tems en tems pour me reposer sous les arbres qui m'offroient seur ombrage à quelque pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfans de tamille qui s'entretenoient avec gayeté fur l'herbe, en prenant le frais. Je les saluzi très-civilement, & ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur conversation. Le plus vieux n'avoit pas quinze ans. Ils étoient tous deux bien ingénus: Seigneur cavalier, me dit le plus jeune, nous fommes fils de deux riches bourgeois de Placentia Nous avons une extrême envie de voir le royaume de Portugal, & pour satisfaire notre curiolité, nous avons pris chacun cent pistoles à nos parens. Bien que nous voyagions à pied, nous he laisserons pas d'aller loin avec cet argent. Qu'en pensez-vous? Si j'en avois autant, lui répondis-je, dient sçait ou irois. Je voudrois parcourir les quatre parties du monde. Comment diable, deux cent pistoles; c'est une somme immense. Vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, messieurs, ajoutai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à la ville d'Almérin, où je vais requeillit la N 3

1-

é-

u-

ales

eu

Au

me

rit:

la succession d'un oncle qui depuis vingt an-

nées ou environ s'étoit établi là.

Les jeunes bourgeois me témoignerent que ma compagnie leur feroit plaifir. Ainfi, lorsque nous nous fames tous trois un peu délassés, nous marchames vers Alcantara, où nous arrivâmes long-tems avant la nuit. Nous allames loger à une bonne hôtellerie. Nous demandames une chambre, & on nous en donna une où il y avoit une armoire qui fermoit à clef. Nous ordonnames d'abord le souper, & pendant qu'on nous l'appretoit, je proposai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils accepterent la proposition. Nous serrâmes nos havresacs dans l'armoire, dont un des bourgeois prit la clef, & nous fortimes de l'hôtellerie. Nous allames visiter les églises, & dans le tems que nous étiens dans la principale, je feignis toutà-coup d'avoir une affaire importante : Mesfieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me fouvenir qu'une perfonne de Tolede m'a chargé de dire de la part deux mots à un marchand qui demeure auprès de cette église. Attendez-mei, de grace, ici, je ferai de retour dans un moment. A ces mots, je m'é-loignai d'eux. Je cours à l'hôtellerie; je vole à l'armoire; j'en force la ferrure, & fouillant dans les havresacs de mes jeunes bourgeois, j'y trouve leurs pistoles. Les pauvres enfans! je ne leur en laissai pas seulement une pour payer leur gîte. Je les emportai toutes.

toutes. Après cela, je fortis promptement de la ville, & pris la route de Mérida, sans m'em-

barrasser de ce qu'ils deviendroient.

Cette aventure, dont je ne sis que rire, me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune, je me sentois capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge. Je résolus d'acheter une mule; ce que je sis en esset au premier bourg. Je convertis même mon havresac en valise, & je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troisseme journée, je rencontrai un homme qui chantoit vêpres à pleine tête sur le grand chemin. Je jugeai à son air que c'étoit un chantre, & je lui dis: Courage, seigneur Bachelier. Cela va le mieux du monde. Vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je suis chantre: pour vous rendre mes très-humbles services, & je suis bien aise de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette maniere en conversation. Je m'apperçus que j'étois avec un personnage des plus spirituels & des plus agréables; il avoit vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il étoit à pied, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaisir de l'entretenir. Nous parlâmes entrautres choses de Tolede. Je connois parfaitement cette ville, me dit le chantre; J'y ai fait un assez long séjour. J'y ai même quelques amis. Eh! dans quel endroit, interrompis-je, de-

es nt ai

meuriez

meuriez vous à Tolede? Dans la rue neuve, répondit-il. J'y demeurois avec don Vincent de Buéna Garra, don Matthias de Corpel, & deux ou trois autres honnêtes cavaliers. Nous logions, nous mangions enfemble, nous passions fort bien le tems. Ces paroles me furprirent; car il faut observer que les gentilshommes dont il me citoit les noms, étoient les aigrefins avec qui j'avois été faufilé à Tolede. Seigneur chantre, m'écriai-je, ces messieurs que vous venez de nommer sont de ma connoissance, & j'ai demeuré aussi avec eux dans la rue neuve. Je vous entends, reprit-il en souriant, dest-àdire que vous êtes ontré dans la compagnie depuis trois ans que j'en suis sorti. Je viens, lui repartis-je, de quitter ces seigneurs, parce que je me suis mis dans le goût des voyages. le veux faire le tour de l'Espagne. J'en vaudrai mieux, quand j'aurai plus d'expérience. Sans doute, me dit-il, pour se persectionner l'esprit, il faut voyager. C'est aussi pour cette raison que j'abandonnai Tolede, quoique j'y vécusse fort agréablement. Je rendis graces au ciel, poursuivit-il, qui m'a fait rencontrer un chevalier de mon ordre, lors que j'y pensois le moins. Unissons-nous; voyageons ensemble; attentons sur la bourse du prochain: profitons de toutes les occasions qui se présenteront d'exercer notre sçavoirfaire:

Il me fit cette proposition si franchement & de si bonne grace, que je l'acceptai. Il

gagna

bis

ne

vail

tous

gagna tout-à-coup ma confiance en me donant la sienne. Nous nous ouvrimes l'un à l'autre. Je lui contai mon histoire, & il ne me déguisa point ses aventures. Il m'apprit qu'il venoit de Portalegre, d'où une fourberie déconcertée par un contre-tems l'avoit obligé de se fauver avec précipitation & sous l'habillement que je lui voyois. Après qu'il m'eut fait une entiere confidence de ses affaires, nous résolumes d'aller tous deux à Mérida tenter la fortune, d'y faire quelque bon coup, si nous pouvions, & d'en décamper aussi-tôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment, nos biens devinrent communs entre nous. Il est vrai que Moralés, ainfi se nommoit mon compagnon, ne fe trouvoit pas dans une situation fort aisée. Tout ce qu'il possédoit ne consistant qu'en cinq ou six ducats avec quelques hardes qu'il portoit dans un bissac; mais si j'étois mieux que lui en ar-gent comptant, il étoit en récompense plus confommé que moi dans l'art de tromper les Nous montions ma mule alternativement, & nous arrivâmes de cette maniere à Mérida.

Nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie du fauxbourg, où mon camarade tira de fon bissae un habit dont il ne sut pas si-tôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la ville pour reconnoître le terrein, & voir s'il ne s'offriroit point quelque occasion de travailler. Nous considérions fort attentivement tous les objets qui se présentoient à nos re-

15

it

1-

5;

fe

ns

ir-

ent

11

gna

gards,

gards. Nous reffemblions, comme autoit dit Homere, à deux milans qui chetchent des yeux dans la campagne des offeaux dont ils puissent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hazard nous fournit quelque sujet d'employer notre industrie, lorsque nous apa perçumes dans la rue un cavalier à cheveux gris, qui avoit l'épée à la main, & qui se battoit contre trois hommes qui le poussoient vigoureusement. L'inégalité de ce combat me choqua, & comme je fuis naturellement férailleur, je volai au secours du vieillard. Moralés, pour me montrer que je ne m'étois point affocié avec un lâche, fuivit mon ex-Nous chargéames les trois ennemis du cavalier, & nous les obligeames à prendre la fuite.

Après leur retraite, le vieillard se répandit en discours reconnoissans. Nous sommes ravis, lui dis-je, de nous être trouvés ici fi à propos pour vous fecourir; mais que nous fçachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre service, & dites-nous, de grace, pourquoi ces trois hommes vouloient vous affassiner? Messieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuser de satisfaire votre curiofité. Je m'appelle Jerôme de Moyadas, & je vis de mon bien dans cette ville. L'un de ces affassins dont vous m'avez delivré est un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours passes, & comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger.

m

av j'a

de

qu

tin nai venger. Eh! peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelle raifon vous n'avez point accorde votre fille à ce cavalier? Je vais vous l'apprendre, me dit-il. J'avois un frere marchand dans cette ville. Il se nommoit Augustin. Il y a deux mois qu'il étoit à Calatrava logé chez Juan Velez de la Menbrilla son correspondant. Ils étoient tous deux amis intimes, & mon frere, pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine ma fille unique au fils de son correspondant, ne doutant point qu'il n'eût assez de crédit fur moi, pour l'obliger à dégager fa promefie. Comme en effet, mon frere étant de retour à Mérida, me m'eût pas plutôt parlé de ce mariage, que j'y consentis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava; mais hélas, il n'a pas en la fatisfaction d'achever fon ouvrage; il est mort depuis trois semaines. En mourant il me conjura de ne disposer de ma fille qu'en faveur du fils de son correspondant. Je le lui promis, & voilà pourquoi j'ai refusé Florentine au cavalier qui vient de mattaquer, quoique ce soit un parti fort avantageux. Je fuis esclave de ma parole, & l'attends à tout moment le fils de Juan Velez de la Menbrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aye jamais vu, non plus que son pere. Je vous demande pardon, continua Jerôme de Moyadas, si je vous fais cette narration; mais vous l'avez exigée de moi.

,

2

25

UT

e,

16-

us

ire

72-

lle.

eli•

de-

om-

s'en ger.

l'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention, & m'arrêtant à une supercherie qui me vint tout-a-coup dans l'esprit, j'affectai un grand étonnement, je levai les yeux au ciel: Ensuite me tournant vers le vieillard, je lui dis d'un ton pathétique : Ah! seigneur de Moyadas, est'il possible qu'en arrivant à Mêrida, je fois affez heureux pour fauver la vie à mon beau-pere : Ces paroles cauferent une étrange surprise au vieux bourgeois, & n'étonnerent pas moins Moralés qui me fit connoître par fa contenance que je lui paroissois un grand fripon. Que m'apprenez-vous, me répondit le vieillard ? Quoi vous seriez le fils du correspondant de mon frere? Oui, seigneur serôme de Moyadas, lui répliquaije en payant d'audace & en lui jettant les bras au cou, je fuis le fortuné morrel à qui l'adotable Florentine est destinée: Mais avant que je vous témoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre fein les larmes que renouvelle ici le souvenir de votre frere Augustin. Je serois le plus ingrat de tous les hommes, fi je n'étois vivement touché de la mort d'une personne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embrafiai encore le bon homme Jerôme, & je passai ensuite la main fut mes yeux, comme pour effuyer mes pleurs. Moralés qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me feconder.

h

fo

m

le

tra

conder. Il voulut passer pour mon valet, & il se mit à renchérir sur le regret que je marquois de la mort du seigneur Augustin. Monsieur Jerôme, s'écria-t-il, quelle perte vous avez saite en perdant votre frere! C'étoit un si honnête homme! le Phénix du commerce, un marchand désintéressé, un marchand des bonne soi, un marchand, comme

on n'en voit point.

n.

S.

ne

ie.

le

la

nes

pa-

fe-

der

Nous avions affaire à un homme fimple & crédule; bien loin d'avoir quelque soupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Eh pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi? Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en sommes, on ne doit point faire de façons. Monfieur, lui dit Moralés en prenant la parole pour moi, mon maître est un pen cérémonieux. Il a ce défaut-là. Il me permettra de le lui reprocher. Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il ne soit excusable en quelque maniere de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il est. Nous avons été volés sur la route. On nous a pris toutes nes hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, seigneur de Moyadas. ·Ce malheur a été cause que je ne suis point allé descendre chez vous. Je n'osois me présenter fous cet habit aux yeux d'une maîtresse qui ne m'a point encore vu, & j'attendois pour cela le retour d'an valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, réprit le vieillard, ne Tome II. devoit

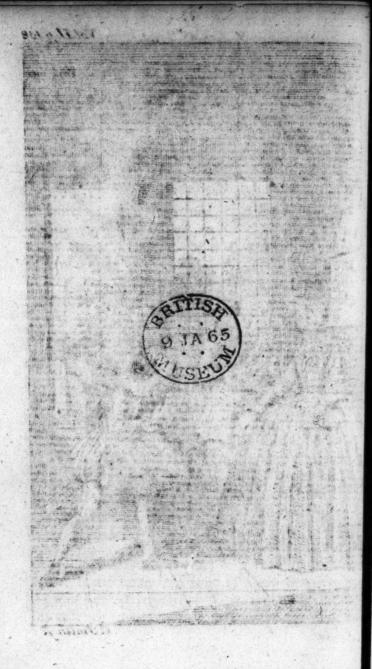
devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maifon, & je prétends que vous y

premez tout à l'heure un logement,

En parlant de cette forte, il m'emmena chez lui; mais avant que d'y arriver, nous nous entretinmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, & je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu avec mes hardes le portrait de Florentine. Le bourgeois la deflus, me dit en riant, qu'il falloit me con-foler de cette perte, & que l'original valoit mieux que la copie. En effet, des que nous fûmes dans fa maifon, il appella fa fille qui n'avoit pas plus de seize ans, & qui pouvoit passer pour une personne accomplie. Vous voyez, me dit-il, la dame que feu mon frere vous a promis. Ah! feigneur, m'écriai-je d'un air passionné, il n'est pas besoin de me dire que c'est l'aimable Florentme qui s'offre à mes yeux. Ces traits charmans sont gravés dans ma mémoire, & encore plus dans mon cœur. Si le portrait que j'ai perdu, & qui n'étoit qu'une foible ébauche de tant d'attraits, a pu m'embraser de mille seux, jugez quels transports doivent m'agiter en ce moment. Ce discours est trop flatteur, me dit Florentine, & je ne fuis pas affez vaine pour m'imaginer que je le justifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le pere. En même tems, il me laissa seul avec sa fille: & prenant Moralés en particulier: Mon ami, lui dit-il, les voleurs vous ont donc emporté toutes vos hardes.



a Smith fe



v & fidd

hardes, & fans doute votre argent; car ils commencent toujours par-là, Oui, monsieur, répondit mon camarade, une nombreuse troupe de bandits est venue fondre sur nous auprès de Castil-Blazo. Ils ne nous ont laisse que les habits que nous avons fur le corps : mais nous recevrons incessamment des lettres de change, & nous allons nous remettre fur les verbines, de il doit voubbiq

En attendant vos lettres de change, répliqua le vieillard, en tirant de fa poche une bourfe, voici cent pistoles dont vous pouvez disposer. Oh, monsieur, s'écria Moralés, mon maître ne voudra point les accepter ! Vous ne le connoissez pas. Tudieu! c'est un homme délicat sur cette matiere. Ce n'est point un de ces enfans de famille qui font prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter, tout jeune qu'il est. Il demanderoit plutôt l'aumône que d'emprunter un maravédi. Tant mieux, dit le bourgeois, je l'en estime d'avantage. Je ne puis souffrir que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux personnes de qualité, parce que c'est une chose dont ils font en possession. Je ne veux pas, ajouta-t-il, contraindre ton maître; & fi c'est lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En difant ces paroles, il voulut remettre la bourse dans fa poche: mais mon compagnon lui retint le bras: Attendez, seigneur de Moy; adas, lui dit-il, quelque aversion que mon maître

maître ait pour les emprunts, je ne déselpere pas de lui faire agréer vos cent pistoles. Il n'y a que maniere de s'y prendre avec lui. Après tout, ce n'est que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter. Il n'est pas si faconnier avec sa famille. Il demande même fort bien à son pere tout l'argent dont il a befoin. Ce garçon, comme vous voyez, fçait distinguer les personnes, & il doit vous re-

garder comme un fecond pere. schnotte a

Moralés par de femblables discours s'empara de la bourfe du vieillard, qui vint nous rejoindre & qui nous trouva sa fille & moi engagés dans les complimens. Il rempit notre entretien; il apprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit : & sur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en étoit reconnoissant. Je profitai d'une si favorable disposition. Je dis au bourgeois, que la plus touchante marque de reconnoissance qu'il pût me donner, étoit de hâter mon mariage avec sa fille. Il céda de bonne grace à mon impatience Il m'assura que dans trois jours, au plus tard, je serois l'époux de Florentine. Il ajouta même qu'au lieu de fix mille ducats qu'il avoit promis pour fa dot, il en donneroit dix mille, pour me témoigner jusqu'à quel point il étoit pénétré du service que je lui avois rendu.

Nous étions donc Moralés & moi chez le bon homme Jerôme de Moyadas bien traités, & dans l'agréable attente de toucher dix mille

ducats,

I

CE

er

ai

ce

tro

le

cu

ducats, avec quoi nous nous proposions de nous éloigner promptement de Mérida. Une crainte pourtant troubloit notre joie : nous appréhendions qu'avant trois jours, le véritable fils de Juan Velez de la Menbrilla ne vint traverser notre bonheur, ou plutôt le détruire en paroissant tout-à-coup. Cette crainte n'étoit pas mal fondée. Dès le lendemain, une espece de paysan chargé d'une valise arriva chez le pere de Florentine. Je ne m'y trouvai point alors: mais mon camarade y étoit. Seigneur, dit le paysan au vieillard, j'appartiens au cavalier de Calatrava, qui doit être votre gendre, au seigneur Pédro de la Menbrilla. Nous venons tous deux d'arriver dans cette ville. Il fera ici dans un instant. J'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine eut-il achevé ces mots, que son maître parut; ce qui surprit fort le vieillard, & déconcerta un peu Moralés.

)-

la

il

on

18,

ne.

ats

ne-

u'à

je

le le

tés,

aille

ats,

Le jeune Pédro étoit un garçon des mieux faits. Il adressa la parole au pere de Florentine: mais le bon homme ne lui donna pas le tems de finir son discours; & se tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela significit. Alors Moralés qui ne cédoit en essentie à personne du monde, prit un air d'assurance, & dit au vieillard, monsieur, ces deux hommes que vous voyez sont de la troupe des voleurs qui nous ont détroussés sur le grand chemin. Je le reconnois, & particulierement celui qui a l'audace de se dire fils

0 3

du

du seigneur Juan Velez de la Menbrilla. Le vieux bourgeois, sans hésiter, crut Morales; & persuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit : Messieurs, vous arrivez trop tard. On vous a prévenus. Pédro de la Menbrilla est chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava. On vous trompe. Vous avez dans votre maifon un imposteur. Sachez que Juan Velez de la Menbrilla n'a point d'autres fils que moi. A d'autres, répliqua le vieillard; je n'ignore pas qui vous êtes. Ne remettez-vous pas ce garcon, & ne vous ressouvenez-vous plus de son maître que vous avez volé fur le chemin de Calatrava? Comment volé, repartit Pédro! Ah! fi je n'étois pas chez vous, je couperois les oreilles à ce tourbe qui a l'insolence de me traiter de voleur. Qu'il rende graces à votre présence qui retient ma colere. Seigneur, poursuivit-il, je vous le répete, on vous trompe. Je suis le jeune homme à qui votre frere Augustin a promis votre fille. Voulezvous que je vous montre toutes les lettres qu'il a écrites à mon pere au sujet de ce mariage? En croirez-vous le portrait de Flo-rentine, qu'il m'envoya quelque tems avant fa mort?

Non, interrompit le vieux bourgeois, le portrait ne me persuadera pas plus que les settres. Je sçais bien de quelle manière il est tombé entre vos mains, & je vous conseille

cha-

charitablement de fortir au plutôt de Mérida. de peur d'éprouver le châtiment que meritent vos femblables. C'en est trop, interrompit à fon tour le jeune cavalier. Je ne souffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me fasse passer pour un brigand. Je connois quelques personnes dans cette ville. Je vais les chercher, & je reviendrai avec eux confondre l'imposteur qui vous prévient contre moi. A ces mots, il se retira suivi de son valet, & Moralés demeura triomphant. Cette aventure même fut cause que Jerôme de Moyadas réfolut de me faire épouser sa fille des ce jour-là, & fur le champ il alla donner les ordres nécessaires pour consommer cet ouvrage.

Quoique mon camarade fût bien aise de voir le pere de Florentine dans des dispositions fi favorables pour nous; il n'étoit pas fans inquiétude. Il craignoit la fuite des démarches qu'il jugeoit bien que Pédro ne manqueroit pas de faire, & il m'attendoit avec impatience pour m'informer de ce qui se passoit. Je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il, mon ami, lui dis-je! tu me parois bien occupé. Ce n'est pas sans raison, me répondit-il. En même tems il me mit au fait. Tu vois, ajouta-t-il ensuite, si j'ai tort de rêver. C'est toi, téméraire, qui nous a jettés dans cet embarras. L'entreprise, je l'avoue, étoit brillante, & t'auroit comblé de gloire, si elle eut réudi; mais selon toutes les appa-

rences.

rences, elle finira mal; & je ferois d'avis, pour prévenir les éclaircissemens, que nous prissions la fuite avec la plume que nous avons

tiré de l'aîle du bon homme.

Monsieur Moralés, répris-je à ce discours, n'allons pas si vîte, vous cedez bien promptement aux dissicultés. Vous ne saites guere d'honneur à don Mathias de Cordel, ni aux autres cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolede. Quand on a fait son apprentissage sous de si grands maîtres, on ne doit pas si facilement s'allarmer. Pour moi, qui veux marcher sur les traces de ces heros, & prouver que j'en suis un digne éleve, je me roidis contre l'obstacle qui vous épouvante, & je me sais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai audessus de tous les grands hommes de Plutarque.

Comme Moralés achevoit de parler, Jerôme de Moyadas entra. Je viens, me dit-il, de tout disposer pour votre mariage. Vous serez mon gendre dès ce soir. Votre valet, ajoutat-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites vous de l'estronterie du fripon qui m'a voulu persuader qu'il étoit fils du correspondant de mon srere? Moralés étoit bien en peine de sçavoir comment je me ti-rerois de ce mauvais pas; & il ne sur pas peu surpris de m'entendre, lorsque, regardant tristement Moyadas, je répondis d'un air ingénu à ce bourgeois; Seigneur, il ne tiendroit qu'à moi

je

rie

inc

Val

& 1

feri

réve

plai

moi de vous entretenir dans votre erreur & d'en profiter; mais je sens je ne suis pas né pour soûtenir un mensonge. Il faut vous faire un aveu fincere. Je ne suis point fils de Juan Velez de la Menbrilla. Qu'entends-je, interrompit le vieillard, avec autant de précipitation que de surprise? Eh, quoi! vous n'êtes pas le jeune homme à qui mon frere.... De grace, seigneur, interrompis-je aussi, puisque j'ai commencé un récit fidele & fincere, daignez m'écouter jusqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille, & que l'amour m'arrête à Mérida. Hier, après vous avoir fecouru, je me préparois à vous la demander en mariage: mais vous me fermâtes la bouche. en m'apprenant que vous la destiniez à un autre. Vous me dites que votre frere en mourant vous conjura de la donner à Pédro de la Menbrilla: que vous le lui promites, & qu'enfin vous êtiez esclave de votre parole. Ce discours, je l'avoue, m'accabla, & mon amour réduit au désespoir, m'inspira le stratagême dont je me suis servi. Je vous dirai pourtant que je me le suis secrettement reproché; mais j'ai cru que vous me le pardonneriez, quand je vous le decouvrirois, & quand vous sçauriez que je fuis un prince Italien qui voyage incognito. Mon pere est souverain de certaines vallées qui font entre les Suisses, le Milanois & la Savoye. Je m'imaginois même que vous seriez agréablement surpris, lorsque je vous révélerois ma naissance, & je me faisois un plaisir d'époux délicat, & charmé de la déclarer

18

le

24

1-

Ti-

on

du

toit

ti-

peu

rif-

énu

u'à

MO4

clarer à Florentine, après l'avoir épousée. Le ciel, pourfuivis-je, en changeant de ton, n'a pas voulu permettre que j'eusse tant de joie, Pédro de la Menbrilla paroît: Il faut lui reftituer fon nom, quelque chose qu'il m'en coûte à le lui rendre. Votre promesse vous engage à le choisir pour votre gendre. Je ne puis qu'en gémir. Je ne puis m'en plaindre. Vous devez me le préférer, sans avoir égard à mon rang, fans avoir pitié de la fituation cruelle où vous m'allez réduire. Je ne vous représenterai pas que votre frère n'étoit que l'oncle de votre fille; que vous en êtes le pere, & qu'il feroit plus juste de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui, sans doute cela est bien plus juste, s'écria Jerôme de Moyadas. Austi je ne prétends point balancer entre vous & Pédro de la Menbrilla. Si mon frere Augustin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnasse la préférence à un homme qui m'a fauvé la vie, & qui plus est à un prince qui ne dédaigne pas mon alliance, & veut bien descendre jusqu'à moi. Il faudroit que je fusse ennemi de mon bonheur, & que j'eusse entierement perdu l'esprit, si je ne vous donnois pas ma fille, & fi je ne pressois pas même un mariage fi avantageux pour elle. Seigneur, repris-je, n'agissez point par impétuosité. Ne faites rien qu'après une mûre délibération. Ne consultez que vos seuls intérêts, & malgré

D

m

m

qu

110

ne

nobleffe de mon fang Vous vous moquez de moi, interrompit-il, dois-je hésiten un moment? Non, mon prince; & je vous Supplie de vouloir bien des ce soir honorer de votre main l'heureuse Florentine. Eh bien, lui dis-je, foit: Allez vous-même lui porter cette nouvelle, & l'instruire de fon destin glorieux, order and the cher of the carro

10

12

ui

en

Se

en-

aois

un

eur,

Ne

tion.

algre 12

Tandis que le bon bourgeois s'emprefloit d'aller dire à sa fille qu'elle avoit fait la conquête d'un prince, Moralés qui avoit entendu toute la conversation, se mit à genoux devant moi, & me dit : Monfieur le prince Italien, fils du souverain des vallées qui sont entre les Suisses, le Milanois & la Savoye fouffrez que je me jette aux pieds de votre altesse, pour lui témoigner le ravissement où je suis. Foi de fripon, je vous regarde comme un prodige. Je me croyois le premier homme du monde : mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as donc plus, lui dis-je, d'inquiétude! Oh! pour cela non, répondit-il. Je ne crains plus le feigneur Pédro. Qu'il vienne présentement ici tant qu'il lui plaira. Nous voilà Moralés & moi fermes fur nos étriers. Nous commençãmes à regler, la route que nous prendrions avec la dot sur laquelle nous comptions si bien que si nous l'eussions déja touchée, nous n'aurions pas cru être plus fûrs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore; & le dénouement

nouement de l'aventure ne répondit pas à no-

Nous vîmes bientôt revenir le jeune homme de Calatrava; il étoit accompagné de deux bourgeois & d'un alguazil, auffi respectable par sa moustache & sa mine brune, que par sa charge. Le pere de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pédro, voici trois honnêtes gens que je vous amene. Ils me connoissent, & peuvent vous dire qui je fuis. Oui, certes, s'écria l'alguazil, je puis le dire. Je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra : je vous connois. Vous vous appellez Pédro, & vous êtes fils unique de Juan Velez de la Menbrilla. Quiconque ofe foutenir le contraire, est un imposteur. Je vous crois, monfieur l'alguazil, dit alors le bon homme Jerôme de Moyadas. Votre témoignage est facré pour moi, auffi-bien que celui des seigneurs marchands qui font avec vous. Je suis pleinement convaincu que le jeune cavalier qui vous a conduit ici est le fils unique du correspondant de mon frere: Mais que m'importe, je ne suis plus dans la résolution de lui donner ma fille. Vai changé de sentiment.

Oh, c'est une autre affaire, dit l'alguazil. Je ne viens dans votre maison que pour vous assurer que ce jeune homme m'est connu. Vous êtes certainement maître de votre fille, & l'on ne scauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétends pas non plus, interrompit Pédro, faire violence aux volon-

d

m

av

ga

m

co

il

te

tés du feigneur Moyadas, qui peut disposer de la fille comme bon lui semblera: mais il me permettra de lui demander pourquoi il a change de fentiment. A-t-il quelque sujet de se plaindre de moi? Ah! du moins qu'en perdant la douce espérance d'être son gendre, j'apprenne que je he l'ai point perdue par ma taute. Je ne me plains pas de vous, repondit le bon vieillard; je vous le dirai même, c'est à regret que je me vois dans la nécesfité de vous manquer de parole, & je vous conjure de me la pardonner. Je fuis perfuadé que vous êtes trop généreux pour me sçavoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a sauvé la vie. Vous le voyez, poursuivit-il, en me montrant, c'est ce seigneur qui m'a tiré d'un grand péril; & pour m'excuser encore mieux auprès de vous, je vous apprends que c'est un prince Italien qui malgre l'inegalité de nos conditions, veut bien épouter Florentine dont il est devenu amoureux. ...

k

12

0-

n-

fa-

igluis

dier du

'im-

lui

jazil.

vous

fille,

a ma-

n plus

volon

te

A ces dernieres paroles, Pédro demeura muet & confus. Les deux marchands ouvrirent de grands yeux, & parurent fort surpris: mais l'alguazil accoutumé à regarder les choses du mauvais côté; soupconna cette merveilleuse aventure d'être une sourberie où il y avoit à gagner pour lui. Il m'envisagea fort attentivement; & comme mes traits qui lui étoient inconnus, mettoient en défaut sa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureusement pour mon altesse Tome II.

il reconnut Moralés; & fe reffouvenant de l'avoir vui dans les prisons de Ciudad-Réal: Alt! ah l's'écria-t-il voici une de mes pratiques. Je remets ce gentilhomme, & je vous le donne pour un des plus parfaits fripons qui foient dans les royaumes & principautés d'Espagne. Allons bride en main, monfieur l'alguazil, dit Jerôme de Moyadas; ce garçon dont vous nous faites un fi mauvais portrait oft un domestique du prince. Fort bien, répartit l'alguazil. Je n'en veux pas davantage pour sçavoir à quoi m'en tenir. Je juge du maître par le valet. Je ne doute pas que ces galans ne foient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connois en pareil gibier; & pour vous faire voir que ces drûles font des aventuriers, je vais les mener en prison tout-à-l'heure. Je prétends leur menager un tête à tête avec monfieur le corrégidor, après quoi ils sentiront que tous les coups de fouet n'ont point encore été donnés. Halte-là, monfieur l'officier, reprit le vieillard. Ne poussons pas l'affaire si loin. Vous ne craignez pas vous autres messieurs de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne souroit-il être un fourbe, sans que son maître le soit? Est-il nouveau de voir des fripons au service des princes? Vous moquez-vous avec vos princes, interrompit l'alguazil. Ce jeune homme est un intriguant, fur ma parole, & je l'arrête de par le roi, de même que ion camarade. L'ai vingt archers

C

1

6

1-|C

1

1n.

3-

fi

e.

IX F.

te

015

ue

ds

le

us

rit

in.

urs

ne.

de

ous

pit

nt, de

ers la à la porte qui les traîneront à la prison, s'ils ne s'y laissent pas conduire de bonne grace. Allons, mon prince, me dit il ensuite, marchons.

Je fus étourdi de ces paroles, ainfi que Moralés, & notre trouble nous rendit suspects à Jerôme de Moyadas, ou plutôt nous perdit dans fon esprit, Il jugea bien que nons l'avions voulu tromper, Il prit pourtant dans cette occasion le parti que devoit prendre un galant homme: Monfieur l'officier, dit-il à l'alguazil, vos soupçons peuvent être faux s peut-être ne sont ils que trop veritables, Quoiqu'il en soit, n'approfondissons point cela, Que ces deux jeunes cavaliers fortent & se retirent où ils voudront. Ne vous opposez point, je vous prie, à leur retraite, C'est une grace que je vous demande pour, m'acquitter envers eux de l'obligation que je Si je faisois ce que je dois, répondit l'alguazil, j'emprisonnerois ces messieurs, sans avoir égard à vos prieres; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que des ce moment ils fortiront de cette ville; car si je les rencontre demain, vive dieu, ils verront ce qui leur arrivera.

Lorsque nous entendimes dire, Moralés & moi, qu'on nous laissoit libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler avec fermeté, & soutenir que nous étions des perfonnes d'honneur; mais l'alguazil nous régar-

P 2

da de travers, & nous imposa filence. Je ne fçais pourquoi ces gens là ont un ascendant fur nous. Il fallut donc abandonner Florentine & la dot à Pedro de la Menbrilla, qui sans doute devint gendre de Jerôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade. Nous primes le chemin de Truxillo, avec la confolation d'avoir du moins gagné cent pistoles à cette aventure. Une heure avant la nuit, nous passames par un perit village, résolus d'aller coucher plus loin. Nous apperçumes une hôtellerie d'affez belle apparence pour ce lieu-là. L'hôte & l'hôtesse étoient à la porte assis sur de longues pierres. L'hôte grand homme fec & déja suranné racloit une mauvaise guitarre pour divertir sa femme, qui paroissoit l'écouter avec plaifir. Meffieurs nous cria l'hôte, lorsqu'il vit que vous ne nous arrêtions point, je vous conseille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, & vous n'y serez pas fi bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maison. Je vous y ferai bonne chere & à juste prix. Nous nous laissâmes persuader. Nous nous approchâmes de l'hôte & de l'hôtesse; nous les faluâmes, & nous étant assis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre des choses indifférentes. L'hôte se disoit officier de la fainte Hermandad, & l'hôtesse étoit une grosse réjouie qui avoit l'air de sçavoir bien vendre ses denrées.

Notre

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze cavaliers montés les uns sur des mules, les autres sur des chevaux. & fuivis d'une trentaine de mulets chargés de balots. Ah! que de princes, s'écria l'hôte, à la vue de tant de monde: où pourrai-je les loger tous. Dans un instant le village se trouva rempli d'hommes & d'animaux. Il y avoit par bonheur auprès de l'hôtellerie une vaste grange où l'on mit les mulets & les balots. Les mules & les chevaux des cavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils songerent moins à chercher des lits, qu'à se faire apprêter un bon repas. L'hôte & l'hôtesse, & une jeune servante qu'ils avoient, ne s'y épargnerent point. Ils firent main basse sur toute la volaille de leur bassecour. Cela joint à quelques civés de lapins & de matoux, & à une copieuse soupe aux choux faite avec du mouton, il y en eût pour tout l'équipage.

Nous regardions, Moralés & moi, ces cavaliers, qui de tems en tems nous envilageoient aufi. Enfin, nous liames convenation, & nous leur dimes que, s'ils le vouloient bien, nous souperions avec eux. Ils nous témoignerent que cela leur feroit plaisir. Nous voilà donc tous à table ensemble. Il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, & pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en usassent affez familierement avec lui, ne laissoient pas de marquer des déférences. Il est yrai que celui-

.

15

e

i-

it

re

P 3

là renoit le haut bout. Il parloit d'un ton de voix élevé. Il contredison même quelquefois d'un air cavalier les autres, qui bien loin de lui rendre la pareille, sembloient respecter ses opinions. L'entretien tomba par hazard sur l'Andalousie, & comme Moralés s'avisa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler lui dit : Seigneur cavalier, vous faites l'éloge de la ville où j'ai pris naissance, ou du moins je suis né aux environs, puisque le bourg de Mayréna m'a vu naître. Je vous dirai la même chose, lui répondit mon compagnon. Je suis aussi de Mayréna, & il n'est pas possible que je ne connoisse point vos parens, moi qui connois depuis l'Alcade, jusqu'aux dernieres personnes du bourg. De qui êtesvous fils? D'un honnête notaire, repartit le cavalier, de Martin Moralés. De Martin Moralés! s'écria mon camarade avec autant de joie que de surprise: Par ma foi, l'aventure est fort singuliere! vous êtes donc mon frere aîné Manuel Moralés? Justement, dit l'autre, & vous êtes apparemment, vous, mon petit frere Luis, que je laissai au berceau, quand abandonnai la maison paternelle? Vous m'avez nommé, repondit mon camarade. A ces mots, il se leverent de table tous deux, & s'embrasserent à plusieurs reprises. Ensuite le seigneur Manuel dit à la compagnie: Messieurs, cet événement est tout-à-fait merveilleux: le hazard veut que je rencontre & reconnoisse un frere que je n'ai point vu depuis plus plus de vingt années pour le moins. Permettez que je vous le présente. Alors tous les cavaliers, qui par bienféance se tenoient debout. saluerent le cadet Moralés, & l'accablerent d'embrassades. Après cela, on se remit à table, & l'on y demeura toute la nuit. On ne fe coucha point. Les deux freres s'affirent l'un auprès de l'autre, & s'entretinrent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives Della empair

buvoient & se réjouissoient.

d

1-

es 80

le

efil-

re-

uis lus

Luis eut une longue conversation avec Manuel, & me prenant ensuite en particulier, il me dit: Tous ces cavaliers sont des domestiques du comte de Montanos, que le roi a nommé depuis peu à la viceroyauté de Mayorque. Ils conduisent l'équipage du viceroi à Alicante, où ils doivent s'embarquer. Monfrere, qui est devenu intendant de ce seigneur, m'a proposé de m'emmener avec lui, & sur la répugnance que je lui ai témoigné que j'avois à vous quitter, il m'a dit que si vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, pourfuivit-il, je te conseille de ne pas dédaigner ce parti. Allons ensemble à l'isle de Mayorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y resterons, & si nous ne nous y plaisons point, nous reviendrons en Espagne.

J'acceptai volontiers la proposition. Nous nous joignimes le jeune Moralés & moi aux officiers du comte, & nous partimes avec eux de l'hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville

d'Alicante, où j'achetai une guitarre, & mefis faire un habit fort propre avant l'embarquement, Je ne pensois plus à rien qu'à l'isle de Mayorque, & Luis Moralés étoit dans la même disposition. Il sembloit que nous eusfions renoncé aux friponneries. Il faut dire la verité; nous voulions passer pour honnêtes gens parmi les cavaliers avec qui nous étions, & cela tenoit nos génies en respect. Enfin, nous nous embarquâmes gaiement, & nous nous flattions d'être bien tôt à Mayorque; mais à peine fûmes-nous hors du golfe d'A. licante, qu'il survint une bourasque effroyable. l'aurois dans cet endroit de mon récit une occasion de vous faire une belle description de tempête, de peindre l'air tout en seu, de faire gronder la foudre, fifler les vents, foulever les flots, & catera. Mais laissant à toutes ces fleurs de rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent & nous obligea de relâcher à la pointe de l'isle de la Cabréra. C'est une isle deserte, où il y a un petit fort, qui étoit alors gardé par cinq ou fix foldats, & par un officier qui nous reçut fort honnêtement.

Comme il nous falloit passer là plusieurs jours à raccommoder nos voiles & nos cordages, nous cherchâmes diverses sortes d'amusemens pour éviter l'ennui. Chacun suivoit ses inclinations; les uns jouoient à la prime, les autres s'amusoient autrement, & moi j'allois me promener dans l'isse avec ceux de nos cavaliers qui aimoient la promenade. C'étoit

là mon plaifir. Nous fautions de rocher en rocher, car le terrein est inégal, plein de pierres par tout, & l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous considérions ces lieux fecs & arides, & que nous admirions le caprice de la nature qui se montre féconde & stérile où il lui plaît, notre odorat fut faisi tout à coup d'une senteur agréable. Nous nous tournames auffi-tôt du côté de l'orient, d'où venoit cette odeur: & nous apperçûmes avec étonnement entre des rochers un grand rond de verdure de chevrefeuilles plus beaux & plus odorans que ceux même qui croissent dans l'Andalousie. Nous nous approchâmes volontiers de ces arbrisseaux charmans qui parfumoient l'air aux environs; & il fe trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une caverne très-profonde. Cette caverne étoit large & peu fombre. Nous descendimes au fond en tournant par des dégrés de pierres dont les extrémités étoient parées de fleurs, & qui formoient naturellement un escalier en limaçon. Lorsque nous fûmes en bas, nous vimes serpenter sur un sable plus jaune que l'or plusieurs, petits ruisseaux qui tiroient de leurs sources des goutes d'eau que les rochers distilloient sans cesse en dedans, & qui fe perdoient sous la terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire, & nous la trouvâmes si fraîche, que nous réfolûmes de revenir le jour suivant dans cet endroit, & d'y apporter quelques bouteilles

t is it

de vin, persuadés qu'on ne les boiroit point

là fans plaifir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu si agréable, & lorsque nous fûmes de retour au fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos eamarades une si belle découverte; mais le commandant de la forteresse nous dit qu'il nous avertissoit en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. pourquoi cela, lui-dis-je? y a-t-il quelque chose à craindre? Sans doute, me réponditil. Les corsaires d'Alger & de Tripoli descendent quelquefois dans cette isle, & viennent faire provision d'eau à cette fontaine. Ils y surprirent un jour deux soldats de ma garnison qu'ils firent esclaves. L'officier eut beau parler d'un air très-sérieux, il ne put nous persuader. Nous crûmes qu'il plaisantoit, & dès le lendemain, je retournai à la caverne avec trois cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même fans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le jeune Moralés ne voulut point être de la partie. Il aima mieux, austi-bien que son frere, demeurer à jouer dans le fort.

Nous descendimes au fond de l'antre comme le jour précédent, & nous simes rafraîchir dans les ruisseaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieusement, en jouant de la guitarre & en nous entretenant avec gaieté, nous vîmes paroître au haut de la caverne plu-

plusieurs hommes qui avoient des moustaches épaisses, des turbans, & des habits à la Turque. Nous nous imaginames que c'étoit une partie de l'équipage & le commandant du fort qui s'étoient ainfi déguisés pour nous faire peur. Prévenus de cette pensée, nous nous mîmes à rire, & nous en laissames descendre jusqu'à dix, sans songer à notre désense. Nous sûmes bien-tôt tristement désabusés, & nous connûmes que c'étoit un corsaire qui venoit avec fes gens nous enlever : Rendez-vouz, chiens, nous cria-t-il en langue Castillane, ou bien vous allez tous mourir. En même-tems, les hommes qui l'accompagnoient nous coucherent en joue avec des carabines qu'ils portoient, & pous aurions essuyé une beile décharge, si nous eussions fait la moindre réfistance; mais nous fûmes affez fages pour n'en faire aucune. Nous préféraines l'esclavage à la mort. Nous donnâmes nos épées au pirate. Il nous fit charger de chaînes & conduire à fon vaisseau qui n'étoit pas loin de-là. Puis mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'est de cette maniere que nous sûmes justement punis d'avoir négligé l'avertissement de l'officier de la garnison. La premiere chose que sit le corsaire, sut de nous souiller & de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne capture pour lui. Les deux cens pistoles des bourgéois de Placentia, les cent que Moralés avoit reçues de Jerôme de Moyadas, & dont par malheur j'étois chargé, tout cela

3

٤,

ie.

me fut raffé sans miséricorde. Mes compagnons avoient aussi la bourse bien garnie. Enfin c'étoit un excellent coup de filet. Le pirate en paroissoit tout réjoui, & le bourreau ne se contentoit pas de nous enlever nos especes, il nous insultoit par des railleries que nous fentions beaucoup moins que la nécessité de les souffrir. Après mille plaisanteries, & pour se moquer de nous d'une autre façon, il se fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, & que ses gens avoient eu foin d'emporter. Il se mit à les vuider avec eux. & à boire à notre fanté

par dérifion donos agon maiongaginosas! Pendant ce tems-là mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ce qui se passoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur esclavage qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'isle de Mayorque, où ils avoient compté qu'ils meneroient une vie délicieuse. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti, & moins consterné que les autres, je liai conversation avec le railleur. J'entrai même de bonne grace dans ses plaisanteries. Ce qui lui plut. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractere de ton esprit. Et dans le tond, au lieu de gémir & de foupirer, il vaut mieux s'armer de patience & s'accommoder au tems. Joue-nous un petit air, continua-t-il, en voyant que je portois une guitarre. Voyons ce que tu sçais faire. Je lui obéis, dès qu'il m'eut fait délier les bras: bras, & je commençai à jouer de la guitarre d'une maniere qui m'attira ses applaudissemens. Il est vrai que je jouois assez bien de cet instrument. Je chantai aussi, & l'on ne sut pas moins satissait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaisseau témoignerent par des gestes admiratifs le plaisir qu'ils avoient eu à m'entendre; ce qui me sit juger qu'en matiere de musique ils n'étoient pas sans goût. Le pirate me dit à l'oreille que je ne serois pas un esclave malheureux, & qu'avec mes talens je pouvois compter sur un emploi qui rendroit ma captivité très-sup-

portable.

e

15

1-

ec

ce

ne

on de

&

etit

ire.

as;

Je sentis quelque joie à ces paroles; mais toutes flatteuses qu'elles étoient, je ne laissois pas d'avoir des inquiétudes fur l'occupation dont le corsaire me faisoit sête, J'apprehendois qu'elle ne fût pas de mon goût. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de personnes assemblées pour nous voir: & nous n'avions pas encore débarqué, qu'ils pousserent mille cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentissoit du son confus des trompettes, des flûtes morisques, & d'autres instrumens dont on se sert en ce pays-là. Ce qui formoit une symphonie plus bruyante qu'agréable. La cause de ces réjouisfances étoit un faux bruit qu'on avoit répandu dans la ville. On avoit oui dire que le renégat Méhémet, ainsi se nommoit notre pirate, avoit péri en attaquant un gros vaif-Tome II.

feau Genois; de forte que tous ses parens & ses amis informés de son retour s'empres-

soient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eumes pas mis pied à terre, qu'on me conduifit avec tous mes compagnons au palais du bacha Soliman, où un écrivain chrétien, nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion & nos talens. Alors Méhémet me montrant au bacha, lui vanta ma voix, & lui dit qu'avec cela je jouois de la guitarre à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choisir pour son service. Je sus donc reservé. pour son ferrail, où l'on me conduifit pour m'installer dans l'emploi qui m'étoit destiné. Les autres captifs furent menés dans une place publique & vendus suivant la coutume. Ce que Méhémet m'avoit prédit dans le vaiffeau, m'arriva. J'éprouvai un heureux fort. Je ne fus point livré aux gardes des prisons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman bacha, par distinction, me fit mettre dans un lieu particulier avec cinq ou fix esclaves de qualité, qui devoient incessamment être rachetés, & à qui l'on ne donnoit que de légers travaux. On me chargea du soin d'arroser dans les jardins les orangers & les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation. Aussi j'en rendis grace à mon étoile, & je pressentis, sans sçavoir pourquoi, que je ne serois pas matheureux chez Soliman.

Ce bacha, il faut que j'en fasse le portrait, étoit un homme de quarante ans, bien fait de sa personne, fort poli & fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite un Cachemirienne qui par son esprit & par sa beauté s'étoit acquis un empire absolu sur lui. Il l'aimoit jusqu'à l'idolâtrie. Il la régaloit tous les jours de quelque fête nouvelle: tantôt d'un concert de voix & d'instrumens, & tantôt d'une comédie à la maniere des Turcs, ce qui suppose des poëmes dramatiques où la pudeur & la bienséance n'étoient pas plus respectées que les regles d'Aristote. La favorite qui s'appelloit Farrukhnaz aimoit passionnément ces spectacles. Elle faifoit même quelquefois représenter par ses semmes des pieces Arabes devant le bacha. Elle y jouoit des rôles elle-même & charmoit tous les spectateurs par la grace & la vivacité qu'il y avoit dans fon action. Un jour que j'étois parmi les muficiens à une de ces representations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitarre & de chanter tout seul dans un entre acte. J'eus le bonheur de plaire à Soliman, Il m'applaudit non-seulement par des battemens de mains, mais même de vive voix; & la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

n

1-

1.

es

ce

on

oi,

an.

Ce

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arrosois des orangers dans les jardins, il passa près de moi un eunuque qui, sans s'arrêter ni me rien dire, jetta un billet à mes pieds. Je le ramassai avec un trouble mêlé de plaisir & de crainte. Je me couchai par terre, de peur d'être apperçu des fenêtres du serrail; &, me cachant derriere des caisses d'orangers, j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un assez grand prix, & ces paroles en bon Castillan: Jeune chrétien, rends graces au ciel de ta captivité. L'amour & la fortune la rendront heureuse; l'amour, si tu es s'ensible aux charmes d'une belle personne, & la fortune, si tu as le

courage de mépriser toutes sortes de périls.

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fût de la sultane favorite; le stile & le diamant me le persuaderent. Outre que je ne fuis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la maîtresse d'un grand seigneur, & plus encore l'espérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour ma rançon, tout cela me fit former le dessein d'éprouver cette aventure, quelque danger qu'il y eût à courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt en attendant qu'elle m'en ouvrit les chemins: car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point là, & qu'elle feroit plus de la moitié des frais. Je ne me trompois pas: le même eunuque qui avoit passé près de moi, re-passa une heure après & me dit: Chrétien, as-tu fait tes réflexions, & auras-tu la hardiesse de me suivre? Je répondis qu'oni. Eh bien, réprit-il, le ciel te conserve. Tu me revertas demain dans la matinée. Tiens-toi prêt à te laisser conduire. En parlant de cette sorte,

il se retira. Le jour suivant, je le vis en esset reparoître sur les huit heures du matin. Il me sit signe d'aller à lui. Je le joignis, & il me mena dans une salle, où il y avoit un grand rouleau de toile qu'un autre eunuque & lui venoient d'apporter là, & qu'ils devoient porter chez la sultane pour servir à la décoration d'une piece Arabe qu'elle préparoit pour le bacha.

Les deux eunuques me voyant disposé à faire tout ce qu'on voudroit, ne perdirent point de tems. Ils déroulerent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long; puis au hazard de m'étouffer, ils la roulerent de nouveau & m'envelopperent dedans; ensuite la prenant chacun par un bout, ils me porterent ainsi impunément jusques dans la chambre où couchoit la belle Cachemirienne. Elle étoit seule avec une vieille esclave dévouée à ses volontes. Elles déroulerent toutes deux la toile, & Farrukhnaz à ma vue fit éclater des transports de joie qui découvroient bien le genie des femmes de son pays. Tout hardi que j'étois naturel'ement, je ne pus me voir tout-à-coup transporté dans l'appartement secret des femmes, sans sentir un peu de frayeur. La dame s'en apperçut bien, & pour dissiper ma crainte, Jeune homme, me dit-elle, n'apprehende rien. Soliman vient de partir pour sa maison de campagne. Il y sera toute la journée. Nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me raffurerent & me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plu, poursuivitelle, & je prétends adoucir la rigueur de votre esclavage. Je vous crois digne des sentimens que j'ai conçus pour vous. Quoique sous les habits d'un esclave vous avez un air noble & galant qui fait connoître que vous n'êtes point une personne du commun. Parlez-moi confidemment. Dites-moi qui vous êtes. Je scais bien que les captifs qui ont de la naissance, déguisent leur condition pour être rachetés à meilleur marché. Mais vous êtes dispensé d'en user de la sorte avec moi, & même ce seroit une précaution qui m'offenseroit, puifque je vous promets votre liberté. Soyez donc fincere, & m'avouez que vous êtes un jeune homme de bonne maison. Effectivement, madame, lui répondis je, il me siéroit mal de payer vos bontés de diffimulation. Vous voulez absolument que je vous découvre ma qualité. Il faut vous satisfaire Je suis fils d'un grand d'Espagne. Je disois peut-être la vérité. Du moins la sultane le crut, & s'applaudiffant d'avoir jetté les yeux sur un cavalier d'importance, elle m'assura qu'il ne tiendroit pas à elle que nous ne nous vissions fouvent en particulier. Nous eûmes ensemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amusante. Elle sçavoit plufieurs langues, & fur-tout la Castillane qu'elle parloit assez bien. Lorsqu'elle jugea qu'il étoit toit tems de nous séparer, je me mis par son ordre dans une grande corbeille d'osier couverte d'un ouvrage de soye sait de sa main. Puis les deux esclaves, qui m'avoient apporté, furent appellés; & ils me remporterent comme un présent que la favorite envoyoit au bacha. Ce qui est sacré pour tous les hommes com-

mis à la garde des femmes.

C

e

1-

12

ls

re

&

in

ne

ns n-

vu

ulle

é-

oit

Nous trouvâmes Farrukhnaz & moi d'autres moyens encore de nous parler, & cette aimable captive m'inspira peu à peu autant d'amour qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence fut secretre pendant deux mois, quoiqu'il soit fort difficile que dans un serrail les mysteres amoureux échappent long-tems aux argus. Mais un contre-tems dérangea nos petites affaires, & ma fortune changea de face entierement. Un jour que dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un spectacle, j'avois été introduit chez la sultane. & que je m'entretenois avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la ville, survint. Il entra fi brusquement dans l'appartement de sa favorite, que la vieille esclave eut à peine le tems de nous avertir de son arrivée. J'eus encore moins le loifir de me cacher. Ainfi, je fus le premier qui s'offrit à la vue du bacha.

Il parut fort étonné de me voir, & ses yeux tout à-coup s'allumerent de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchoit à son dernier moment, & je m'imaginois être déja dans

dans les supplices. Pour Farrukhnaz, je m'apperçus à la vérité qu'elle étoit effrayée; mais au lieu d'avouer son crime, & d'en demander pardon, elle dit à Soliman: Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences sans doute me condamnent, & je semble vous faire une trahison digne des plus horribles châtimens. J'ai fait venir ici ce jeune captif: & pour l'introduire dans mon appartement, j'ai employé les mêmes artifices dont je me serois servie, fi j'eusse eu pour lui un amour bien violent. Cependant, & j'en atteste notre grand prophête, malgré ces démarches, je ne vous suis point infidele. J'ai voulu entretenir cet esclave chrétien pour le détacher de sa secte, & l'engager à suivre celle des croyans. J'ai trouvé en lui une réfistance à laquelle je m'étois bien attendue. J'ai toutefois vaincu ses préjugés, & il vient de me promettre qu'il embrassera le Mahométisme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, sans avoir égard à la conjoncture dangereuse où je me trouvois: mais dans l'accablement où j'avois l'esprit, touché du péril où je voyois une semme que j'aimois; & tremblant encore plus pour moi-même, je demeurai interdit, & confus. Je ne pus prosérer une parole: & le bacha persuadé par mon silence que sa maîtresse ne disoit rien qui ne sût véritable, se laissa désarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point

point offensé; & que l'envie de faire une chose agréable au prophête a pu vous engager à hazarder une action si délicate. J'excuse donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout à l'heure le turban. Aussi-tôt il sit venir un marabou. On me revêtit d'un habit à la Turque. Je sis tout ce qu'on voulut, sans que j'eusse la force de m'en désendre; ou, pour mieux dire, je ne sçavois ce que je faisois dans le désordre où étoient mes sens. Que de chrétiens auroient été aussi lâches que moi dans cetté occasion!

Après la cérémonie, je fortis du ferrail, pour aller fous le nom de Sidy Hally, exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la fultane: mais un de ses eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de fa part des pierreries pour deux mille sultanins d'or, avec un billet par lequel la dame m'affuroit qu'elle n'oublieroit jamais la généreuse complaisance que j'avois eue de me faire mahométan pour lui fauver la vie. Véritablement, outre les présens que j'avois reçus de Farrukhnaz, j'obtins par fon canal un emploi plus confidérable que le premier, & je devins en moins de fix à fept années un des plus riches renégats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que si j'assistois aux prieres que les mussulmans sont dans leurs mosquées, & remplissois les autres de-

voirs

voirs de leur religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je confervois une volonté déterminée de rentrer dans le sein de l'église; & pour cet effet, je me proposois de me retirer un jour en Espagne ou en Italie avec les richesses que j'aurois amassées. En attendant je vivois fort agréablement. J'étois logé dans une belle maison; j'avois des jardins superbes, un grand nombre d'esclaves, & de sort jolies femmes dans mon ferrail. Quoique l'usage du vin soit défendu en ce pays-là aux mahométans, il ne laissent pas, pour la plupart, d'en boire en secret. Pour moi, j'en bûvois fans façon, comme font tous les renégats. Je me fouviens que j'avois deux compagnons de débauche avec qui je passois souvent la nuit à table. L'un étoit Juif, & l'autre Arabe. Je les croyois honnêtes gens; & dans cette opinion je vivois avec eux fans contrainte. Un foir, je les invitai à souper chez moi. Il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois passionnément; nous lavâmes fon corps & l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'observe aux funerailles des mahométans. Ce que nous en faisions n'étoit pas pour tourner en ridicule la religion mufulmane; c'étoit seulement pour nous réjouir, & fatisfaire une folle envie qui nous prit dans la débauche de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me pensa perdre, comme vous l'allez voir. Le lendemain, il vint vint chez moi un homme qui me dit : Seigneur Sidy Hally; une affaire importante m'amene chez vous. Monsieur le cadi veut vous parler. Prenez, s'il vous plaît, la peine de venir chez lui tout à l'heure. Apprenezmoi, de grace, ce qu'il me veut, lui répondis-je. Il vous l'apprendra lui même, reprit-Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un marchand Arabe qui foupa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commise à l'occasion d'un chien que vous avez enterré. Vous sçavez bien de quoi il s'agit. C'est pour cela que je vous somme de comparoître aujourd'hui devant ce juge. Faute dequoi je vous avertis qu'il sera procédé criminellement contre vous. Il fortit en achevant ces paroles, & me laissa fort étourdi de cette sommation. L'Arabe n'avoit aucun fujet de se plaindre de moi, & je ne pouvois comprendre pourquoi ce traître m'avoit joué ce tour-là. La chose néanmoins méritoit quelque attention. Je connoissois le cadi pour un homme sévere en apparence, mais au fond peu scrupuleux, & de plus, avare. Je mis deux cens sultanins d'or dans ma bourse, & j'allai trouver ce juge. Il me fit entrer dans fon cabinet, & me dit d'un air rebarbatif: Vous êtes un impie, un facrilege, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un muffulman! quelle profanation! Est-ce donc ainsi que vous respectez nos cérémonies les plus faintes, & ne vous êtes-vous fait mahométan que pour vous moquer de nos pratiques millione in the second

13

nt

pratiques de dévotion? Monsieur le cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un si mauvais rapport, ce faux ami est complice de mon crime si c'en est un d'accorder les honneurs de la sépulture à un fidele domestique, à un animal qui possédoit mille bonnes qualités. Il aimoit tant les personnes de mérite & de distinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de son amitié. Il leur laisse tous ses biens par un testament qu'il a fait, & dont je suis l'exécuteur. Il legue à l'un vingt-écus, trente à l'autre, & il ne vous a point oublié, monseigneur, poursuivis-je, en tirant ma bourse; Voilà deux cens fultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le cadi à ce discours perdit sa gravité. Il ne put s'empêcher de rire; & comme nous étions seuls, il prit fans façon la bourse, & me dit en me renvoyant: Allez, feigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe & avec honneur un chien qui avoit tant de confidération pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen; & si cela ne me rendit pas plus sage, j'en devins du moins plus circonspect. Je ne sis plus de débauche avec l'Arabe, ni même avec le Juis. Je choisis pour boire avec moi un jeune gentilhomme de Livourne qui étoit mon esclave. Il s'appelloit Azarini. Je ne ressemblois point aux autres renégats, qui sont soussirir plus de maux aux esclaves chrétiens, que les Turcs même. Tous mes captifs at-

tendoient



Same & Section

3 3

Vol ILp 19



asmithso

tendoient assez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitois, à la vérité, si doucement, que quelquesois ils me disoient, qu'ils appréhendoient plus de changer de patron, qu'ils ne soupiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les personnes qui sont

dans l'esclavage.

Un jour les vaisseaux du bacha revinrent avec des prises considérables. Ils amenoient plus de cent esclaves de l'un & de l'autre Texe, qu'ils avoient enlevés fur les côtes d'Efougne. Soliman n'en garda qu'un très-petit nombre, & tout le reste fut vendu. Parrivai dans la place où la vente s'en faifoit, & j'achetai une fille Espagnole de dix à douze ans; elle pleuroit à chaudes larmes, & se désespéroit. l'étois surpris de la voir à son âge si sensible à sa captivité. Je lui dis en Castillan de modérer son affiction, & je l'assurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût le turban. La petite personne toujours occupée du sujet de sa douleur ne m'écoutoit pas. Elle ne faisoit que gémir, que se plaindre du fort, & de tems en tems elle s'écrioit d'un air attendri: Oh! ma mere, pourquoi fommes-nous séparées? Je prendrois patience, si nous étions toutes deux ensemble. En prononçant ces mots, elle tournoit sa vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, & qui les yeux baiffés attendoit dans un morne filence Tome II.

filence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille si la personne qu'elle regardoit étoit sa mere. Hélas! oui, seigneur, me répondit-elle, au nom de dieu, faites que je ne la quitte point. Eh bien, mon enfant, lui dis-je, si pour vous consoler, il ne faut que vous réunir l'une & l'autre, vous serez bientôt satisfaite. En même-tems je m'approchai de la mere, pour la marchander : mais je ne l'eûs pas sitôt envisagée, que je reconnus avec toute l'émotion que vous pouvez penser, les traits, les propres traits de Lucinde. Juste ciel! dis-je en moimême, c'est ma mere! je n'en scaurois douter. Pour elle, soit qu'un vif ressentiment de ses malheurs ne lui fit voir que des ennemis dans les objets qui l'environnoient, soit que mon habit me deguisât, ou bien que je fusse changé depuis douze années que je ne l'avois vue, elle ne me remit point. Après l'avoir aussi achetée, je la menai avec sa fille à ma maison.

Là, je voulus leur donner lé plaisir d'apprendre qui j'étois: Madame, dis je à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frappe point? Ma moustache & mon turban vous sont-ils méconnoître Raphaël votre sils? Ma mere tressaillit à ces paroles, me considéra, & me reconnut, & nous nous embrassames tendrement. J'embrassai ensuite sa sille, qui ne sçavoit peut-être pas plus qu'elle eût un frere, que je sçavois que j'avois une sœur.

fœur. Avouez, dis-je à ma mere, que dans toutes vos pieces de théâtre, vous n'avez pas une reconnoissance aussi parfaite que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle, en foupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir : mais ma joie se convertit en douleur. Dans quel état, hélas! vous retrouvai-je? Mon esclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux ... Ah! parbleu, madame, interrompis-je en riant, j'admire votre délicatesse. J'aime cela dans une comédienne. Eh, bon dieu, ma mere, vous êtes donc bien changée, fi ma métamorphose vous blesse si fort la vue. Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plutôt comme un acteur qui représente sur la scêne un rôle de Turc. Quoique renégat, je ne suis pas plus mussulman que je l'étois en Espagne; & dans le fond je me sens toujours attaché à ma religion. Quand vous sçaurez toutes les aventures qui me sont arrivés en ce pays-ci, vous m'excuserez. L'amour a fait mon crime. Je facrifie à ce dieu. Je tiens un peu de vous, je vous en avertis. Une autre raison encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaisir de me voir dans la fituation où je suis. Vous vous attendiez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuse, & vous trouvez dans votre patron un fils tendre, respectueux, & assez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, jusqu'à ce que nous faisissions l'occasion de retour-R 2 ner

e

5

r

a

)-

1-

us

an

3.

fi-

af-

fa

lle

ne

ur.

ner surement en Espagne. Demeurez d'ac-

quelque chofe le malbeur est bon.

Mon fils, me dit Lucinde, puisque vous avez dessein de repasser un jour dans votre pays, & d'y abjurer le Mahométisme, je suis toute consolée. Graces au ciel! continua-telle, je pourrai ramener saine & save en Castille votre sœur Béatrix. Oui, madame, m'écriai-je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plutôt qu'il nous sera possible rejoindre le reste de notre famille; car vous avez apparemment encore en Espague d'autres marques de votre fécondité? Non, dit ma mere, je n'ai que vous deux d'enfans, & vous sçaurez que Béatrix est le fruit d'un mariage des plus légitimes. En pourquoi, repris-je, avez vous donné à ma petite fœur cet avantage là sur moi? Comment avezvous pu vous résoudre à vous marier? Je vous ai cent fois entendu dire dans mon enfance que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres tems, d'autres foins, mon fils, repartit-elle; les hommes les plus fermes dans leurs résolutions, font sujets à changer, & vous voulez qu'une femme soit inébranlable dans les siennes? Je vais, poursuivit-elle, vous conter mon histoire depuis votre sortie de Madrid. Alors elle me fit le récit suivant que je n'oublierai jamais. Je ne veux pas vous priver d'une narration fi curieuse.

Il y a, dit ma mere, s'il vous en souvient, près de treize ans que vous quittâtes le jeune Léganez. Dans ce temps-là le duc de Médina Céli me dit qu'il vouloit un foir fouper en particulier avec moi. Il me marqua le jour. l'attendis ce seigneur. Il vint & je lui plus. Il me demanda le facrifice de tous les rivaux qu'il pouvoit avoir. Je lui accordai dans l'espérance qu'il me le payeroit bien. Il n'y manqua pas ; dès le lendemain, je reçus de lui des présens qui furent suivis de plufieurs autres qu'il me fit dans la fuite. Je craignois de ne pouvoir retenir longtems dans mes chaînes un homme d'un si haut rang; & j'appréhendois cela d'autant plus que je n'ignorois pas qu'il étoit échappé à des beautés fameuses, dont il avoit aussi-tôt rompu que porté les fers. Cependant loin de prendre de jour en jour moins de goût à mes complaifances, il sembloit plutôt y trouver un plaifir nouveau. Enfin j'avois l'art de l'amuser, & d'empêcher son cœur naturellement volage de se laiser aller à son penchant.

-

.

1-

se

es

e;

0-

ez

-185

ter

rid.

ou-

Ter

B

Il y avoit déja trois mois qu'il m'aimoit; & j'avois lieu de me flatter que son amour seroit de longue durée, lorsqu'une semme de mes amies & moi, nous nous rendimes à une assemblée où il étoit avec la duchesse son épouse. Nous y allions pour entendre un concert de voix & d'instrumens qu'on y faisoit. Nous nous plaçames par hazard assez près de la duchesse, qui s'avisa de trouver mauvais

R 3

que j'osasse paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de ses semmes, qu'elle me prioit de sortir promptement. Je sis une réponse brutale à la messagere. La duchesse irritée s'en plaignit à son époux, qui vint à moi lui même, & me dit: Sortez, Lucinde. Quand de grands seigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent point pour cela s'oublier. Si nous vous aimons plus que nos semmes, nous honorons nos semmes plus que vous, & toutes les sois que vous serez assez insolentes pour vouloir vous mettre en comparaison avec elles, vous aurez toujours la honte d'être traitées

avec indignité.

Heureusement le duc me tint ce cruel discours d'un ton de voix si bas qu'il ne fut point entendu des personnes qui étoient autour de nous. Je me retirai toute honteuse. & je pleurai de dépit d'avoir essuyé cet affront. Pour surcroît de chagrin, les comédiens & les comédiennes apprirent cette aventure dès le soir même. On diroit qu'il y a chez ces gens là un démon qui se plaît à rapporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante: une comédienne vient-elle de paffer bail avec un riche galant? la troupe en est aussi tôt informée. Tous mes camarades scurent done ce qui s'étoit passé au concert, & dieu sçait s'ils se réjouirent bien à mes dépens. Il regne parmi

parmi eux un esprit de charité qui se maniteste dans ces sortes d'occasions. Je me mis pourtant au-dessus de leurs caquets, & je me consolai de la perte du duc de Médina Céli; car je ne le revis plus chez moi, & j'appris même peu de jours après qu'une chanteuse en

avoit fait la conquête.

23

er

n

ne

ne

au

n-

ne

ait

me

m

Lorsqu'une dame de théâtre a le bonheur d'être en vogue, les amans ne scauroient lui manquer: & l'amour d'un grand feigneur ne durât-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obsédée d'adorateurs, fitôt qu'il fut notoire à Madrid que le duc avoit cessé de me voir. Les rivaux que je lui avois facrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule sur les rangs; je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs. Je n'avois jamais été tant à la mode. De tous les hommes qui briguoient mes bonnes graces, un gros Allemand gentilhomme du duc d'Offune me parut un des plus empresses. Ce n'étoit pas une figure fort aimable: mais il s'attira mon attention par un millier de pistoles qu'il avoit amassées au service de fon maître, & qu'il prodigua pour mériter d'être fur la liste de mes amans fortunés. Ce bon sujet se nommoit Brutandors. Tant qu'il fit de la dépense, je le reçus favorablement; des qu'il fut ruiné, il trouva ma porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la comédie pendant le spectacle. l'étois derriere le théâtre. Il voulut voulut me faire des reproches. Je lui ris au nez. Il se mit en colere, & me donna un foufflet en franc Allemand. Je poussai un grand cri. J'interrompis l'action. Je parus fur le théâtre, & m'adressant au duc d'Ossune qui étoit ce jour-là à la comédie avec la duchesse sa femme; je lui demandai justice des manieres germaniques de son gentilhomme. Le duc ordonna de continuer la comédie, & dit qu'il entendroit les parties, quand on auroit achevé la piece. D'abord quelle fut finie, je me présentai fort émue devant le duc, & j'exposai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour sa défense; il dit qu'au lieu de se repentir de ce qu'il avoit fait, il étoit homme à recommencer. Parties ouies, le duc d'Ossune dit au Germain: Brutandorf. je vous chasse de chez moi, & vous défends de paroître à mes yeux, non pour avoir donné un soufflet à une comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre maître & à votre maîtresse, & avoir ofé troubler le spectacle en leur présence.

Ce jugement me demeura fur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassoit pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'imaginois qu'une pareille offense faite à une comédienne, devoit être aussi séverement punie qu'un crime de leze majesté, & j'avois compté que le gentilhomme subiroit une peine afflictive. Ce désagréable évenement

me trompa, & me fit connoître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils représentent. Cela me dégoûta du théâtre. Je résolus de l'abandonner, & d'aller vivre loin de Madrid. Je choifis la ville de Valence pour lieu de ma retraite, & je m'y rendis incognito avec la valeur de vingt mille ducats que j'avois tant en argent qu'en pierreries; ce qui me parut plus que suffisant pour m'entretenir le reste de mes jours, puisque j'avois dessein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maison, & pris pour mes domestiques une femme & un page, à qui je n'étois pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un officier de chez le roi, & je dis que je venois m'établir à Valence, sur la réputation que ce séjour avoit d'être un des plus agréables d'Espagne. Je ne voyois que très-peu de monde; & je tenois une conduite fi réguliere, qu'on ne me foupconna point d'avoir été comédienne. Malgré pourtant le soin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un gentilhomme qui avoit un château près de Paterna. C'étoit un cavalier affez bien fait, de trente-cinq à quarante ans; mais un noble fort endetté. Ce qui n'est pas plus rare dans le royaume de Valence, que dans beaucoup d'autres pays.

Ce seigneur Hidalgo trouvant ma personne à son gré, voulut sçavoir si d'ailleurs j'étois son fait. Il découpla des grisons pour courir aux enquêtes, & il eut le plaisir d'apprendre

e

e

at

16

par leur rapport qu'avec un minois peu dégoûtant, j'étois une douairiere affez opulente. Là-dessus jugeant que je lui convenois, il envoya bien-tôt chez moi une bonne vieille, qui me dit de sa part que charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit sa soi, & qu'il étoit prêt à me conduire à l'autel, si je voulois bien devenir sa semme. Je demandai trois jours pour me consulter là-dessus. Je m'informai du gentilhomme; & le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me celât point l'état de ses assaires, me détermina sans peine à l'épouser

peu de tems après.

Don Manuel de Xérica, (c'est ainsi que mon époux s'appelloit,) me mena d'abord à son château, qui avoit un air antique, dont il étoit fort vain. Il prétendoit qu'un de ses ancêtres l'avoit autrefois fait bâtir; & il concluoit de-là qu'il n'y avoit point de maison plus ancienne en Espagne, que celle de Xérica. Mais un fi beau titre de noblesse alloit être détruit par le tems; le château, étayé en plufieurs endroits, menaçoit ruine. Quel bonheur pour don Manuel de m'avoir époufée! La moitié de mon argent fut employé aux réparations, & le reste servit à nous mettre en état de faire une brillante figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainsi dire, dans un nouveau monde. Changée en nymphe de château, en dame de paroisse. Quelle métamorphose! J'étois trop bonne actrice, pour ne pas foutenir la splendeur que mon rang

t

C

fi

di

de

rang répandoit fur moi. Je prenois de grands airs, des airs de théâtre, qui faifoient concevoir dans le village une haute opinion de ma naissance. Qu'on se seroit égayé à mes dépens, si l'on eût été au fait sur mon compte ! La noblesse des environs m'auroit donné mille brocards, & les paysans auroient bien rabattu

des respects qu'ils me rendoient.

n

it

yé

el

u-

yž

et-

ans

ans

ohe

elle

non rang

Il y avoit déja près de six années que je vivois fort heureuse avec don Manuel, lorsqu'il mourut. Il me laissa des affaires à débrouiller & votre sœur Béatrix qui avoit quatre ans passes. Le château qui étoit notre unique bien, se trouva par malheur engagé à plusieurs créanciers, dont le principal se nommoit Bernard Astuto. Qu'il soutenoit bien son nom! Il exerçoit à Valence une charge de procureur, qu'il remplissoit en homme consommé dans la procédure, & qui même avoit étudié en droit pour apprendre à mieux faire des injustices. Le terrible créancier! Un château fous la griffe d'un semblable procureur, eit comme une colombe dans les ferres d'un milan. Aussi le seigneur Astuto, dès qu'il sçut la mort de mon mari, ne manqua pas de for-Il l'auroit indubimer le fiége du château. tablement fait fauter par les mines que la chicane commençoit à faire, si mon étoile ne s'en fût mêlée: mais mon bonheur voulut que l'affiégeant devint mon esclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au sujet de ses poursuites. Je n'épargnai rien, je l'ayoue, pour lui donner de l'amour; & l'envie de fauver ma terre, me fit essayer sur lui tous les airs de visage qui m'avoient tant de fois si bien réussi. Avec tout mon sçavoir faire, je craignois de rater le procureur. Il étoit si enfoncé dans fon métier, qu'il ne paroissoit pas fusceptible d'une amoureuse impression. Cependant ce fournois, ce grimaud, ce gratte-papier, prenoit plus de plaifir que je ne pensois à me regarder; Madame, me dit-il, je ne sçais point faire l'amour. Je me suis toujours tellement appliqué à ma profession, que cela m'a fait negliger d'apprendre les Us & coûtumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'effentiel; & pour venir au fait, je vous dirai que si vous voulez m'épouser, nous brûlerons toute la procédure: j'écarterai les créanciers qui se sont joints à moi pour faire vendre votre terre. Vous en aurez le revenu. & votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix & le mien ne me permirent pas de balancer. J'acceptai la proposition. Le procureur tint sa promesse. Il tourna ses armes contre les autres créanciers, & m'affura la possession de mon château. C'étoit peut-être la premiere fois de sa vie qu'il ent bien servi la veuve & l'orphelin.

Je devins donc procureuse, sans toutesois cesser d'être dame de paroisse: mais ce noule mariage me perdit dans l'esprit de la noblesse de Valence. Les semmes de qualité G

e

G

it

n.

t-

ne

1,

115

n,

es

g.

nır

é-

ont

re.

ien

tai

ro-

res

non

fois

or-

fois

lou-

no-

alité

me

ane regarderent comme une personne qui avoit dérogé, & ne voulurent plus me voir. Il fal-'lut m'en tenir au commerce des bourgeoises. Ce qui ne laissa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étois accoutumée depuis fix ans à ne fréquenter que des dames de distinction; je m'en consolai pourtant bientôt. Je fis connoissance avec une greffiere, & deux procureuses, dont les caracteres étoient fort plaifans. Il y avoit dans leurs manieres un ridicule qui me réjouissoit. Ces petites demoiselles se croyoient des fommes hors du commun. Helas! disois-je quelquesois en moi-même, quand je les voyois s'oublier; voilà le monde. Chacun s'imagine être audessus de son voisin. Je pensois qu'il n'y avoit que les comédiennes qui se méconnussent. Les bourgeoises, à ce que je vois, ne sont pas plus raisonnables. Je voudrois pour les punit, qu'on les obligeat à garder dans leurs maifons les portraits de leurs ayeux. Mort de ma vie, elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé.

Après quatre années de mariage, le seigneur Bernard Astuto tomba malade, & mourut sans ensans. Avec le bien dont il m'avoit avantagée en m'épousant & celui que je possédois déja, je me vis une riche douairiere. Aussi j'en avois la réputation; & sur ce bruit un gentilhomme Sicilien nommé Colifichini résolut de s'attacher à moi pour me ruiner, ou pour m'épouser. Il me laissa la préserence. Il étoit venu de Palerme pour voir

Fome II. S YES-

l'Epagne; & après avoir satisfait sa curiosité, il attendoit, disoit-il, à Valence l'occasion de repasser en Sicile. Le cavalier n'avoit pas vingt-cinquans. Il étoit bien sait, quoique petit, & sa figure ensin me revenoit. Il trouva moyen de me parler en particulier, & je vous l'avouerai franchement, j'en devins solle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De son côté, le petit sripon se montra sort épris de mes charmes. Je crois, dieu me pardonne, que nous nous serions mariés sur le champ, si la mort du procureur encore toute recente m'eût permis de contracter si-tôt un nouvel engagement. Mais depuis que je m'étois mise dans le goût des hyménées, je gardois des mesures avec le monde:

Nous convînmes donc de différer notre mariage de quelque-tems par bienféance. Cependant Colifichini me rendoit des foins; & fon amour, loin de se rallentir, sembloit devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garcon n'étoit pas trop bien en argent comptant. Je m'en apperçus, & il ne manqua plus d'especes. Outre que j'avois presque deux sois son âge, je me souvenois d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeunesse, & je regardois ce que je donnois comme une façon de restitution qui acquittoit ma conscience. Nous attendîmes le plus patiemment qu'il nous fut possible, le tems que le respect humain prescrit aux veuves pour se remarier. Lorsqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous

Nous nous retirâmes ensuite dans mon château, où je puis dire que nous y vêcûmes pendant deux années, moins en époux qu'en tendres amans: mais, helas! nous n'étions pas unis tous deux pour être long-tems si heureux! une pleuresse emporta mon cher

Colifichini.

-

n

r

is

1-

t-

it

it

1-

15

s. us

l'interrompis en cet endroit ma mere. Eh quoi, madame! lui dis-je, votre troisieme époux mourut encore? il faut que vous foyez une place bien meurtriere. Que voulez-vous. mon fils, me répondit-elle? Puis-je prolonger des jours que le ciel a comptés? Si j'ai perdu trois maris, je n'y sçaurois que faire. J'en ai fort regretté deux. Celui que j'ai le moins pleur, c'est le procureur. Comme je ne l'avois époufée que par intérêt, je me confolai facilement de sa perte. Mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que quelques mois après sa mort, je voulus aller voir par moi-même auprès de Palerme une maison de campagne qu'il m'avoit assignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour passer en Sicile; mais nous avons été prises sur la route par les vaisseaux du bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureusement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on vouloit nous vendre. Sans cela nous ferions tombés entre les mains de quelque patron barbare, qui nous auroit maltraites, & chez qui peut-être nous aurions été toute notre vie en esclavage, sans que vous

eussiez entendu parler de nous.

Tel fut le récit que fit ma mere. Après quoi, messieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma maison, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit. Ce qui se trouva fort de son goût; elle avoit une habitude d'aimer formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui falloit absolument un amant ou un mari; elle jetta d'abord les yeux fur quelques-uns de mes esclaves; mais Hally Pegelin, renégat grec, qui venoit quelquefois au logis, attira bien-têt toute fon attention. Elle concut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini; & elle étoit si stilée à plaire aux hommes, qu'elle trouva le secret de charmer encore celui-là. Je ne fis pas semblant de m'appercevoir de leur intelligence. Je ne songeois alors qu'à m'en retourner en Espagno. Le bacha m'avoit deja permis d'armer un vaisseau, pour aller en course faire le pirate. Cet armement m'occupoit, & huit jours devant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde: Madame, nous partirons d'Alger incessamment; nous allons perdre de vue ce séjour que vous derestez.

Ma mere pâlit à ces paroles, & garda un filence glacé. J'en fus étrangement furpris. Que vois-je, lui dis-je? d'où vient que vous m'offrez un visage épouvanté? Il semble que je vous afflige, au lieu de vous causer de la joie. Je croyois vous annoncer une nouvelle

agréable,

agréable, en vous apprenant que j'ai tout difposé pour notre départ. Est-ce que vous ne fouhaiteriez pas de repasser en Espagne? Non, mon fils, je ne le souhaite plus, repondit ma mere. J'y ai eu tant de chagrin que j'y renonce pour jamais. Qu'entends-je, m'écriai-je avec douleur? Ah! dites plutôt que c'est l'amour qui vous en détache. Quel changement! ô ciel. Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout ce qui se présentoit à vos regards vous étoit odieux; mais Hally Pégelin vous a mise dans une autre disposition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde; j'aime ce renégat, & j'en veux faire mon quatrieme époux. Quel projet! interrompis-je avec horreur. Vous épouser un musulman ! Vous oubliez que vous êtes chrétienne; ou plutôt vous ne l'avez été jusqu'ici que de nom. Ah! ma mere, que me faites-vous envifager, Vous avez résolu votre perte. Vous allez faire volontairement ce que je n'ai fait que par nécessité.

9

it fi

72:

ne

ur

ėn

oit

ler

oc-

ve.

ons

de

fi-

pris.

vous

que

e la

velle

able,

Je lui tins bien d'autres discours encore pour la détourner de son dessein: mais je la haranguai sort inutilement; elle avoit pris son parti; elle ne se contenta pas même de suivre son mauvais penchant, & de me quitter pour aller vivre avec ce renégat; elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y opposai. Ah! malheureuse Lucinde, lui dis-je, si rien n'est capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute seule à la sureur qui vous possede. N'entrainez point une jeune

5

innocente dans le précipice où vous courez vous jetter. Lucinde s'en alla sans répliquer. Je crus qu'un reste de raison l'éclairoit & l'empêchoit de s'obstiner à demander sa fille. Que je connoissois mal ma mere! Un de mes esclaves me dit deux jours aprés: Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pégelin vient de me faire une confidence dont vous ne seauriez trop tôt profiter. Votre mere a changé de religion; & pour vous punir de lui avoir refusé Béatrix, elle a formé la résolution d'avertir le bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon eselave me disoit. J'avois eu le tems d'étudier la dame; & je m'étois apperçu qu'à force de jouer des rôles sanguinaires dans les tragédies, elle s'étoit familiarifée avec le crime. Elle m'auroit fort bien fait bruler tout vif. & je ne crois pas qu'elle eût été plus sensible à ma mort, qu'à la catastrophe d'une piece de théâtre.

Je ne voulus donc point negliger l'avis que me donnoit mon esclave. Je pressai mon embarquement. Je pris des Turcs selon la courume des corsaires d'Alger qui vont en course; mais je n'en pris seulement que ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre suspect, & je sortis du port le plutôt qu'il me sut possible avec tous mes esclaves & ma sœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oubliai pas d'emporter en même-tems ce que j'avois d'argent & de pierreries. Ce qui pouvoit monter à la valeur

valeur de fix mille ducats. Lorsque nous fâmes en pleine mer, nous commençames par nous affurer des Turcs. Nous les enchaînames facilement, parce que mes esclaves étoient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent fi. tavorable, que nous gagnames en peu de tems les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureusement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le pere de mon esclave Azarini se trouva par hazard ou par curiosité parmi les spectateurs. Il considéroit attentivement tous mes captifs, à mesure qu'ils mettoient pied à terre; mais quoiqu'il cherchât en eux les traits de son fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de transports! que d'embarrassemens suivirent leur reconnoissance, quand ils vinrent tous deux à se reconnoître [

Si-tôt qu'Azarini eut appris à son pere qui j'étois, & ce qui m'amenoit à Livourne, le vieillard m'obligea de même que Béatrix à prendre un logement chez lui. Je passerai sous silence le détail de mille choses qu'il me sallut saire pour rentrer dans le sein de l'église; je dirai seulement que j'abjurai le Mahométisme de meilleure soi que je ne l'avois embrassé. Après m'être entierement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaisseau, & donnai la liberté à tous mes esclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les prisons de Livourne pour les échanger contre les chré-

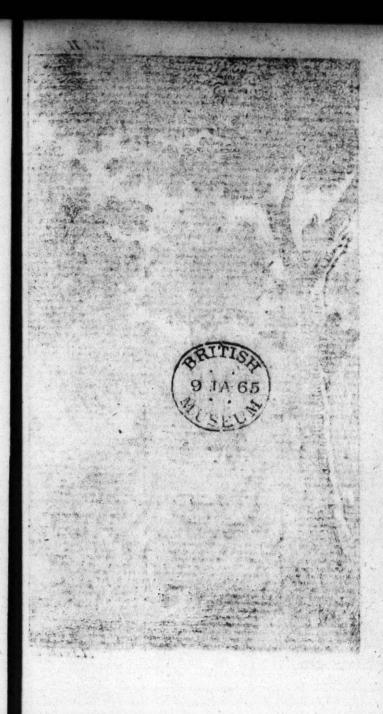
tiens. Je reçus de l'un & de l'autre Azarini toutes fortes de bons traitemens; le fils épousamême ma sœur Béatrix, qui n'étoit pas, à la vérité, un mauvais parti pour lui, puisqu'elle étoit fille d'un gentilhomme, & qu'elle avoit le château de Xérica, que ma mere avoit pris soin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorsqu'elle voulut passer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque tems, je partis pour Florence que j'avois envie de voir. Je n'y allai pas sans lettres de recommandation. Azarini le pere avoit des amis à la cour du Grand-Duc, & il me recommandoit à eux comme un gentilhomme Espagnol qui étoit son allié. J'ajoutai le Don à mon nom; imitant en cela bien des Espagnols roturiers qui prennent sans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me faisois donc appeller effrontément don Raphaël, & comme j'avois apporté d'Alger de quoi foutenir dignement ma noblesse, je parus à la cour avec éclat. Les cavaliers à qui le vieil Azarini avoit écrit en ma faveur, y publierent que j'étois une personne de qualité; si bien que leur témoignage & les airs que je me donnois me firent passer fans peine pour un homme d'importance. Je me fauxfilai bientôt avec les principaux seigneurs, qui me présenterent au Grand-Duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma cour à ce prince & à l'étudier. J'écoutai attentivement ce que les plus vieux courtisans lui disoient: &, par leurs discours, je démêlai ses inclinations. Je remarquai entre autres chofes qu'il aimoit les plaisanteries, les bons contes & les bons mots. Je me reglai là-deffus. J'écrivois tous les matins fur mes tablettes les histoires que je voulois lui conter dans la journée. J'en scavois une grande quantité; j'en avois, pour ainsi dire, un sac tout plein. J'eus beau toutefois les ménager, mon fac se vuida peu à peu, de forte que j'aurois été obligé de répéter ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophthegmes, si mon génie fertile en fictions, ne m'en eût pas abondamment fournies; mais je composai des contes galans & comiques qui divertirent fort le Grand-Duc, & ce qui arrive souvent aux beaux esprits de profession, je mettois le matin sur mon agenda des bons mots, que je donnois l'après-dînés pour les impromptus.

Je m'érigeai même en poëte, & je confacrais ma muse aux louanges du prince. Je demeure d'accord de bonne soi que mes vers n'étoient pas bons. Aussi ne suroient été meilleurs, je doute qu'ils eussent été mieux reçus du Grand-Duc. Il en paroissoit très-content. La matiere peut-être l'empêchoit de les trouver mauvais. Quoiqu'il en soit, ce prince prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux courtisans. Ils voulurent découvrir qui j'étois. Ils n'y réus-

firent point. Ils apprirent seulement que j'avois été renégat. Ils ne manquerent pas de le dire au prince dans l'espérance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout. Au contraire, le Grand-Duc un jour m'obligea de lui faire une relation fidele de mon voyage d'Alger. Je lui obéis, & mes aventures, que je ne lui déguisai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il, après que j'en eus achevé le récit, j'ai de l'amitié pour vous, & je veux vous en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais dépositaire de mes secrets, & pour commencer à vous mettre dans ma confidence, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes ministres. C'est la dame de ma cour la plus aimable, mais en même-tems la plus vertueuse. Renfermée dans son domestique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle semble ignorer le bruit que ses charmes font dans Florence. Jugez si cette conquête est difficile. Cependant cette beauté, toute inaccessible qu'elle est aux amans, a quelquefois entendu mes soupirs. J'ai trouvé moyen de lui parler sans témoins. Elle connoît mes sentimens. Je ne me flatte point de lui avoir inspiré de l'amour. Elle ne m'a point donné sujet de former une auffi agréable pensée. Je ne déses-pere pas toutesois de lui plaire par ma constance, & par la conduite mystérieuse que je prends foin de tenir. La





La passion que j'ai pour cette dame, continua-t-il, n'est connue que d'elle seule. Aulieu de fuivre mon penchant fans contrainte, & d'agir en souverain, je dérobe à tout le monde la connoissance de mon amour. Je crois devoir ce ménagement à Mascarini, c'est l'époux de la personne que j'aime. Le zele & l'attachement qu'il a pour moi, ses services & fa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de fecret & de circonspection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le fein de ce mari malheureux, en me déclarant amant de sa femme. Je voudrois qu'il ignorât toujours, s'il est possible, l'ardeur dont je me sens brûler: car je suis persuadé qu'il mourroit de douleur s'il sçavoit la confidence que je vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches, & j'ai résolu de me servir de vous pour exprimer à Lucrece tous les maux que me fait souffrir la contrainte que je m'impose. Vous serez l'interprete de mes sentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquittiez à merveilles de cette commission. Liez commerce avec Mascarini. Attachezvous à gagner son amitié. Introduisez-vous chez lui, & vous menagez la liberté de parler à sa femme. Voilà ce que j'attends de vous, & ce que je suis assuré que vous ferez avec toute l'adresse & la discrétion que demande un emploi fi délicat.

Je promis au Grand-Duc de faire tout mon possible pour répondre à sa confiance & contribuer tribuer au bonheur de ses seux. Je lui tins bien-tôt parole. Je ne épargnai rien pour plaire à Mascarini, & j'en vins à bout sans peine. Charmé de voir son amitié recherchée par un homme aimé du prince, il sit la moitié du chemin. Sa maison me fut ouverte. l'eus un libre accès auprès de fon épouse, & Pose dire que je me composai si bien, qu'il n'eut pas le moindre soupçon de la négociation dont j'étois chargé. Il est vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien; il se repofoit sur la vertu de sa Lucrece. & s'entermant dans son cabinet, il me laissoit seul avec elle. Je fis d'abord les choses rondement. l'entretins la dame de l'amour du Grand-Duc, & lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce prince. Elle ne me parut pas éprise de lui, & je m'appercus néanmoins que la vanité l'empêchoit de rejetter ses soupirs. Elle prenoit plaifir à les entendre sans vouloir y répondre. Elle avoit de la fagesse, mais elle étoit femme, & je remarquois que sa vertu cédoit infenfiblement à l'image imperbe de voir un souverain dans ses fers. Enfin le prince pouvoit justement se flatter que sans employer la violence de Tarquin, il verroit Lucrece rendue à son amour. Un incident toutefois auquel il se seroit le moins attendu, détruifit ses espérances, comme vous l'allez apprendre.

Je suis naturellement hardi avec les semmes. J'ai contracté cette habitude bonne ou

mau

18

il

a-

é-

0-

F-

ec

1t.

ic,

ur

025

ue

ITS.

-uc

nais

12

rbe

n le

fans

TOIL

dent

ndu,

allez

fem-

e ou

maw

mauvaile chez les Turcs. Lucrece étoit belle. l'oubliai que je ne devois faire que le perfonnage d'ambassadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes services à la dame le plus galamment qu'il me fut possible: Au lieu de paroître choquée de mon audace, & de me répondre avec colere, elle me dit en foûriant! Avouez, don Raphaël, que le Grand-Duc a fait choix d'un agent fort fidele & fort zélé. Vous le servez avec une intégrité qu'on ne peut affez louer. Madame, dis-je fur le même ton, h'examinons point les choses scrupuleusement. Laissons, je vous prie, les reflexions; je sçais bien qu'elles ne me sont pas favorables; mais je m'abandonne au fentiment. Je ne crois pass après tout, être le premier confident de prince qui ait trahi son maître en matiere de galanterie. Les grands feigneurs ont souvent dans leurs mercures des rivaux dangereux. Cela fe peut, reprit Lucrece; pour moi, je suis fiere, & tout autre qu'un prince ne sçauroit me toucher. Reglezvous là-dessus, poursuivit-elle, en prenant son férieux, & changeons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, a condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos; autrement vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, & que je dusse en prositer, je ne cessai pas d'entretenir de ma passion la semme de Mascarini. Je la pressai même avec plus d'ardeur qu'au-Tome II.

paravant, de répondre à ma tendresse, & je tus affez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La dame alors s'offensant de mes discours & de mes manieres Musulmanes, me rompit en visiere. Elle me menaça de faire scavoir au Grand Duc mon insolence, en m'affurant qu'elle le prieroit de me punir comme je le méritois. Je fus piqué de ces menaces à mon tour. Mon amour fe changea en haine. Je réfolus de me venger du mépris que Lucrece m'avoit témoigné. J'allai trouver son mari, & après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettroit point, je l'informai de l'intelligence que sa femme avoit avec le prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuse, pour rendre la scêne plus interressante. Le ministre, pour prévenir tout accident, renferma fans autre forme de procès, fon épouse dans un appartement secret, où il la fit étroitement garder par des personnes affidées. Tandis qu'elle étoit environnée d'argus qui l'observoient & l'empêchoient de donner de ces nouvelles au Grand-Duc, j'annonçai d'un air trifte à ce prince qu'il ne devoit plus penser à Lucrece: je lui dis que Mascarini avoit sans doute découvert tout, puisqu'il s'avisoit de veiller sur sa femme: que je ne sçavois pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me foupconner, attendu que je croyois m'être toujours conduit avec beaucoup d'adresse: que la dame peut-être avoit elle même avoue tout à son époux, & que de concert avec lui, elle s'étoit laissée rensermet pour se dérober à des poursuites qui allarmoient sa vertu. Le prince parut sort affligé de mon rapport. Je sus touché de sa douleur, & je me repentis plus d'une sois de ce que j'avois sait; mais il n'étoit plus tems. D'ailleurs, je le consesse, je sentois une maligne joie, quand je me représentois la situation où j'avois réduit l'orgueilleuse qui avoit dédaigné mes vœux.

e

e

à

е.

l-

e

1

rt

.

.

ŝ,

iĺ

CS

1-

n-

1-

nit

If-

if-

je

ne

y :

lle

n-

ert

Je goûtois impunement le plaisir de la vengeance qui est si doux à tout le monde & principalement aux Espagnols, lorsqu'un jour le Grand Duc étant avec cinq ou fix feigneurs de sa cour & moi, nous dit: De quelle maniere jugeriez-vous à propos qu'on punit un homme qui auroit abufé de la confidence de fon prince & voulu hii ravir fa maîtresse? Il faudroit, dit un des courtifans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'assommat & le fit mourir sous le baton. Le moins cruel de ces Italiens, & celui qui opina le plus favorablement pour le qu'il se contenteroit de le coupable. dit faire précipiter du haut d'une tour, en bas. Et don Raphaël, reprit alors le Grand-Duc. de quelle opinion est-il? Je suis persuadé que les Espagnols ne sont pas moins séveres que les Italiens dans de semblables conjonct-

Je compris bien, comme vous pouvez penfer que Mascarini n'avoit pas gardé son serment, ou que sa semme avoit trouvé moyen

1 2

d'instruire le prince de ce qui s'étoit paffe entre elle & moi. On remarquoit fur mon visage le trouble qui m'agitoit. Cependant tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au Grand-Duc : Seigneur, les Espagnols sont plus généreux. Ils pardonneroient en cette occasion au confident, & seroient naître par cette bonté dans son ame un regret éternel de les avoir trahis. Eh bien! me dit le prince, je me sens capable de cette générofité. Je pardonne au traître. Auffi-bien, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoissois point, & dont j'avois sujet de me défier, après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphaël, ajoûta-t-il, voici de quelle maniere je veux me venger de vous. Sortez incessamment de mes états, & ne paroissez plus devant moi Je me retirai sur le champ, moins affligé de ma disgrace que ravi d'en être quitte à si bon marché. Je m'embarquai des le lendemain dans un vaisseau de Barcelone, qui sortit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis don Raphaël dans cet endroit de son histoire. Pour un homme d'esprit,
lui dis-je, vous sîtes, ce me semble, une grande
faute de ne pas quitter Florence immédiatement après avoir découvert à Mascarini l'amour du prince pour Lucrece. Vous deviez
bien vous imaginer que le Grand-Duc ne tarderoit pas a sçavoir votre trahison. J'en demeure d'accord, repondit le sils de Lucinds.

Auffi, malgré l'affurance que le ministre m'avoit donnée de ne me pas exposer au ressentiment du prince, je me proposois de dispa-

roître au plutôt, on our sand

T

1

0

)-

1,

10

10

et

it

de

18.

1.

le

VI

n.

de

ur

n.

rit,

de

di-

'a-

iez

ar-

de-

ds.

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reste des richesses que j'avois apportées d'Alger, & dont j'avois dissipé la meilleure partie à Florence, en faisant le gentilhomme Espagnol. Je ne demeurai pas long tems en Catalogne. Je mourois d'envie de revoir Masdrid, le lieu charmant de ma naissance, & je satisfis le plutôt qu'il me fut possible le defir qui me pressoit. En arrivant dans cette ville, j'allai loger par hazard dans un hôtel garni où demeuroit une dame qu'on appelloit Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une créature fort piquante. J'en atteste le seigneur Gil Blas; qui l'a vue à Valladolid presque dans le même tems. Elle avoit encore plus d'esprit que de beauté, & jamais aventuriere n'a eu plus de talent pour amorcer les dupes. Mais elle né ressembloit point à ces coquettes qui mettent à profit la reconnoissance de leurs amans; venoit-elle de depouiller un homme d'affaires: elle en partageoit les dépouilles avec le premier chevalier de tripot qu'elle trouvoit à fon gré.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous vimes, & la conformité de nos inclinations nous lia si étroitement, que nous sûmes bien-tôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas, à la vérité, de consi-

T 3 derables

derables, & nous les mangeames en peu de tems. Nous ne fongions par malheur tous deux qu'à nous plaire, fans faire le moindre usage des dispositions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La misere enfin réveilla nos génies que le plaisir avoit engourdis: Mon cher Raphaël, me dit Camille, faifons diversion, mon ami. Cessons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve; je puis charmer quelque vieux seigneur; si nous continuons à nous être fideles, voilà deux fortunes manquées, Belle Camille, lui répondis-je, vous me prewenez J'allois vous faire la même proposition. I'y confens, ma reine Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens fans pouvoit rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvoit que des petits-maîtres, ce qui suppose des amans qui n'avoient pas le sol, & moi que des semmes qui aimoient mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'amour se refusoit à nos bessins, nous en recours aux sourberies. Nous en sîmes tant que le corrégidor en entendit parler, & ce juge sévere en diable, chargea un de ses alguazils de nous arrêter; mais l'alguazil aussi bon que

le corrégidor étoit mauvais, nous laissa le loisir de sortir de Madrid pour une petite somme que nous lui dennâmes. Nous primes la route de Valladelid, & nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maison où je logeai avec Camille que je sis passer pour ma sœur de peur de scandale. Nous tinmes d'abord notre industrie en bride, & nous commençames d'étudier le terrein

avant que de former aucune entreprise.

Un jour un homme m'aborda dans la rue, me falua très-civilement, & me dit: Seigneur don Raphaël, me reconnoissez-vous? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la cour de Toscane, & j'étois alors garde du Grand-Duc. Il y a quelques mois, ajoûta-t-il, que j'ai quitté le service de ce prince. Je suis venu en Espagne avec un Italien des plus subtils. Nous fommes à Valladolid depuis trois semaines. Nous demeurons avec un Castillan & un Galicien, qui sont sans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons ensemble du travail de nos mains. Nous faisons bonne chere, & nous nous divertissons comme des princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous serez agréablement reçu de mes confreres, car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu scrupuleux de votre naturel, & profés dans notre ordre.

d

it

es

es i-

(e

ix é-

re

de

le

La franchise de ce fripon excita la mienne. Puisque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de même avec vous. Véritablement je ne fuis pas novice dans votre profession, & fi ma modeftie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageusement de moi; mais je laisse là les louanges, & je me contentérai de vous dire en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne negligerai tien pour vous prouver que je n'en fuis pas indigne. Je n'eus pas fi tôt dir à cet ambidextre que je confentois d'augmenter le nombre de ses camarades, qu'il me conduisit où ila étoient, & là je ils connoissance avec eux. C'est dans cet endroit que je vis pour la premiere fois l'illustre Ambroise de Laméla. Ces messieurs m'interrogerent sur l'art de s'approprier finement le bien du prochain. Ils voulurent scavoir si j'avois des pfincipes; mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoroient, & qu'ils admirerent; Ils furent encore plus étonnés, lorsque més prisant la subtilité de ma main, comme une chose trop ordinaire, je leur dis que j'excellois dans les fourbéries qui demandent de l'esprit. Pour le leur persuader, je leur tacontai l'aventure de Jerôme de Moyadas, & fur le simple récit que j'en fis, ils me trouverent un génie fi supérieur, qu'ils me choifirent d'une commune voix pour leur chef. Je justifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fimes & dont je fus, pour ainsi parler, la cheville ouvriere. Quand nous avions besoin d'une actrice pour nous fecondet seconder dans le besoin, nous nous servions de Camille, qui jouoit à ravir tous les rôles

qu'on lui donnoit.

Dans ce tems-là, notre confrere Ambroise fut tenté de revoir sa patrie. Il partit pour la Galice, en nous affurant que nous pouvions compter fur fon retour. Il contenta fon envie, & comme il s'en revenoit, étant allé à Burgos, pour y faire quelque coup, un hôtellier de sa connoissance le mit au service du seigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires. Seigneur Gil Blas, poursuivit don Raphaël en m'adressant la parele, vous sçavez de quelle maniere nous vous dévalisames dans un hôtel garni de Valladolid; je ne doute pas que vous n'ayez soupçonné Ambroise d'avoir été le principal instrument de ce vol, & vous avez eu raison. Il vint nous trouver en arrivant: Il nous exposa l'état où vous étiez, & messieurs les entrepreneurs se reglerent là-dessus. Mais vous ignorez les suites de cette aventure, Je vais vous en inftruire. Nous enlevâmes, Ambroise & moi, votre valise, & tous deux montés fur vos mules, nous primes le chemin de Madrid, fans nous embarrasser de Camille ni de nos camarades, qui furent sans doute aussi surpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeames de dessein la seconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, nous passames par Zebréros & continuâmes notre route jus-

qu'à Tolede. Notre premier soin dans cette ville fut de nous habiller fort proprement. Puis nous donnant pour deux freres Galiciens qui voyageoient par curiofité, nous connûmes bien-tôt de fort honnêtes gens. J'étois si accoutume à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aisément : & comme on éblouit d'ordis naire par la dépense, nous jettâmes de la poudre aux yeux de tout le monde par les têtes galantes que nous commençames à donner aux dames. Parmi les femmes que je voyois, il y en eut une qui me toucha. Je la trouva plus belle que Camille, & beaucoup plus jeune. Je voulus fçavoir qui elle étoit; j'appris qu'. elle se nommoit Violante, & qu'elle avoit épousé un cavalier qui déja las de ses carelles, couroit après celles d'une courtifane qu'il aimoit. Je n'eus pas befoin qu'on m'en dit davantage pour me déterminer à établir Violante dame souveraine de mes pensées.

Elle ne tarda guere à s'appercevoir de fa conquête. Je commençai à fuivre par-tout ses pas, & à faire cent folies pour lui persuader que je ne demandois pas mieux que de la confoler des infidélités de son époux. La belle fit là-dessus ses réslexions qui furent telles que j'eus ensin le plaisir de connoître que mes intentions étoient approuvées. Je reçus d'elle un billet en réponte de plusieurs que je lui avois fait tenir par une de ces vieilles qui sont d'une si grande commodité en Espagne & en Italie. La dame me mandoit que son mari soupoit

te

fi

9

foupoit tous les soirs chez sa maîtresse, & ne revenoit au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela fignifioit. Dès la même nuit j'allai sous les senetres de Violante, & je liai avec elle une conversation des plus tendres. Avant que de nous séparer, nous convînmes que toutes les nuits à pareille heure, nous pourrions nous entretenir de la même maniere sans préjudice de tous les autres actes de galanterie qu'il nous seroit permis d'exercer le

jour.

T

.

é.

lit 0-

fa

[es

der

on-

lle

lue

ın-

elle

2.

ont

en

nari

poit

Jusques-là don Baltazar, ainfi se nommoit l'époux de Violante, en avoit été quitte à bon marché; mais je voulois aimer physiquement, & je me rendis un soir sous les fenêtres de la dame, dans le dessein de lui dire que je ne pouvois plus vivre, si je n'avois un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excès de mon amour. Ce que je n'avois pu encore obtenir d'elle. Mais comme j'arrivois, je vis venir dans la rue un homme qui sembloit m'observer. En effet, c'étoit le mari qui revenoit de chez sa courtisane de meilleure heure qu'à l'ordinaire, & qui remarquant un cavalier près de sa maison, au lieu d'y entrer, se promenoit dans la rue. J'y demeurai quelquetems incertain de ce que je devois faire. Enfin, je pris le parti d'aborder don Baltazar. que je ne connoissois point, & dont je n'étois Seigneur cavalier, lui dis-je, pas connu. laissez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit. J'aurai une autrefois la même comcomplaisance pour vous. Seigneur, me repondit-il, j'allois vous faire la même priere.
Je suis amoureux d'une fille que son frere sait
soigneusement garder, & qui demeure à vingt
pas d'ici. Je souhaiterois qu'il n'y eût personne
dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous
satisfaire tous deux sans nous incommoder.
Car, ajoutai-je, en lui montrant sa propre maison, la dame que je sers, loge là. Il saut même
que nous nous secourions, si l'un ou l'autre
vient à être attaqué. J'y consens, reparti-il,
je vais à mon rendez-vous, & nous nous épaulerons, s'il en est besoin. A ces mots, il me
quitta, mais c'étoit pour mieux m'observer;
ce que l'obscurité de la nuit lui permettoit de
faire impunément.

con de Violante. Elle parut bien-tôt, & nous commençames à nous entretenir. Je ne manquai pas de presser ma reine de m'accordet un entretien secret dans quelque endroit particulier. Elle résista un peu à mes instances, pour augmenter le prix de la grace que je demandois; puis me jettant un billet qu'elle tira de sa poche: Tenez, me dit elle, vous trouverez dans cette lettre la promesse d'une chose dont vous m'importunez tant. Ensuite elle se retira, parce que l'heure à laquelle son

mari revenoit ordinairement approchoit. Je

serrai le billet & je m'avançai vers le lieu où

Pour moi, j'approchai de bonne foi du bal-

don Baltazar m'avoit dit qu'il avoit affaire. Mais cet époux, qui s'étoit fort bien apperçu que F

la

u

to

V

le

fr

le

qu

que j'en voulois à sa semme, vint au-devant de moi, & me dit: Eh bien! seigneur cavalier, êtes-vous content de votre bonne sortune? J'ai sujet de l'être, lui répondis-je. Et vous, qu'avez-vous sait? L'amour vous a-t-il savorisé? Hélas! non, repartit-il, le maudit frere de la beauté que j'aime est de retour d'une maison de campagne, d'où nous avions cru qu'il ne reviendroit que demain. Ce contre-tems m'a sevré du plaisir dont je m'étois slatté.

Nous nous fimes don Baltazar & moi des protestations d'amitié, & nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce cavalier, après que nous nous fûmes féparés, entra chez lui, & ne fit nullement connoître à Violante qu'il sçut de ses nouvelles. Il se trouva le jour suivant dans la grande place. J'y arrivai un moment après lui. Nous nous faluâmes avec des démonstrations d'amitié aussi persides d'un côté que sinceres de l'autre. Ensuite, l'artificieux don Baltazar me fit une fausse confidence de son intrigue avec la dame dont il m'avoit parlé la nuit précédente. Il me raconta là-dessus une longue fable, qu'il avoit composée, & tout cela pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avois fait connoissance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piege; j'avouai tout avec la plus grande franchise du monde. Je montrai même le billet que j'avois reçu d'elle, & je lus ces paroles qu'il contenoit. Firai demain diner chez dona Tome II. Inés.

1.

US

n-

let

ti.

ės,

de-

tira

•נומ

slor

elle

fon

Te

l og

aire.

erçu

que

Inés. Vous scavez où elle demeure. C'est dans la maison de cette sidele amie que je prétends avoir un tête-à-tête avec vous. Je ne puis vous refuser plus long tems cette faveur que vous paroissez mériter.

Voilà, dit don Baltazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Le vous félicite par avance du bonheur qui vous attend. Il ne laissoit pas en parlant de la sorte d'être un peu déconcerté: mais il déroba facilement à mes yeux fon trouble & fon embarras. J'étois si plein de mes espérances, que je ne me mettois guere en peine d'observer mon confident, qui fut oblige toutefois de me quitter, de peur que je ne m'appercusie enfin de son agitation. Il courut avertir son beaufrere de cette aventure. l'ignore ce qu'il se passa entre eux; je scais seulement que don Baltazar vint frapper à la porte de dona Inés, dans le tems que j'étois chez cette dame avec Violante. Nous scames que c'étoit lui, & je me sauvai par une porte de derriere avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus disparu, les semmes que l'arrivée imprevue de ce mari avoit troublées, se rassurerent, & le recurent avec tant d'effronterie, qu'il se douta bien qu'on m'avoit caché, ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à dona Inés & à sa femme. C'est une chose qui n'est pas venue à ma connoissance.

Cependant sans soupçonner encore que je suffe la dupe de don Baltazar, je sortis en le maudissant, & je retournai à la grande place,

ed l'avois donné rendez-vous à Laméla. Je ne l'y trouvai point. Il avoit aussi ses petites affaires, & le fripon étoit plus heureux que moi. Comme je l'attendois, je vis arriver mon perfide confident, qui avoit un air gai. Il me joignit, & me demanda en riant, des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma nymphe chez dona Inés. Je ne sçais, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaifirs, se plait à les traverser: mais tandis que seul avec ma dame, je la pressois de faire mon bonheur, fon mari (que le ciel confonde!) est venu frapper à la porte de sa maison. Il a fallu promptement fonger à me retirer. Je fuis forti par une porte de derriere, en donnant à tous les diables le fâcheux, qui rompoit toutes mes mefures. J'en ai un véritable chagrin, s'écria don Baltazar, qui sentoit une secrette joie de voir ma peine. Voilà un impertinent mari. Je vous conseille de ne lui point faire de quartier. Oh! je fuivrai vos confeils, lui répliquai-je, & je puis vous affurer que son honneur passera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quittée, m'a dit de ne me pas rebuter pour si peu de chose. Que je ne manque pas de me rendre sous ses senêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire; qu'elle est résolve à me faire entrer chez elle : mais qu'à tout hazard j'aye la précaution de me faire escorter par deux ou trois amis, de crainte de furprise. Que cette dame est prudente, dit-Je m'offre à vous accompagner. Ah! mon cher

i

T

١.

1-

er

30

115

par

ré.

jue

ou-

ant

1'2-

irai

me.

con-

e je

en le

lace,

où

cher ami, m'écriai-je, tout transporté de joie, & jettant mes bras au col de don Baltazar, que je vous ai d'obligation? Je ferai plus, reprit-il, je connois un jeune homme qui est un César. Il sera de la partie, & vous pourrez alors vous reposer hardiment sur une pareille escorte.

Je ne sçavois que dire à se nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de son zele. Enfin, j'acceptai les secours qu'il m'offroit, & nous donnant rendez-vous fous le balcon de Violante à l'entrée de la nuit, nous nous séparâmes. Il alla trouver son beaufrere qui étoit le César en question, & moi, je me promenai jusqu'au soir avec Laméla qui bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle don Baltazar entroit dans mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête bailfée dans le panneau. Je conviens que cela n'étoit guere pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit tems de me présenter devant les fenêtres de Violante, Ambroise & moi nous y parûmes armés de bonnes rapieres. Nous y trouvâmes le mari de ma dame avec un autre homme. Ils nous attendoient de pied ferme. Don Baltazar m'aborda, & me montrant son beaufrere, il me dit: Seigneur, voici le cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduisez-vous chez votre maîtresse, & qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouir d'une parfaite félicité.

Après

n

I

t,

le

é.

é-

0-

en

1-

fia

me

me

m-

nes

ma en-

or-

it:

21

ous

ude

éli-

près

Après quelques complimens de part & d'autre, je frappai à la porte de Violante. Une espece de duegne vint ouvrir. l'entrai, & fans prendre garde à ce qui se passoit derriere moi, je m'avançai dans une salle où étoit cette dame. Pendant que je la faluois, les deux traîtres qui m'avoient suivi dans la maison, & qui en avoient sermé la porte si brusquement après eux qu'Ambroise étoit resté dans la rue, se découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre. Ils me chargerent tous deux en même-tems: mais je leur fis voir du pays. Je les occupai Pun & l'autre, de maniere qu'ils se repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voye plus sûre pour se venger. Je perçai l'époux. Son beaustere le voyant hors de combat, gagna la porte que la duegne & Violante avoient ouverté, pour se sauver, tandis que nous nous battions. Je le poursuivis jusques dans la rue, où je rejoignis Laméla, qui n'ayant pu tirer un seul mot des semmes qu'il avoit vu fuir, ne sçavoit précisément ce qu'il devoit juger du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge. Nous primes ce que nous avions de meilleur, & montant sur nos mules, nous sortimes de la ville, fans attendre le jour.

Nous comprimes bien que cette affaire pourroit avoir des fuites, & qu'on feroit dans Tolede des perquifitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allames coucher

U 3

à Vil

à Villarubia. Nous logeames dans une hôtellerie, où quelque-tems après nous, il arriva
un marchand de Tolede qui alloit à Ségorbe.
Nous foupames avec lui. Il nous conta l'aventure tragique du mari de Violante, & il
éroit éloigné de nous foupconner d'y avoir
part, que nous lui fimes hardiment toute forte
de questions. Messieurs, nous dit-il comme
je partois ce matin, j'ai appris ce triste évenement. On cherchoit par-tout Violante, &
l'on m'a dit que le corrégidor, qui est parent
de don Baltazar, a résolu de ne rien épargner
pour découvrir les auteurs de ce meurtre.

Voilà tout ce que je scais.

Je ne fus guere allarmé des recherches du corrégidor de Tolede. Cependant je formai la résolution de sortir promptement de la Castille nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrouvée avoueroit tout; & que sur le portrait qu'elle feroit de ma personne à la justice, on mettroit des gens à mes trousses. Cela fut cause que dès le jour suivant nous évitames le grand chemin par précaution. Heureusement Laméla connoissoit les trois quarts de l'Espagne, & sçavoit par quel détour nous pouvions sûrement nous rendre en Arragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui font devant cette ville, & par des fentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir tout l'air d'un hermitage. Effectivement, ment, c'étoit celui où vous êtes venu hier au

foir me demander un azile.

i

it

Pendant que j'en confidérois les environs qui offroient à ma vue un payfage des plus charmans, mon compagnon me dit: Il y a fix ans que je paffai par ici. Dans ce tems-là cette grotte servoit de retraite à un vieil hermite, qui me reçut charitablement. Il me fit part de ses provisions. Je me souviens que c'etoit un faint homme, & qu'il me tint des discours qui penserent me détacher du monde. Il vit peut-être encore. Je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroise descendit de dessus sa mule, & entra dans l'hermitage. Il y demeura quelques momens. Puis il revint; & m'appellant: Venez, me ditil, don Raphaël, venez voir une chose très-touchante. Je mis austi-tôt pied à terre. Nous attachâmes nos mules à des arbres, & je suivis Lamela dans la grotte, où j'apperçus fur un grabat un vieil anachorette tout étendu, pâle & mourant. Une barbe blanche & fort épaisse lui couvroit l'estomac, & l'on voyoit dans ses mains jointes un grand rosaire entrelasse. Au bruit que nous fimes en nous approchant de lui, il ouvrit des yeux que la mort déja commençoit à fermer; & après nous avoir envisagés un instant, Qui que vous soyez, nous dit-il, mes Freres, profitez du speciacle qui se présente à vos regards. J'ai passe quarante années dans le monde, & foixante dans cette folitude. Ab! qu'en ce moment le sems que j'ai donné à mes plaifirs plaisirs me paroît long, & qu'au contraire celui que j'ai consacré à la pénitence me semble court! Hélas! je crains que les austérités de Frere Juan n'ayent pas assez expié les péchés du licentié don

Juan de Solis.am mom sendo nom cano

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il expira, Nous fûmes frappés de cette mort. Ces fortes d'objets font toujours quelque impression sur les plus grands libertins même. Mais nous n'en fûmes pas long-tems touchés. Nous oubliames bien-tôt ce qu'il venoit de nous dire, & nous commençames à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans d'hermitage. Ce qui ne nous occupa pas infiniment. Tous les meubles confistans dans ceux que vous avez pu remarquer dans la grotte. Le frere Juan n'étoit pas seulement mal meublé, il avoit encore une très-mauvaise cuisine. Nous ne trouvâmes chez lui pour toutes provisions que des noisettes, & quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du faint homme n'avoient apparemment pu broyer. Je dis ses gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure solitaire contenoit, tout ce que nous confidérions, nous faifoit regarder ce bon anachorette comme un faint. Une chose seule nous choqua; nous ouvrimes un papier plié en forme de lettre qu'il avoit mis fur une table, & par lequel il prioit la personne qui liroit ce billet de porter son rosaire & ses fandales à l'évêque de Cuença. Nous ne sçavions

vions dans quel esprit ce nouveau pere du désert pouvoit avoir envie de faire un pareil présent à son évêque. Cela nous sembloit blesser l'humilité, & nous paroissoit d'un homme qui vouloit trancher du bienheureux. Peut-être aussi n'y avoit-il là-dedans que de la simplicité. C'est ce que je ne déciderai point. stalt nocellaire

En nous entretenant là-dessus, il vint une idée affez plaifante à Laméla. Demeurons, me dit-il, dans cet hermitage. Déguisons-nous en hermites. Enterrons le frere Juan. Vous pafferez pour lui, & moi sous le nom de frere Antoine j'irai quêter dans les villes & les bourgs voifins. Outre que nous ferons à couvert des perquifitions du corrégidor, car je ne pense pas qu'on s'avise de nous venir chercher ici, j'ai à Cuença de bonnes connoissances que nous pourrons entretenir. l'approuvai cette bizarre imagination, moins pour les raisons qu'Ambroise me disoit, que par fantaifie & comme pour jouer un rôle dans une piece de théâtre. Nous fîmes une fosse à trente ou quarante pas de la grotte, & nous enterrâmes modestement le vieil anachorette. après l'avoir dépouillé de ses habits, c'est-àdire, d'une simple robe que nouoit par le milieu une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes austi la barbe pour m'en faire une postiche, & enfin après ses funerailles nous primes possession de l'hermitage. impossible its its moon. Outer entire

Nous fimes fort mauvaise chere le premier jour. Il nous fallut vivre des provisions du défunt : mais le lendemain avant le lever de l'aurore. Laméla se mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, & le foir il revint chargé de vivres & d'autres choses qu'il avoit achetées. Il en apporta tout ce qui étoit nécessaire pour nous travestir. Il se fit lui-même une robe de bure & une petite barbe rousse de crins de cheval qu'il s'attacha fi artistement aux oreilles, qu'on est juré qu'elle étoit naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il tressa aussi la barbe du frere Juan; il me l'appliqua; & mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir l'artifice ; on peut dire que rien ne manquoit à notre déguisement. Nous nous trouvions l'un & l'autre si plaisamment équipés, que nous ne pouvions fans rire nous regarder sous ces habits qui véritablement ne nous convenoient guere. Avec la robe de frere Juan, j'avois fon rosaire & ses sandales dont je ne me fis pas un scrupule de priver l'évêque de Cuença.

Il y avoit déja trois jours que nous étions dans l'hermitage, sans y avoir vu paroître personne; mais le quatrieme il entra dans la grotte deux paysans. Ils apportoient du pain, du fromage & des oignons au défunt qu'ils croyoient encore vivant. Je me jettai sur notre grabat, dès que je les apperçus, & il ne me fut pas impossible de les tromper. Outre qu'on

ne voyoit point affez pour pouvoir bien diftinguer mes traits, j'imitai, le mieux que je pus, le fon de la voix du frere Juan dont j'avois entendu les dernieres paroles. Ils n'eurent aucun soupçon de cette supercherie. Ils parurent seulement étonnés de rencontrer là un autre hermite; mais Laméla remarquant leur surprise leur dit d'un air hypocrite: Mes freres, ne foyez pas furpris de me voir dans cette folitude. J'ai quitté un hermitage que j'avois en Arragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable & discret frere Juan, qui, dans l'extrême vieilleffe où il est, a'besoin d'un camarade qui puisse pourvoir à ses befoins. Les payians donnerent à la charité d'Ambroife des louanges infinies, & témoignerent qu'ils étoient bien-aises de ponvoir se vanter d'avoir deux faints personnages dans leur contrée.

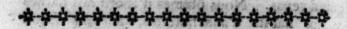
Laméla chargé d'une grande besace, qu'il n'avoit pas oublié d'acheter, alla pour la premiere sois quêter dans la ville de Cuença, qui n'est éloigné de l'hermitage que d'une petite lieue. Avec l'exterieur pieux qu'il a reçu de la nature & l'art de le faire valoir qu'il possede au suprême dégré, il ne manqua pas d'exciter les personnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit sa besace de leurs liberalités. Monsieur Ambroise, lui dis-je à son retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les ames chrétiennes. Vive-dieu! l'on diroit que vous avez été frere quêteur chez les capucins. J'ai fait bien

autre chose que remplir mon biffac, me répondit-il. Vous sçaurez que j'ai déterré certaine nymphe appellé Barbe, que j'aimois autrefois. Je l'ai trouvée bien changée; elle s'est mise comme nous dans la dévotion. Elle demeure avec deux ou trois autres béates qui édifient le monde en public, & menent une vie scandaleuse en particulier. Elle ne me reconnoissoit pas d'abord. Comment donc. lui ai-je dit, madame Barbe, est-il possible que vous ne remettiez point un de vos anciens amis, votre ferviteur Ambroife? Par ma foi, seigneur de Laméla, s'est-elle écnée, je ne me ferois jamais attendu à vous revoir sous les habits que vous portez. Par quelle aventure êtes-vous devenu hermite? Ceft ce que je ne puis vous raconter présentement, lui ai-je reparti. Le détail est un peu long; mais je viendrai demain au foir fatisfaire votre curiofité. De plus je vous amenerai le frere Juan mon compagnon. Le frere Juan, a-t-elle interrompu, ce bon hermite qui a un hermitage auprès de cette ville! Vous n'y pensez pas. On dit qu'il a plus de cent ans. Il est vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là. Mais il est bien rajeuni depuis quelques jours. Il n'est pas plus vieux que moi. Eh bien! qu'il vienne avec vous, a répliqué barbe. Je vois bien qu'il y a du mystere làdeffous.

Nous ne manquames pas le lendemain, des qu'il fut nuit, d'aller chez ces bigotes, qui pour nous mieux recevoir avoient prépare un grand

grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes & nos habits d'anachorettes, & fans façon nous fimes connoître à ces princesses qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reste de franchise avec nous, elles nous montrerent de quoi sont capables de fausses dévotes, quand elles banissent la grimace. Nous passames presque toute la nuit à table, & nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournames bien-tôt après, ou, pour mieux dire, nous fîmes la même chose pendant trois mois, & nous mangeames avec ces créatures plus des deux tiers de nos especes. Mais un jaloux qui a tout découvert, en a informé la justice, qui doit aujourd'hui fe transporter à l'hermitage pour se saisir de nos personnes. Hier Ambroise en quêtant à Cuença, rencontra une de nos béates, qui lui donna un billet & lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette lettre que j'allois vous envoyer par un exprès. Montrez-la au frere Juan, & prenez vos mesures là-dessus. C'est ce billet, mesfieurs, que Laméla m'a mis entre les mains' devant vous, & qui nous a si brusquement fait quitter notre demeure folitaire,

to the first of the first of the second of t



CHAPITRE IL.

Du conseil que don Raphaël & ces auditeurs sinrent ensemble, & de l'aventure qui leur arriva, lorsqu'ils voulurent sortir du bois.

UAND don Raphaël eut achevé de conter son histoire, dont le recit me parut un peu long; don Alphonse, par politesse, lui témoigna qu'elle l'avoit fort diverti. Après cela, le seigneur Ambroise prit la parole, & l'adreffant au compagnon de ses exploits, don Raphaël, lui dit-il, fongez que le foleil se couche. Il seroit à propos, ce me semble, de délibérer sur ce que nous avons à faire. Vous avez raison, lui répondit son camarade, il faut determiner l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Laméla, je fuis d'avis que nous nous remettions en chemin fans perdre de tems, que nous gagnions Réquena cette nuit, & que demain nous entrions dans le royaume de Valence, où nous donnerons l'essor à notre industrie. Je pressens que nous y ferons de bons coups. Son confrere qui croyoit là-dessus ses pressentimens infaillibles, fe rangea de son opinion. Pour don Alphonie & moi, comme nous nous laissons conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes, fans rien dire, le resultat de la conterence.

11 3900.

H fut donc résolu que nous prendrions la route de Réquena, & nous commençames à nous y disposer. Nous fimes un repas semblable à celui du matin; puis nous chargeâmes le cheval de l'outre & du reste de nos provisions. Ensuite la nuit qui survint, nous prêtant l'obscurité dont nous avions befoin pour marcher farement, nous voulames fortir du bois; mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous découvrimes entre les arbres une lumiere qui nous donna beaucoup à penser. Que fignifie cela, dit don Raphael ? Ne seroit-ce point les fureurs de la justice de Cuença qu'on auroit mis sur nos traces, & qui nous fentant dans cette forêt, nous y viendroient chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroise. Ce sont plutôt des voyageurs. La nuit les aura surpris, & ils seront entrés dans ce bois pour y attendre le jour; mais, ajoûta-t-il, je puis me tromper. Je vais reconnoître ce que c'est. Demeurez ici tous trois. de retour dans un moment. A ces mots, il s'avance vers la lumiere qui n'étoit pas fort éloignée; il s'en approche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles & les branches qui s'opposent à son passage, & regarde avec toute l'attention que la chose lui paroît mériter. Il vit sur l'herbe, autour d'une chandelle qui brûloit dans une motte de terre, quatre hommes assis, qui achevoient de manger un pâté & de vuider un affez gros outre qu'ils baisoient à la ronde. Il apperçut encore X 2

S

a

15

18

us

ui

S,

ile

ire

dî-

fé-

Il

à quelques pas d'eux une femme & un cavalier attachés à des arbres, & un peu plus
loin une chaise roulante avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que
ces hommes assis devoient être des voleurs, &
les discours qu'il leur entendit tenir, hui firent
connoître qu'il ne se trompoit pas dans sa
conjecture. Les quatre brigands saisoient voir
une égale envie de posséder la dame qui étoit
tombée entre leurs mains, & ils parloient de
tirer au sort. Laméla instruit de ce que c'étoit,
vint nous rejoindre, & nous sit un sidele rapport

de tout ce qu'il avoit vu & entendu.

Meffieurs, dit alors don Alphonse, cette dame & ce cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres, sont peut-être des perfonnes de la premiere qualité. Souffrironsnous que des brigands les fassent servir de victimes à leur barbarie & à leur brutalité? Croyez-moi, chargeons ces bandits. Qu'ils tombent fous nos coups. J'y confens, dit don Raphaël. Je ne suis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaise. Ambroise de son côté témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entreprise aussi louable, & dont il prévoyoit, disoit-il, que nous ferions bien payés. J'ofe dire aussi qu'en cette occasion, le peril ne m'épouvanta point, & que jamais aucun chevalier errant ne se montra plus prompt au service des demoiselles. Mais pour dire les choses sans trahir la vérité, le danger n'étoit pas grand; car Lamela

Laméla nous ayant rapporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre dessein. Nous liames notre cheval à un arbre, & nous nous approchâmes à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands. Ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, & faisoient un bruit qui nous aidoit à les surprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes, avant qu'ils nous découvrissent, puis tirant sur eux à bout-portant, nous les étendîmes tous sur la place. Smot and tions

it

t,

te t-

1-

IS-

de

é?

ils

on ire

ife

pas

rife

-il.

uffi

nta ant

de-

tra-

car

néla

Pendant cette expédition, la chandelle s'éteignit, de sorte que nous demeurames dans l'obscurité. Nous ne laissames pas toutefois de délier l'homme & la femme, que la crainte tenoit saiss à un point, qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. est vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs libérateurs, ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoit point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les rassurames en leur difant que nous allions les conduire jusqu'à une hôtellerie qu'Ambroise soûtenoit être à une demi lieue de-là, & qu'ils pourroient en cet endroit prendre toutes les precautions nécessaires pour se rendre sûrement où ils avoient affaire. Après cette assurance, dont ils panurent très fatisfaits, nous les re-X 3

mîmes dans leur chaife; & les tirâmes hors du bois en tenant la bride de leur mules. Nos anachorettes visiterent ensuite les poches des vaincus. Puis nous allâmes reprendre le cheval de don Alphonse. Nous primes aussi ceux des voleurs que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Puis emmenant avec nous tous ces chevaux, nous suivimes le frere Antoine, qui monta sur une des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût assuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du bois.

Nous frappames rudement à la porte. Tout le monde étoit déja couché dans la maison. L'hôte & l'hôtesse se leverent à la hâte, & ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage qui paroiffoit devoir faire chez eux beauçoup plus de dépense qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Don Alphonse & l'illustre fils de Lucirde donnerent la main au cavalier & à la dame pour les aider à descendre de la chaise; ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduist. Il se fit là bien des complimens, & nous ne fûmes pas peu étonnés quand nous apprimes que c'étoit le comte de Polan luimême & sa fille Séraphine que nous venions de désivrer. On ne scauroit dire quelle

fut la furprise de cette dame, non plus que celle de don Alphonse, lorsqu'ils se reconnirent tous deux. Le comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choses, il se mit à nous raconter de quelle maniere les voleurs l'avoient attaqué, & comment ils s'étoient saisis de sa fille & de lui, après avoir tué son possillon, un page & un valet de chambre. Il finit en nous disant qu'il sentoit vivement l'obligation qu'il nous avoit, & que si nous voulions l'aller trouver à Tolede où il seroit dans un mois, nous éprouverions s'il étoit ingrat ou reconnois-sant.

La fille de ce seigneur n'oublia pas de nous remercier aussi de son heureuse délivrance, & comme nous jugeâmes Raphaël & moi que nous ferions plaisir à don Alphonse, si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réussimes en amusant le comte de Polan. Belle Séraphine, dit tout bas don Alphonse à la dame, je cesse de me plaindre du fort qui m'oblige à vivre comme un homme bani de la société civile, puisque j'ai eu le bonheur de contribuer au service important qui vous a été rendu. Eh quoi! lui répondit-elle en foupirant, c'est vous qui m'avez fauvé la vie & l'honneur! c'est à vous que nous sommes mon pere & moi fi redevables? Ah don Alphonse! pourquoi avez-vous tué mon frere?

-

X

t.

0-

uà

la

rs

it.

ms

p.

11-

ins lle

fut

HISTOIRE de GIL BLAS

248

ne lui en dit pas davantage; mais il comprit affez par ces paroles, & par le ton dont elles furent prononcées, que s'il aimoit éperduement Séraphine, il a'en étoit guere moins aimé. niere les voleurs l'avoient attaque, & con-

when the chambre. It had a pour thinks Fin du cinquieme Livres coit. A que fi nece vacione l'aller trois-

specimens and etait ingrat our reconnecti-

ment its a factors fields die is fille it de hat. the state and the med that the page to the

en file de co deigones a oublit pas nous ignorwier (60/# # hearenge dans water in the new Con X X PB me inter Rapharit a don Alphones, a ross and a movem is moved as e conse de Poles, la le Secaphine, dir out has don Alahoude at la dame, je cello ace assistant of the sold of the sold on comme ca Homme by an la forest civile. parque i si en le bonlie et de contribuer Conce annother qui super a fit render. HISTOIRE

ett . sons que non formaci mon se scenic a redwarder this don Alphose site respect that he sucremes agrange

frommod's & fix at some post a

CLUDELLE CLUBELLE CLUB

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE SIXIEME.

米米米米米米米米米米米米米米米米米米米

CHAPITRE

De ce que Gil Blas & ses compagnous firent après avoir quitté le comte de Polan; du projet important qu' Ambroise forma, & de quelle maniere il fut exécuté.

E comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier, & à nous assurer que nous pouvions compter sur sa pour le consulter sur les moyens de se rendre sure-

furement à Turis où il avoit dessein d'aller. Nous laissames ce seigneur prendre ses mesures là-dessus, nous sortimes ensuite de l'hôtellerie, & suivimes la route qu'il plût à Laméla de choisir.

Après deux heures de chemin le jour nous surprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui sont entre ce bourg & Réquena. Nous y passames la journée à nous reposer, & à compter nos finances que l'argent des voleurs avoit fort augmentées; car on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cens pistoles en toutes fortes d'especes. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, & le lendemain matin nous entrâmes dans le royaume de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçames, & nous arrivâmes à un endroit où couloit un ruisseau d'une onde crystalline, qui alloit joindre lentement les eaux du Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prêtoient, & l'herbe que le lieu fournissoit abondamment à nos chevaux, nous auroient déterminés à nous y arrêter, quand nous n'aurions pas été dans cette résolution. Nous n'eûmes donc garde de passer outre.

Nous mîmes là pied à terre, & nous nous disposames à passer la journée fort agréablement; mais lorsque nous voulûmes déjeûner, nous nous apperçûmes qu'il nous restoit trèspeu de vivres. Le pain commençoit à nous

man.

fa

P

n

d

r

1

1

1

T.

e-

ô-

4.

ur

us

ui

y

à

0.

oit

ns

us

la

nes

re-

101

ar-

au

en-

ore

ue

ne-

ar-

ans

rde

BIJO

le-

er,

ès-

an-

manquer, & notre outre étoit devenu un corps fans ame. Meffieurs, nous dit Ambroise, les plus charmantes retraites ne plaisent gueres sans Bacchus & sans Cérès. Je suis d'avis que nous renouvellions aujourd'hui nos provisions. le vais pour cet effet à Xelva. C'est une assez belle ville, qui n'est qu'à deux petites lieues d'ici. J'aurai bien-tôt fait ce voyage. parlant de cette forte, il chargea un cheval de l'outre & de la beface, monta dessus, & sortit du bois avec une vîtesse qui promettoit un prompt retour. Nous avions tout lieu de l'efperer, & nous attendions de moment en moment Laméla. Cependant il ne revînt pas fitôt. Plus de la moitié du jour s'écoula; la nuit même deja s'apprétoit à couvrir les arbres de ses aîles noires, quand nous revîmes notre pourvoyeur, dont le retardement commençoit à nous donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choses dont il revint chargé. Il apportoit non-seulement l'outre plein d'un vin excellent, & la beface remplie de pain & de toutes fortes de gibier roti, il y avoit encore fur fon cheval un gros paquet de hardes que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Il s'en apperçut, & nous dit en souriant: Messieurs, vous considérez ces hardes avec surprise, & je vous le pardonne. Vous ne sçavez pas pourquoi je viens de les acheter à Xelva. Je le donnerois à deviner à don Raphaël, & à toute la terre ensemble. En disant ces paroles, il défit le paquet pour nous

nous montrer en détail ce que nous confidé, rions en gros. Il nous fit voir un manteau, & une robe noir fort longue; deux pourpoints avec leurs haut-de-chausses, une de ces écritoires compofées de deux pieces liées par un cordon, & dont le cornet est séparé de l'étui où l'on met les plumes; une main de beau papier blanc, un cadenas avec un gros cachet, & de la cire verte; & lorsqu'il nous eut enfin exhibité toutes ses emplettes, don Raphaël lui dit en plaisantant: Vive dieu, Monsieur Ambroise, il faut avouer que vous avez fait là un bon achat. Quel usage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire? Un admirable, répondit Laméla. Toutes ces choses ne m'ont coûté que dir doublons, & je suis persuadé que nous en retirerons plus de cinq cens. Comptez là-dessus. Je ne suis pas homme à me charges de nippes inutiles; & pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un fot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé, un projet qui sans contredit est un des plus ingénieux que puisse concevoir l'esprit humain. Vous en allez juger. Je fuis sûr que je vais vous ravir en vous l'apprenant. Ecoutez-moi.

Après avoir fait ma provision de pain, pourfuivit-il, je suis entré chez un rotisseur, où j'ai ordonné qu'on mît à la broche fix perdrix, autant de poulets & de lapreaux. Tandis que ces viandes cuifoient, il arrive un homr.

e

ré

ne

ec

f.

n.

tt

er

iel

us

a.

lix

en

là.

rer

rer

up

ue

est

oir

Je

ap-

ur-

Où

er-

anmme me en colere, & qui se plaignant hautement des manieres d'un marchand de la ville à son égard, dit au rotifieur: Par faint Jacques, Samuel Simon est le marchand de Xelva le plus ridicule. Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de six aunes de drap. Cependaut il scait bien que je suis un artisan solvable, & qu'il n'y a rien à perdre avec moi: N'admirez vous pas cet animal? Il vend volontiers à crédit aux personnes de qualité. Il aime mieux hazarder avec eux; que d'obliger un honnête bourgeois fans rien risquer. Quelle manie! le maudit Juif! puisse-t-il y être attrapé! Mes souhaits seront accomplis quelque jour. Il y a bien des marchands qui m'en répendroients landen A garla apen

En entendant parler ainsi cet artisan, qui dit beaucoup d'autres choses encore; il me prit envie de le venger, & de jouer un tour à ce Samuel Simon. Mon ami, dis-je à l'homme qui se plaignoit de ce marchand, de quel caractere est ce personnage dont vous parlez? D'un très-mauvais caractere, répondit-il brusquement. Je vous le donne pour un usurier tout des plus viss, quoiqu'il affecte le maintien d'un homme d'honneur; c'est un Juis qui s'est fait catholique; mais dans le fonds de l'ame, il est encore Juis comme Pilate: car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt,

tinua ceil, les portocoages distribués; déraini

Je prétai une oteille attentive à tous les discours de l'artisan, & je ne manquai pas au sortif de chez le rotisseur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une personne me l'enteigne. On me la montre. Je parcours des yeux sa boutique. J'examine tout, & mon imagination prompte à m'obeir, enfante une sourberie que je digere, & qui me paroît digne du valet du seigneur Gil Blas. Je vais à la fripperie où j'achete ces habits que j'apporte, l'un pour jouer le rôle d'inquisiteur. l'autre pour représenter un gréfier, & le troiseme enfin pour saire le personnage d'un alguazil. Voilà ce que j'at fait, messieurs, ajoûra t-il, & ce qui a un peu retaitlé mon arrivée.

Ah! mon cher Ambroise, interrompit en cer endroit don Raphael tout transporte de joie! La merveilleule idée! Le beau plan! Je suis jaloux de l'invention. Je donnerois volontiers les plus grands traits de ma vie pour un essort d'esprit si heureux: Qui, Lamela, pourstrivit-il, je vois, mon ami, toute la richelle de ton dessein, & l'exécution ne doit pas r'inquieter. Tu as besoin de deux bons acteurs qui te secondent. Ils sont tous trouvès. Tu as un air de béar; su sens sort bien l'inquisiteur. Moi, je représenterai le gressier, & le sergieur Gil Blas, s'il lui plait, jouers le rôle de l'alguazil. Vostà, continua-t-il, les personnages distribués; dentain nous jouerons la piece, & je réponds tu succès,

contre-tems, qui confondent les desseins les

mieux concertés.

18

ui

in

C-

Je ne concevois enpore que très-confules ment le projet que don Raphael trouvoit A beaut mais on me mit au fait en soupant, & le tour me parut ingénieux. Après avoir expédié une partie du gibier, & fait à notre outre de copieuses saiences, pous nous étendimes fur l'herbe, & nous tûmes bientot en dormis. Mais notre fommeil ne fue pas de longue durée, & l'impitoyable Ambroise l'interrompit une heure après. Debout, debout, s'égria-t-il avant le jours de gens qui out une grande entreprife à exécuter, ne doivent pas être parefeux. Malepeste, monfieur l'inquifiteur, lui dit don Raphadl, en fe reveillant en furfaut, que yous êtes alerte! Cela ne vaut pas le diable pour manfieur Samuel simon. l'en demeure d'accord, reprit Laméla. Je yous dirai de plus, ajoûta-t-il en mant, que l'ai rêvé cette nuit, que je lui arrachois des poils de la barbe. N'est-oe pas la un vilain fonge pour lui, monfieur le greffier? Ces plaifanteries furent fuivies de mille autres, qui nous mirent tous de belle humeur. Nous dejeunâmes gaiement, & nous nous disposâmes enfuite à faire nos personnages. Ambroise se revêtit de la longue robe & du mantonu; en force qu'il avoit tout l'air d'un commissire du faint office. Nous nous habillames auffi don Raphael & moi, de façon que nous ne refressemblions point mal aux gressiers & aux alguazils. Nous employames bien du tems à nous déguiser. Nous déjeunames ensuite amplement, si bien qu'il étoit plus de deux heures après midi, lorsque nous sortimes du bois, pour nous rendre à Xelva. Il est vrai que rien ne nous pressoit, & que nous ne devions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Aussi nous n'allames qu'à petit pas, & nous nous arrêtâmes même aux portes de la ville, pour y attendre la sin du

jour.

Des qu'elle fut arrivée, nous laissames nos chevaux dans cet endroit fous la garde de don Alphonse, qui se scut bon gre de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël Ambroise & moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un cabaretier qui demeuroit à deux pas de sa maison, Monfieur l'inquisiteur marchoit le premier, Il entre, & dit gravement à l'hôte : Maître. je voudrois vous parler en particulier. l'ai à vous communiquer une affaire qui regarde le service de l'inquisition, & qui par conséquent est très-importante. L'hôte nous mena dans une falle, où Lamela le voyant feul avec nous, lui dit: Je fuis commissaire du faint office. A ces paroles, le cabaretier palit, & répondit d'une voix tremblante, qu'il ne croyoit pas avoir donné fujet à la fainte inquisition de se plaindre de lui. Auffi, reprit Ambroise d'un air doux, ne songe-telle par à vous faire de la peine. A dieu ne plaife que trop prompte à punir, elle confonde la crime avec l'innogence, elle est fevere; mais soujours justes En un mot, pour éprouven fea châtimens, il faut les avoir mantés. Gen'est donc pas vous qui m'amenez à Kelva. C'est un certain marchand qu'on appelle Samuel Simon. Il nous a été fait de lui & de la conduite, un très mayvais rapports Illest, dit on toujours Juif & il n'a embraffé le christianisme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne de la part du faint office de me dire ce que vous leavez de cet homme-là. Gardez-vous, comme fon voifin, & peut-être fon ami, de vouloir l'excufer; car jet vous le déclare, fi j'apperçois dans votre temoignage le moindre ménagement pour lui, vous êtes perdu, vousmême. Allons, greffier, pourfuivit-il en le tournant vers Raphael, faites votre devoir

n

3.

r. e,

ai de

é-

e.

ul

du

er

te,

la

ffi,

.

lle

Monsieur le greffier, qui déja tenoit à la main fon écritoire & fon papier, s'affit à une table, & se prépara de l'air du monde le ples ferieux à écrire la déposition de l'hôte, qui de fon côté protests qu'il ne trahiroit point la vérire. Cola étant, lui dit le commissaire inquifiteur, nous n'avons qu'à commencer. Repondez feulement à mes questions, je ne voussien demande pas davantage. Voyesvous Samuel Simon fréquenter les églises? C'est à quoi je n'ai pas pris garde, repondit le cabaretier. Je ne me souviens pas de l'avoir vu à l'églife. Bon! s'écris l'inquifireur, écrivez

Y 3

écrivez qu'on ne le voit jamais dans les églifes. Je ne dis pasocela, monfieur, pépliqua l'hôte. Je dis feulement que je ne l'ai point vu. Il peut être dans une église où je serai, fans que je l'appercoive. Mon ami, reprit Lamela, vous oubliez qu'il ne faut point dans votre interrogatoire excuser Samuel Simon. Je vous en ai dit les conféquences. Vous ne devez dire que des choses qui soient contre lui, & pas un mot on la faveur. Sur ce pied-là, feigneur licentie, repartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma dépofition. Je ne connois point le marchand dont-il s'agit; je n'en puis dire ni bien m mal: mais fi vous voulez scavoir comment il vit dans fon domestique, je vais faire venir ici Gaspard fon garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec les amis, je puis vous affurer qu'il a bonne langue. Il babillera tant que vous voudrez. Il vous dira toute la vie de son maitre & donnera fur ma parole de l'occupation à votre greffier de l'air du reffre groto

J'aime votre franchise, dit alors Ambroise, & c'est témoigner du zele pour le saint office, que de m'enseigner un homme instruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'inquisition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaspard dont vous par-lez: mais faites les choses discrettement, que son maître ne se doute point de ce qui se passe. Le cabaretier s'acquitta de sa commission avec beaucoup de secret & de diligence.

.

t

r

1

1

d

n il

ir

0.

re

1

4

û-

íc,

ce,

les

il,

ar-

ue

le nif-

et.

J!

Il amena le garçon marchand. C'étoit effectivement un jeune homme des plus babillards, & tel qu'il nous le falloit. Soyez le bien venul mon enfant, lui dit Laméla. Vous royez en moi un inquisiteur nommé par le faint office, pour informer contre Samuel Simon, que don accuse de judaiser. Vous demeurez chez lui; par confequent vous êtes témoin de la plûpart de ses actions. Je ne crois pas qu'il foit nécessaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous scavez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la fainte inquifition. Seigneur licentie, répondit le garçon marchand, vous ne pouviez vous adresser à un homme plus dispose à vous instruire de ce que vous voulez scavoir. Je suis tout prêt à vous contenter là-dessus, sans que vous me l'ordonniez de la part du faint office. Si l'on mettoit mon maître fur mon chapitre, je fuis persuadé qu'il ne m'épargneroit point. Ainfi je ne le ménagerai pas non plus, & je vous dirai premierement que c'est un fournois dont ils est impossible de démêler les fecrets fentimens; un homme qui affecte tous les dehors d'un faint personnage, & qui dans le fond n'est nullement vertueux. Il va tous les soirs chez une petite grisette.... Je suis bien aise d'apprendre cela, interrompit Ambroise; & je vois par ce que vous me dites que c'est un homme de mauvaises mœurs : mais répondez précisément aux questions que 10

ie vais vous faire. C'est partidulierement tur la religion que je fuis chargé de fçavoir quels font fes fentimens. Dites moi, mangez vous du porc dans votre maifon de le ne penfer pas, repondit Gafpard, que nous en ayons mangé deux fois, depuis une année que j'y demeure. Fore bien, repartie monfieur l'inquifiteur; écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon En récompense, continua-vil, on y mange fans donte quelquefois de l'agneau. Oui quelquefois, repartit le garçon; nous en avons par exemple mange un aux derniers fêtes de Pâques. L'époque elt heureuse, s'écria le commiffaire ; écrivez, gueffier, que Simon fait la Pâque. Cela va le mieux du monde, & il me paroît que nous avons reçu enner là-dessus, tans de bons mémoires.

Apprenez moi encore, mon ami, pourfuivit Lamela, fi vous n'avez jamais vu votre maître careffer de petits enfans. Mille fois, répondit Gatpard. Lorsqu'il voit passer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, ils les arrête & les statte. Ecrivez, gresser, interrompit l'inquisiteur, que Samuel Simon est violerament soupçonné d'attirer chez lui les enfans des chrétiens, pour les égorger. L'aimable proselyte! Oh, oh, monsieur Simon, vous aurez affaire au saint office, sur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse faire impunément vos barbares facrisses. Courage, zelé Gaspard,

ent

oir

IN-

me

en

121

on.

m

ge

Au

Ch

nés

ic.

ne

du

çu

vit

aî-

m-

eu

te.

u,

nė

19, h.

au ń-

nt uf-

d,

pard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout. Achevez de faire connoître que ce faux catholique est attaché plus que jamais aux coutumes & aux cérémonies des Juiss. N'est-il pas vrai que dans la femaine vous le voyez un jour dans une inaction totale? Non, répondit Gaspard, je n'ai point rémarqué celui-là. Je m'apperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, & qu'il y demeure très-long-tems. Hé! nous y voilà, s'écria le commissaire, il fait le sabbat, ou je ne fuis pas inquisiteur. Marquez, greffier, qu'il observe religieusement le jeune du sabbat. Ah! l'abominable homme! il ne me reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jerusalem? Fort souvent, repartit le garçon. Il nous conte l'histoire des Juiss, & de quelle maniere fut détruit le temple de Jérusalem. Justement, reprit Ambroise; ne laissez pas échapper ce trait-là, greffier; écrivez en gros caracteres, que Samuel Simon ne respire que la restauration du temple, & qu'il médite jour & nuit le rétablissement de la nation. Je n'en veux pas sçavoir davantage, & il est inutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard, suffiroit pour faire brûler toute une juiverie.

Après que monfieur le commissaire du saint office est interrogé de cette sorte le garçon marchand, il lui dit qu'il pouvoit se retirer; mais il lui ordonna de la part de la sainte

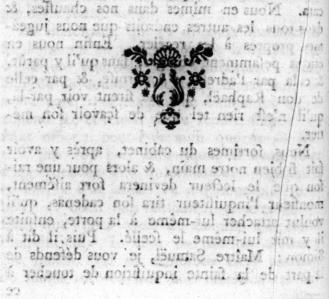
fainte inquifition, de ne point parler à fon maître de ce qui venoit de se passer. Gaspard promit d'obein, & s'en alla. Nous ne tardâmes guere à le fuivre; nous sortimes de l'hôtellerie aussi gravement que nous y étions entrés, & nous allames frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir; & s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, ib le fut bien davantage, quand Laméla, qui portoit la parole, lui dit d'un ton impératif : Maître Samuel, je vous ordonne de la part de la fainte inquifition, dont l'ai l'honneur d'être commissaire, de me donner tout à l'heurs la clef de votre cabinet. Je veux voir fi je ne tronversi point de quoi justifier les mémoires qui nous ont est presentés contre vous.

Le marchand, que ce discours déconcerts, fit deux pas en arriene comme fi on lui eut donné une bourrade dans l'estomach. Bien toin de se douter de quelque supercherit de notre pare, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi fectet l'avoit voulu rendre suspect au faint office ; peut-bire aush que ne fe fest tant pas trop bon catholique, il avoit sujet d'appréhender une information. Quoigu'il en foir, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit sans résistance, & avec le respect que peut avoir un homme qui creint l'inquifition. Il nous ouvrit fon cabinet; Du moins, lui dit Ambroise en y entrant, du moins recevez-vous fans rebellion les ordres dres du faint office: mais, sjouta-tail, rentez-vous dans une autre chambre, & me laiffez librement remplie mon emploi. Samuel ne se révolta pus plus contre cet ordre, que contre le premier. Il fe tint dans fa boutique. & nous entrames tous trois dans fon cabinet. où faris perdre de tems, nous nous mines à chercher les especes. Nous les programes firms peine; elles étoient dans un coffre ouvert, & il y en avoit beautoup plus que nous ne pouvions en emporter; elles confiftoient en un erend nombre de facs amoncelés, mais le wet en algent. Nous aurions mieux aimé de l'er; cépéndant les chofes ne pouvant être autrement il fallut s'accommoder à la né-Nous remplimes nos poches de ducats. Nous en mîmes dans nos chausses, & dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les recéler. Enfin nous en étions pesamment charges, sans qu'il y parût, & cela par l'adresse d'Ambroise, & par celle de don Raphaël, qui me firent voir par-là, qu'il n'est rien tel que de sçavoir son métier.

Nous fortimes du cabinet, après y avoir fait si bien notre main, & alors pour une raison que le lecteur devinera fort aisément, monsieur l'inquisiteur tira son cadenas, qu'il voulut attacher lui-même à la porte, ensuite il y mit lui-même le scellé. Puis il dit à Simon: Maître Samuël, je vous désends de la part de la fainte inquisition de toucher à

ce cadenas, de même qu'à ce sceau que vous devez respecter, puisque c'est le sceau du saint office. Je reviendrai demain ici à la même heure pour le lever, & vous apporter des ordres. A ces mots il se sit ouvrir la porte de la rue que nous enfilâmes joyeusement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vîtesse & de légereté, qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le sardeau que nous portions. Nous sûmes bientôt hors de la ville; & remontant sur nos ohevaux, nous les poussames vers Ségorbe, en rendant graces au dieu Mercure d'un se heureux événements

Nous remplimes has poches de du.





CHAPITRE II.

De la réfolution que don Alphonse & Gil Blas prirem après cette aventure.

NOUS allames toute la nuit, felon notre louable coûtume, & nous nous trouvames au lever de l'aurore auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous fatigués, nous quittâmes vofontiers le grand chemin pour gagner des saules que nous appergames au pied d'une colline à dix ou douze cens pas du village, où nous ne jugeames point à propos de nous arrêter. Nous trouvames que ces faules fai-Mient un agréable ombrage, & qu'un ruisseau lavoit le pied de ces arbres. L'endroit nous plut, & nous résolumes d'y passer la journée. Nous mîmes donc pied à terre. Nous débridames nos chevaux pour les laisser paitre, & nous nous couchâmes fur l'herbe. Nous nous y réposames un peu; enfuite nous achevâtnes de vuider notre beface & notre outre. Après un ample déjeuner, nous nous amusames à compter tout l'argent que nous avions pris à Samuel Simon: ce qui se montoit à trois mille ducats; de forte qu'avec cette fomme, & celle que nous avions deja, nous pouviens nous vanter de n'être pas mal en fonds.

Tome II.

ioi

A-

Comme il falloit aller à la provision, Ambroise & don Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'inquisiteur & de greffier, dirent qu'ils vouloient se charger de ce soin-là tous deux; que l'aventure de Xelva ne faifoit que les mettre en goût, & qu'ils avoient envie de se rendre à Ségorbe, pour voir s'il ne se présenteroit pas quelque occasion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajoûta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre sous ces faules. Nous ne tarderons pas à vous revenir joindre. A d'autres, seigneur don Raphaël, m'ecriai-je en riant, dites-nous plutôt de vous attendre sous l'orme. Si vous nous quittez, nous avons bien la mine de ne vous revoir de long-tems. Ce soupçon nous offense, répliqua le seigneur Ambroise: mais nous méritons que vous nous fassiez cet outrage. Vous êtes excusable de vous défier de nous, après ce que nous avons fait à Valladolid, & de vous imaginer que nous ne nous ferions pas plus de scrupule de vous abandonner que les camarades que nous avons laisses dans cette ville. Vous vous trompez pourtant. Les confreres à qui nous avons faussé compagnie, étoient des personnes d'un fort mauvais caractere, & dont la société commençoit à nous devenir insupportable. Il faut rendre cette justice aux gens de notre profession, qu'il n'y a point d'associés dans la vie civile que l'intérêt divise moins: mais quand il n'y a pas entre nous de conformite 320 mm 3

0

ŀ

mité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reste des hommes. Ainsi, seigneur Gil Blas, poursuivit Laméla, je vous prie, vous & le seigneur don Alphonse d'avoir un peu plus de consiance en nous, & de vous mettre l'esprit en repos, sur l'envie que nous avons don Ra-

phaël & moi d'aller à Ségorbe.

6

e

la

18

1.

té

Il est bien aise, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-dessus tout sujet d'inquiétude. Ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caisse. Ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez. feigneur Gil blas, ajoûta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous serez tous deux nantis, & je puis vous affurer que nous partirons, Ambroise & moi, sans appréhender que vous ne nous fouffliez ce précieux nannssement. Après une marque si certaine de notre bonne foi, ne vous fierez-vous pas entierement à nous? Oui, messieurs, leur disje, & vous pouvez présentement faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent fur le champ chargés de l'outre & de la besace. & me faisserent sous les saules avec don Alphonse, qui me dit après leur départ : Il faut, seigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaisance de venir jusqu'ici avec ces deux fripons. Vous ne soauriez croire combien de fois je m'en suis déja repenti. Hier au foir, pendant que je gardois les Z 2 chechevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiances. J'ai pense qu'il ne convenoit point à un jeune homme qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens aufii vicieux que Raphael & Lamela: que si par malheur un jour, & cela peut fort bien arriver, le fuccès d'une fourberie est tel que nous tombions entre les mains de la justice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, & d'éprouver un châtiment insame. Ces images s'offrent sans cesse à mon esprit, & je vous avouerai que j'ai réfolu. pour n'être plus complice des manvailes actions qu'ils teront, de me féparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous désaprouviez mon desfein. Non, je vous affure, lui repondis-je: quoique vous m'ayez vu faire le personnage d'alguazit dans la comédie de Samuel Simen, ne vous imaginez pas que ces fortes de pieces foient de mon goût. Je prends le ciel à témoin, qu'en jouant un si beau rôle, ie me fuis dit à moi-même: Ma foi, monfieur Gil Blas, & la judice venoir à vous faifr au collet présentement, vous méritoriez bies le falaire qui vous en reviendroit. Le ne me fens donc pas plus disposé que vous, feigneur don Alphonfe, à demeurer en 6 mauvaise compagnie; & fi vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces mefficurs feront de retour, nous leur demanderons à partager nous finances, & demain maxin, ou des cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je proposois. Gagnons, me dit-il, Valence, & nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au service de la république de Venise. No vaut-il pas mieux embrasser le parti des armes, que de mener la vie lâche & coupable que nous menons? Nous ferons même en état de faire une affez bonne figure avec l'argent que nous aurons. Ce n'est pas. ajoûta-t-il, que je me serve sans remords d'un bien fi mal acquis: mais outre que la nécessité m'y oblige, si jamais je sais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuël Simon. J'assurai don Alphonse que j'étois dans les mêmes sentimens, & nous résolumes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour, Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur absence, c'est-à-dire, de démenager sur le champ avec la caisse; la confiance qu'ils nous avoient marquée, en nous laissant maîtres des especes, ne nous permit pas seulement d'en avoir la pensée. Quoique le tour de l'hôtel garni eût en quelque maniere rendu ce vol excusable.

Ambroise & don Raphaël revinrent de Ségorbe sur la fin du jour. La premiere chose qu'ils nous dirent, sut que leur voy-

25 25

age avoit été très-heureux; qu'ils venoient de jetter les fondemens d'une fourberie qui, felon toutes les apparences, nous feroit encore plus utile que celle du foir précédent. Et là-deffus le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait : mais don Alphonse peit alors la parole, & leur déclara poliment que ne se sentant pas né pour vivre comme ils faisoient, il étoit dans la résolution de se séparer d'eux. Je leur appris de mon côté que favois la même dessein. Ils firent vainement tout leur possible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions. Nous prîmes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un parrage égal de nos especes, & nous tirâmes vers Valence. In it is nomice to make the property of the state of the stat



re une especie, es naus permit res les lecondice den recor es acoltes. Calaques le conc

ubder a steiner auplison an alle ignig lower out

to a funcion of the secretary and to come



CHAPITRE III. obusin's and

& dernier, dans to be to to the

Après quel defagréable incident don Alphonse se trouve au comble de sa joie, & par quelle eventure Gil Blus se vit tout à coup dans une heureuse sumation.

Bunot, où par malheur il fallut nous arrêter. Don Alphonse tomba malade. Il lui prit une grosse sievre avec des redoublemens, qui me sirent craindre pour sa vie. Heureusement il n'y avoit point là de médecins, & j'en sus quitte pour la peur. Il se trouva hors de danger au bout de trois jours, & mes soins acheverent de le rétablir. Il se montra très sensible à tout ce que j'avois fait pour lui; & comme nous nous sensions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remimes en chemin, toujours résolus, quand nous serions à Valence, de prositer de la premiere occasion qui s'officion de passer en Italie. Mais le ciel, qui nous préparoit une heureuse destinée, disposa de nous autrement. Nous vîmes à la porte d'un beau château des paysans de

l'un

l'un & de l'autre sexe qui dansoient en rond & se rejouissoient. Nous nous approchâmes d'eux pour voir leur sête, & don Alphonse ne s'attendoit à rien moins qu'à la surprise dont il sut tout à coup sais. Il apperçut le baron de Steinbach, qui de son côte l'ayant reconnu vint à lui des bras ouverts, & lui dit avec transport: Ah don Alphonse, c'est vous! L'agréable rencontre! Pendant qu'on vous cherche par-tout, le hazard vous

présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval auffitôt & courut embrasser le baron, dont le joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard, vous allez apprendre qui vous êtes & jouir du plus heureux fort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai avec eux; car j'avois aussi mis pied à terre & attaché nos chevaux à un arbre. Le maitre du château fut la premiere personne que nous rencontrâmes. C'étoit un homme de cinquante ans, & de très-bonne mine: Seigneur, lui dit le baron de Steinbach, en lui présentant don Alphonse, vous voyez votre fils. A ces mots don César de Leyva, ainsi se nommoit le maître du château, jetta ses bras au col de don Alphonse, & pleurant de joie: Mon cher fils, lui dit-il, reconnoissez l'auteur de vos jours. Si je vous ai laisse ignorer fi longtems votre condition, croyes que je me suis fait en cela une cruelle vio-

vez-

violence. I'en ai mille fois soupiré de douleur, mais je m'ai pu faire autrement. J'avois épouté votre mere par inclination ; elle étoit dupe naissance fort inférieure à la mienne. Je vivois sous l'autorité d'un pere dur, qui ne réduifoit à la nécessité de tenir secret un meniage contracté fans aven. Le baron de Steinbach foul étoit dans ma confidence, & c'est de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin mon pere n'est plus, & je puis déclarer que vous êtes mon unique hérimario avec une jeune dame, dent la noblesse égale la mienne. Seigneur, interrom-pit don Alphonse, no me faites point payer srop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je feavoir que j'ai l'honneur d'être votre fils, fans apprendre en même-tems que vous voules ma sendre malheureux. Ah feigneur, he feyez pas plus cruel que votre pere! S'il n'a point approuvé vos amoure, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, répliqua don Célar, je ne prétends pes non plus syrannifer vos défirs. Meis ayez la complaisance de voir la dame que je vous de-tine. C'est tout es que j'exige de votre ebéissance. Quoique ce soit une personne charmante, & un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne pas vous contraindre à l'épouser. Elle est dans ce château. Suivez-moi. Vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En difant cela, il conduifit don Alphonse dans un appartement, où je m'introduisis après eux avec le baron de Steinbach.

Là étoit le comte de Polan avec ses deux filles Séraphine & Julie, & don Fernand de Leyva son gendre, qui étoit neveu de don Céfar. Il y avoit encore d'autres dames & d'autres cavaliers. Don Fernand. comme on l'a dit, avoit enlevé Julie, & c'étoit à l'occasion du mariage de ces deux amans que les paysans des environs s'étoient assemblés ce jour-là pour se réjouir. Sitôt que don Alphonse parut & que son pere l'eût présenté à la compagnie; le comte de Polan se leva & courut l'embrasser, en disant: Que mon liberateur soit le bien venu! Don Alphonse, poursuivit-il, en lui adressant la parole, connoissez le pouvoir que la vertu a fur les ames généreules; fi vous avez tué mon fils, vous m'avez fauvé la vie. Je vous facrifie mon reffentiment & vous donne cette même Séraphine à qui vous avez fauvé l'honneur. Par-là je m'acquitte envers vous. Le fils de don Céfar ne manqua pas de témoigner au comte de Polan combien il étoit penetré de ses bontés; & je ne sçais s'il eut plus de joie d'avoir découvert sa naissance que d'apprendre qu'il alloit devenir l'époux de Séraphine. Effectivement ce mariage se sit quelques jours après au grand contentement

des parties les plus intéressées.

Comme j'étois aussi un des liberateurs du comte de Polan, ce seigneur, qui me reconnut, me dit qu'il se chargeoit du soin de faire ma fortune: mais je le remerciai de sa générosité, & je ne voulus point quitter don Alphonse, qui me sit intendant de sa maison, & m'honora de sa consiance. A peine sut-il marié, qu'ayant sur le cœur le tour qui avoit été sait à Samuël Simon, il m'envoya porter à ce marchand tout l'argent qui lui avoit été volé. J'allai donc saire une restitution. C'étoit commencer le métier d'intendant par où l'on devoit le sinir.

FIN du SECOND VOLUME.



Septime. Missistendent or margare for the content on the content on the parties less an arrardises.

Surface les missistent less authoritées.

Surface le librar, les étiquents et libraries au les margares au les margares au les missistes au les

tions of the same that the control of the same that the control of the same that the control of the control of

Erwijn Second Vormat. in north

with the control of t



TABLE

DES CHAPITRES

Contentus dans ce second volume.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE I. GIL Blas ne pouvant s'accomédiennes, quitte le service d'Arsenie, G
trouve une plus bonnête maison. Pag. 1
CHAP. II. Comment Aurore reçut Gil Blas, G
quel entretien ils eurent ensemble.

CHAP. III. Du grand changement qui arriva
chez don Vincent, G de l'étrange résolution
que l'amour sit prendre à la belle Aurore.

CHAP. IV. Le mariage de vengeance, Nouvelle.

CHAP. V. De ce que fit Aurore de Gusman, lorsqu'elle sut à Salamanque.

62

Tome II. A 2 CHAP.

TABLE

CHAP VI. Quelles ruses Aurore pour se faire aimer de don	
CHAP. VIII. Gil Blas change il passe au service de don Gon	/ \
CHAP. VIII. De quel caractere quife de Chaves, & quelles per ordinairement chez elle.	00
CHAP, IX. Par quel incident G de chez la marquise de Chave devint.	il Rlas fortit
CHAP. X. Histoire de don Alph belle Strapbine. CHAP. XI. Quel bomme c'étoit qu	bonse & de la
mite, & comment Gih Blas d'étoit en pays de connoissance.	appersut qu'il

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE L. HISTOIRE de don Raphaël. Pag. 145
CHAP. II. Du conseil que don Raphaël S
ses auditeurs tinrent ensemble, S de l'awenture qui leur arriva, l'orsqu'ils voulurent sortir du bois, 242

LIVRE

DES CHAPITRES.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE I. DE ce que Gil Blas & ses compagnons firent après avoir quitté le comte de Polan; du projet important qu'Ambroise forma, & de quelle maniere il fut exécuté.

Pag. 249
CHAP. II. De la résolution que don Alphonse

CHAP. II. De la réfolution que don Alphonse & Gil Blas prirent après cette aventure.

CHAP. III. & dernier. Après quel désagréable incident don Alphonse se trouva au comble de la joie, & par quelle aventure Gil Blas se vit sout à coup dans une heureuse situation.

271

Fin de la Table des Chapitres.

DES. CHAPITRES.

中央中部中部中部中部中部中部中部中部市

LIVRE SIXIEME.

Converse I. D. Connection of Phine Connections of the Connection o

I'in de la Table des Chapitres.

